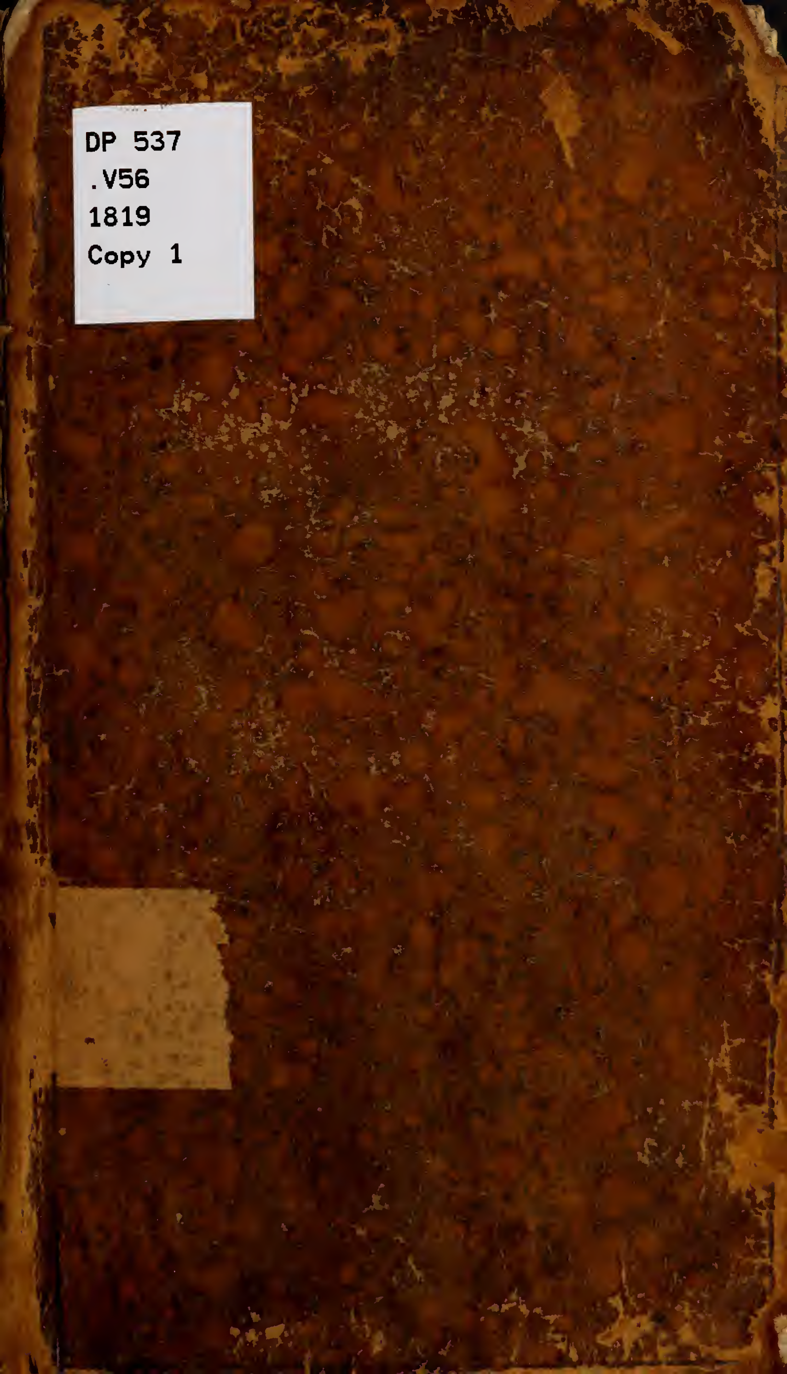
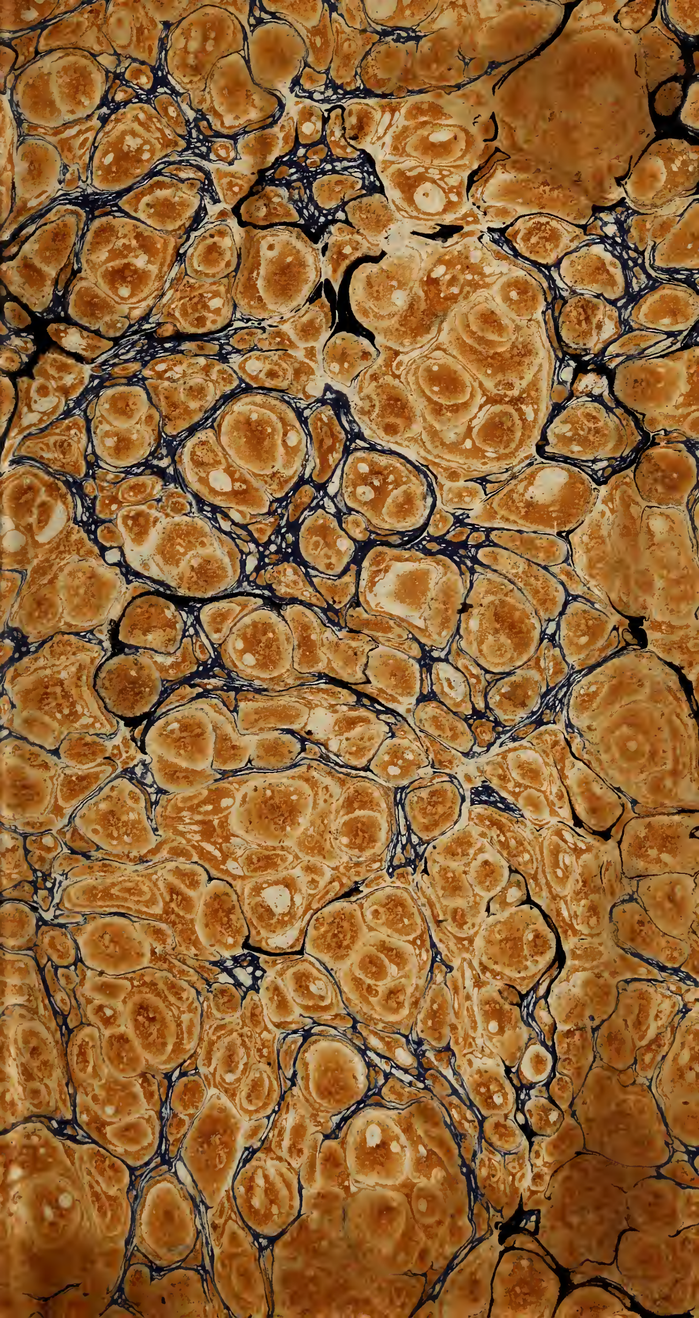

DP 537
.V56
1819
Copy 1


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800
G.E.STECHERT & Co
(ALFRED HAFNER)
NEW YORK





BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE.



Simonet ainé Sculp 1819

HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS

DE PORTUGAL,

René Aubert de

PAR VERTOT.



PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1819.

NOTICE

SUR

L'ABBÉ DE VERTOT.

CET écrivain appartient au siècle de Louis XIV. Dire que sa renommée s'établit à l'époque la plus brillante de notre littérature, serait dire assez pour son éloge. Ajoutons que les hommes célèbres de ce temps accordèrent à Vertot le surnom de Quinte-Curce Français. Ce jugement a été respecté par la postérité. Aujourd'hui encore, ceux qui ne reconnaissent pas toujours dans cet écrivain toute la sévérité nécessaire à l'historien, conviennent au moins qu'il est le plus pur et le plus élégant des narrateurs.

Il naquit le 25 novembre 1655, au château de Bonnetot dans le pays de

Caux, de François AUBERT DE VERTOT, et de Louise de Hanyvel de Mannevillette. Sa famille, l'une des plus anciennes de Normandie, était peu riche, mais s'était alliée, depuis deux siècles, aux plus illustres maisons de cette province. La mort d'un frère aîné concentra sur lui toutes les affections de ses parens. Au sortir de l'enfance, il fut envoyé, sous la surveillance d'un précepteur, au collége des Jésuites de Rouen, où il fit des progrès si rapides, qu'il soutint, à l'âge de seize ans, ses dernières thèses de philosophie. Ses études finies, il voulut embrasser l'état ecclésiastique, et demanda la tonsure. Sa famille n'y consentit qu'avec la plus grande répugnance, ou plutôt elle feignit d'y consentir, dans l'espoir que sa vocation n'était qu'une fantaisie de jeune homme que le temps ferait passer. Mais pendant qu'on cherchait à le dissuader du projet de renoncer au monde, il disparut tout-à-coup du séminaire, et ce ne

fut qu'au bout de six mois qu'on parvint à le découvrir dans le couvent des Capucins d'Argentan, où il avait pris l'habit de novice Son père fit d'inutiles efforts pour le détourner d'une résolution aussi étrange : le jeune Vertot persista, et fit profession sous le nom de frère Zacharie.

Un accident qui le mit en danger de la vie, vint l'arracher aux rigueurs de l'ordre qu'il avait embrassé. Un abcès considérable à la jambe, qui s'était manifesté pendant le cours de ses études à Rouen, et n'avait jamais été bien guéri, se rouvrit par le contact de la robe de bure, et fut bientôt jugé presque incurable. On transporta le frère Zacharie à Fécamp, où ses parens prirent de lui tous les soins imaginables. Ils obtinrent enfin son consentement, et par suite les bulles nécessaires, pour le faire passer sous une règle plus douce; il choisit celle des Prémontrés, et y fit sa seconde profession à l'âge de vingt-deux ans.

Ni les austérités, ni la maladie n'avaient affaibli ses talens; ils ne tardèrent pas à être connus de ses nouveaux supérieurs. L'abbé de Colbert, général des Prémontrés, le fit venir dans le chef-lieu de l'ordre, pour y professer la philosophie. Il s'attacha bientôt au jeune Vertot, en fit son secrétaire, et lui conféra le prieuré de Joyenval. Cette faveur souleva contre lui tant d'envieux, qu'on résolut, dans un chapitre provincial, de se pourvoir contre sa nomination, comme contraire aux règles de la discipline ecclésiastique, qui ne permettent pas de conférer les bénéfices d'un ordre à celui qui a fait précédemment ses vœux dans un autre. Le prieuré lui eût été enlevé, sans la protection de l'abbé de Colbert et l'autorité de Louis XIV, qui intervint lui-même en sa faveur. Mais cette victoire ne faisait qu'irriter les jalousies, et l'abbé de Vertot jugea que sa tranquillité était troublée sans retour. Il abandonna la

maison de Prémontrés, le prieuré de Joyenval, et se contenta de la cure de Croissy près Marly, où il trouva enfin des loisirs suffisans pour se livrer à la culture des lettres. Ce fut là qu'il composa son premier ouvrage, l'*Histoire de la Conjuration de Portugal*, qui fut publiée en 1689, et eut un succès prodigieux.

Peu après il changea sa cure de Croissy contre une cure du pays de Caux, afin de se rapprocher de sa famille. Quelque temps écoulé, il passa de celle-ci à une troisième qui était séculière, d'un meilleur revenu, et située aux portes de Rouen.

Son aisance s'étant ainsi augmentée, il se forma une bibliothèque, et se livra de nouveau au travail. En 1695, il fit paraître son *Histoire des Révolutions de Suède*, qui eut cinq éditions de suite. Elle fut traduite dans toutes les langues, et fit une telle sensation à Stockholm, que l'envoyé de Suède en France fut chargé par son souverain de lier connais-

sance avec l'auteur, et de l'engager, par un présent de deux mille écus, à entreprendre une Histoire générale de Suède. A son arrivée à Paris, l'ambassadeur qui s'attendait à rencontrer Vertot dans le grand monde, fut très-surpris d'apprendre que ce n'était qu'un petit curé de Normandie; et ne comprenant pas pourquoi sa cour attachait tant d'importance à un tel personnage, il ne s'occupa plus du projet

Louis XIV, ce prince qui savait si bien discerner le mérite, vengea notre auteur de l'indifférence du Suédois; il nomma, de son propre mouvement, l'abbé de Vertot académicien associé. Des considérations particulières ne permirent à celui-ci de venir siéger dans cet illustre corps, que vers 1702. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il ne quitta plus la capitale, et y eut pour amis et pour admirateurs tous les hommes célèbres de son temps. Le duc d'Orléans lui accorda un

de l'auteur. On n'y trouve pas, il est vrai, la vigueur de Tacite; mais les événemens y sont dépeints à grands traits ; les perpétuelles dissensions du sénat et du peuple y sont présentées sous un jour lumineux, et l'enchaînement des causes et des effets y est habilement observé.

4°. L'*Histoire de Malte*, en quatre volumes in-4°. La réputation de l'abbé de Vertot engagea le grand-maître de Malte à lui confier le soin de rédiger l'histoire de l'Ordre ; on lui en envoya la croix à cette occasion, et on le pourvut en France de la commanderie de Santeny. Ce dernier ouvrage eut du succès ; mais on est forcé de convenir qu'il est beaucoup plus faible que les précédens. Vertot était peu propre à un travail d'aussi longue haleine, et sa verve se refroidissait aussitôt qu'il se trouvait embarrassé d'un trop grand nombre de matériaux. Pour traiter convenablement un sujet, il fallait qu'il l'eût choisi lui-même.

On raconte, qu'ayant composé la re-

lation du siége de Malte d'imagination, les documens authentiques de cet événement célèbre lui parvinrent ensuite, et qu'il dit alors : « C'est trop tard, mon siége est fait. » Aussi lui reproche-t-on, avec raison, d'avoir négligé l'exactitude historique dans cet ouvrage, plus souvent encore que dans ceux qui l'ont précédé.

Outre un grand nombre de dissertations recueillies dans les Mémoires de l'Académie, et qui n'offrent aujourd'hui qu'un faible intérêt, Vertot a publié une *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules*, où l'on cherche en vain des traces de son talent, et un *Traité de la mouvance de Bretagne*, ouvrage rempli de paralogismes et d'erreurs.

En rendant justice au mérite de cet écrivain qui, comme prosateur, fut placé au rang de nos premiers classiques, on ne peut se dispenser d'ajouter qu'il ne posséda pas les qualités les plus essentielles de l'historien. Peu profond dans la connaissance des hommes et des affaires,

il négligea presque toujours la partie critique des recherches. Il a souvent embelli ses récits aux dépens de la vérité, n'a pas toujours été assez difficile sur le choix des matériaux, et a beaucoup sacrifié au désir d'intéresser et d'émouvoir. Quand il lisait lui-même ses récits, il se laissait entraîner quelquefois par le charme des peintures, jusqu'au point de perdre la respiration. On l'a vu suer à grosses gouttes avec un général repoussant l'ennemi, verser des larmes avec la mère de Coriolan aux pieds de son fils, et pâlir lui-même en décrivant le trouble des conjurés prêts à agir. Aussi ses lectures à l'Académie étaient-elles très-régulièrement suivies.

Les principaux ouvrages de Vertot seront admirés tant que le goût de la bonne littérature subsistera parmi nous. Nous conseillerons aux jeunes écrivains qui se destinent à la carrière de l'histoire, de les étudier avec soin; ils y trouveront d'excellens modèles de narration, et il

leur suffira, en s'y conformant, de ne pas imiter l'insouciance de l'auteur pour la scrupuleuse exactitude des faits, exactitude sans laquelle on ne saurait désormais composer une histoire durable. L'imprimerie, répandue partout, est là sans cesse pour nous démentir. Au premier abord, on croirait que l'abondance des matériaux qu'elle procure favorise la recherche de la vérité; en y réfléchissant mieux, on s'aperçoit que la difficulté en est augmentée. Si cela continue, la vie d'un homme sera trop courte pour analyser les innombrables documens de l'histoire de quelques années, et l'histoire est devenue une science si pénible qu'il n'y aura pas grand mal à l'ignorer.

Ch. Nodier.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1689), Sous le titre de *Conjuration de Portugal.*

ENTRE les événemens les plus considérables de notre siècle, la révolution arrivée en Portugal, en 1640, m'a toujours paru digne d'une attention particulière. On n'a peut-être jamais vu dans l'histoire d'autre conjuration qu'on puisse nommer juste, soit que l'on regarde les droits du prince, l'intérêt de l'état, l'inclination du peuple, ou même les motifs de la plupart des conjurés. On n'en a point vu qui ait été confiée à un si grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, et d'un tempérament si plein de feu, et par conséquent si peu propres au secret, qui ait eu enfin un succès aussi entier, et qui ait si peu coûté de sang.

Ces considérations m'ont inspiré le désir de m'instruire à fond des causes de cet événement. Le loisir dont on jouit souvent malgré soi à la campagne m'a fait naître l'envie d'en écrire l'histoire; et j'avoue que des raisons assez ordinaires aux auteurs, et qui ont après tout leur solidité, m'obligent présentement à la donner au public. J'ai à dire en sa faveur que c'est la première fois qu'elle a paru en notre langue dans une juste étendue, et comme un morceau détaché du corps de l'histoire générale; et je voudrais bien par là lui procurer quelque petit air de nouveauté que l'on demande à tous les livres, et que l'on a raison de demander.

Pour les mémoires dont je me suis servi, ce ne sont ni manuscrits rares, ni originaux précieux qui m'aient été communiqués par des personnes qui aient exigé de moi de ne les point citer : ce sont des livres assez communs (*a*), et quelques-uns même assez mal

(*a*) *Portugal restaurado* de Menezes; Caët. Pas-

écrits, mais qui m'ont paru avoir un caractère d'exactitude et de fidélité. J'ai aussi consulté plusieurs personnes qui se sont fait conter l'affaire par gens qui étaient à Lisbonne en ce temps-là ; et de tout cela, avec un peu de méditation pour accorder et lier les faits entre eux, j'ai formé ce petit ouvrage. Je ne prétends point avoir dit tout ce qu'il fallait dire, ni même n'avoir point trop dit. Peut-être ai-je trop appuyé sur certains faits et sur certaines vues ; et il se peut fort bien que je n'aie pas été assez exactement informé de tous les ressorts secrets de cette grande affaire : mais s'ils sont si secrets, ils en sont d'autant plus suspects, et des motifs qu'on ne devine point sont souvent du nombre de ceux qu'on ne doit point deviner. Ce que je prétends, c'est de raconter la chose, non comme elle est arrivée, mais comme je crois

sarel ; *Lusitania reparata* de Macedo ; *Mercure français* de Renaudot ; Siry, etc. ; recueils différens de relations extraordinaires.

qu'elle est arrivée; et ce que j'espère, c'est que les lecteurs équitables se contenteront de la savoir comme un homme qui l'a étudiée assez long-temps, et qui n'a nul intérêt à louer ou à blâmer que celui qui naît des choses mêmes qu'il raconte. Il me reste à dire un mot sur le droit de la maison de Bragance à la couronne de Portugal.

Dom Sébastien, roi de Portugal, qui périt malheureusement (*a*) en Afrique dans la bataille d'Arzille (*b*), ne laissa point d'enfans. Le cardinal dom Henri, son grand-oncle, lui succéda à la couronne, et, n'ayant régné que seize mois, on vit paraître après sa mort plusieurs princes et plusieurs princesses qui prétendaient à la couronne. Catherine, duchesse de Bragance, Philippe II, roi d'Espagne, le duc de Parme, le duc de Savoie, et dom Antoine, grand prieur de Crato, sortaient tous du roi dom Emmanuel, père du cardinal roi,

(*a*) An 1578, 4 août.
(*b*) Ou Alcacer.

mais dans de différens degrés : il n'y avait que la duchesse de Bragance et le roi d'Espagne qui se trouvassent dans le même degré, et le plus proche de la couronne. Catherine était fille de l'infant Edouard, et Philippe était fils de l'impératrice Elisabeth, tous deux enfans de dom Emmanuel. Le grand prieur n'était que fils naturel de l'infant dom Louis, second fils de dom Emmanuel; mais il faisait publier par ses partisans, qu'il y avait eu un mariage secret entre ce prince et sa mère. Catherine de Médicis, reine de France, députa aussi aux états-généraux de Portugal pour représenter ses droits à la couronne, comme descendant d'Alphonse III, roi de Portugal, et de Mathilde, comtesse de Boulogne. Le pape même voulut se mettre sur les rangs et tirer quelque avantage de ce que le roi dom Henri était mort cardinal. On eut peu d'égards à toutes ces prétentions. Tout le monde convenait, et les plus habiles jurisconsultes décidèrent que la duchesse de Bragance avait le

droit le plus apparent, non-seulement parce que les lois du royaume excluent les princes étrangers de la succession à la couronne, mais encore par le droit de représentation, comme fille de l'infant Edouard, à qui l'impératrice Elisabeth sa sœur, mère du roi d'Espagne, n'eût pas pu la disputer. Ainsi cette duchesse aurait été reconnue pour reine de Portugal, du consentement de tout le royaume, si elle avait eu les forces nécessaires pour soutenir ses légitimes prétentions.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1711.

Quoique l'Histoire de la conjuration de Portugal ait déjà paru, on peut dire qu'on trouve, dans les différentes éditions qu'on en a faites depuis, comme un ouvrage nouveau, par les différens morceaux que l'auteur a jugé à propos d'y ajouter, et qui en sont même la cause ou des suites nécessaires ; et c'est cette augmentation d'événemens qui a engagé à substituer le titre de *Révolutions* à celui de *Conjuration*, d'ailleurs moins convenable dans une entreprise dont les chefs n'avaient pour objet que de rendre la couronne à un prince qu'ils en regardaient comme l'héritier légitime. L'auteur remonte sommairement

jusqu'aux commencemens de cette monarchie ; il passe à la funeste révolution qui arriva sous le règne de dom Sébastien. On voit de quelle manière les Castillans, sous le règne de Philippe II, se rendirent maîtres de cet état, avec quelle heureuse témérité un petit nombre de fidalques et de gentilshommes portugais les en chassèrent sous le règne de Philippe IV ; de nouvelles conjurations formées par les partisans et les créatures de ce prince pour y rétablir son autorité : enfin l'auteur, après avoir fait voir le duc de Bragance sur le trône, descend jusqu'à l'abdication du roi Alphonse VI, son fils, et à la régence de dom Pèdre, père du roi qui règne aujourd'hui.

On verra dans cet ouvrage un prince qu'on croit du sang de nos rois, et sorti d'un petit-fils de Hugues Capet, signaler son zèle et son courage contre les Maures, les chasser d'une partie du Portugal, se faire de ses conquêtes un état souverain, et devenir la tige de la

maison royale qui règne aujourd'hui si glorieusement ; ses successeurs conserver les états qu'il leur avait laissés par de nouvelles conquêtes ; et, après avoir souvent triomphé de la puissance et de la valeur des Castillans leurs voisins, porter les armes en Asie et en Afrique, y faire des établissemens considérables, et, ce qu'on ne peut trop estimer, y faire connaître le vrai Dieu, dont les barbares ignoraient jusqu'au saint nom.

Le roi dom Sébastien, à leur exemple, ne trouvant plus d'infidèles à combattre dans ses états, les va chercher jusqu'en Afrique, passe la mer avec une poignée de soldats, et entreprend, avec plus de zèle que de prudence, de détrôner un souverain grand capitaine, qui se trouvait à la tête de soixante mille hommes, et qui le fit périr sous l'effort de ses armes. Sa couronne passe sur la tête de dom Henri, son grand-oncle, prince âgé de soixante-sept ans, prêtre, cardinal et arche-

vêque d'Evora, et qui ne régna que seize mois. Sa mort fait éclater les prétentions de différens princes qui se portaient pour ses héritiers. Philippe II, roi d'Espagne, le plus puissant de tous, décide la question par la force des armes; il se rend maître du Portugal par la valeur du fameux duc d'Albe, le plus grand capitaine des Castillans; et les successeurs de Philippe gouvernent ce nouvel état comme un pays de conquête.

Les Portugais, nation brave, courageuse, et impatiente du joug étranger, s'en délivrent par une conspiration presque générale de tous les ordres du royaume; le duc de Bragance est porté sur le trône, et, sans être ni soldat ni capitaine, il s'y maintient par sa prudence, par la douceur de son gouvernement, et surtout par l'habileté et les sages conseils de la reine sa femme. Après sa mort cette princesse fait éclater sa capacité dans le grand art de régner pendant une régence tumultueuse, et

encore plus agitée par des intrigues de cour que par les armes des Castillans; enfin on verra un fils peu reconnaissant, qui, à la faveur de sa majorité, l'éloigne du gouvernement, mais qui dans la suite perd lui-même son autorité par l'habileté d'un frère qui, sur des raisons autorisées par les lois et soutenues du crédit et de la force de ce prince, le priva de sa liberté, de sa couronne, et lui enleva jusqu'à la reine sa femme, qu'il épousa depuis.

Tels sont les sujets qu'on traite dans cet ouvrage, qu'on a tirés d'historiens portugais et espagnols; on les a préférés aux étrangers, et sur-tout dans les endroits où les écrivains partisans de la cour d'Espagne conviennent de bonne foi des avantages que remportèrent les Portugais dans cette fameuse révolution. On ose espérer que les lecteurs équitables n'en exigeront pas davantage d'un écrivain qui n'est ni Castillan, ni Portugais, et qui

n'a nul intérêt à louer ou à blâmer, que celui de la vérité, et qui naît du fond même des événemens qu'il rapporte.

HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS
DE PORTUGAL.

Le Portugal fait partie de cette vaste étendue de pays qu'on nomme les Espagnes, et dont la plupart des provinces portent le titre de royaume; celui de Portugal est situé à l'occident de la Castille, et sur les rivages de l'Océan les plus au couchant de l'Europe : ce petit état n'a au plus que cent dix lieues de longueur et cinquante dans sa plus grande largeur; le terroir en est fertile, l'air sain, et les chaleurs ordinaires sous ce climat se trouvent tempérées par des vents rafraîchissans et par des pluies fécondes. La couronne est héréditaire, l'autorité du prince absolue, il se sert utilement du redoutable tribunal de l'inqui-

sition comme du plus sûr instrument de la politique. Les Portugais sont pleins de feu, naturellement fiers et présomptueux, attachés à la religion, mais plus superstitieux que dévots; tout est prodige parmi eux; et le ciel, si on les en croit, ne manque jamais de se déclarer en leur faveur d'une manière extraordinaire.

On ignore quels furent les premiers habitans du pays; leurs historiens les font descendre de la postérité de Tubal : on ne peut guère remonter plus haut, même avec le secours de la fable; chaque nation a sa chimère au sujet de son origine. Ce qui est certain, c'est que les Carthaginois et les Romains se disputèrent l'empire de ces provinces, et l'ont possédé successivement. Les Alains, les Suèves et les Vandales, et toutes ces nations barbares qui, sous le nom général de Goths, inondèrent l'empire vers le commencement du cinquième siècle, s'emparèrent de toutes les Espagnes. Le Portugal eut quelquefois des rois particuliers, et quelquefois aussi il se trouva réuni sous la domination des princes qui régnaient en Castille.

Ce fut au commencement du huitième siè-

cle (*a*), et sous le règne de Roderic, le dernier roi des Goths, que les Maures, ou pour mieux dire les Arabes, sujets du calife Valid Almanzor, passèrent d'Afrique en Espagne, et s'en rendirent les maîtres. Le comte Julien, seigneur espagnol, les introduisit dans le pays, et facilita leur conquête pour se venger de l'outrage que Roderic avait fait à sa fille.

Ces infidèles étendirent leur domination depuis le détroit jusqu'aux Pyrénées, si on en excepte les montagnes des Asturies, où les chrétiens se réfugièrent sous le commandement du prince Pélage (*b*), qui y jeta les fondemens du royaume de Léon ou d'Oviédo.

Le Portugal suivit la destinée des autres provinces d'Espagne, il passa sous la domination des Maures; ces infidèles y établirent différens gouverneurs, qui, après la mort du grand Almanzor, se rendirent indépendans, et s'érigèrent en petits souverains. L'émulation et la différence d'intérêt les désunit, et le luxe et la mollesse achevèrent de les perdre.

(*a*) An 712.
(*b*) An 717.

Henri, comte de Bourgogne (*a*), et issu de Robert, roi de France, les chassa du Portugal vers le commencement du douzième siècle. Ce prince, animé du même zèle qui forma en ces temps-là tant de croisades, était passé en Espagne dans le dessein d'y signaler son courage contre les infidèles. Il fit ses premières armes sous le commandement de Rodrigue de Bivar, ce capitaine si célèbre sous le nom du Cid. Il se distingua dans ces guerres de religion par une valeur extraordinaire. Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, lui confia depuis le commandement de ses armées. On prétend que le prince français défit les Maures en dix-sept batailles rangées, et qu'il les chassa de cette partie du Portugal qui est vers le nord. Le roi de Castille, pour attacher à sa fortune un si grand capitaine, lui donna en mariage une des princesses ses filles, appelée Thérèse, et ses propres conquêtes pour dot et pour récompense. Le comte les étendit par de nouvelles victoires. Il assiégea et prit les villes de Lisbonne, de Visée, et de Coimbre; il eut le même succès

(*a*) Théodore Godefroi, dans son *Traité de l'origine des Rois de Portugal.*

dans les trois provinces de Douro et Minia. Henri en forma une souveraineté considérable, et, sans être roi et sans en avoir pris le titre, il jeta les fondemens du royaume de Portugal.

Le prince Alphonse, son fils, succéda à sa valeur et à ses états : il les augmenta même par de nouvelles conquêtes. Ce sont des héros qui fondent les empires, et des lâches qui les perdent. Les soldats du comte Alphonse le proclamèrent roi après une grande victoire qu'il avait remportée contre les Maures (*a*); et les états-généraux, assemblés à Lamego, lui confirmèrent cet auguste titre, qu'il laissa avec justice à ses successeurs. Ce fut dans cette assemblée des principaux de la nation qu'on établit les lois fondamentales touchant la succession à la couronne. « Que le seigneur » Alphonse, roi, vive, et qu'il règne sur » nous, » ainsi que le porte le premier article de ces lois. « S'il a des enfans mâles, qu'ils » soient nos rois ; le fils succèdera au père, » puis le petit-fils, et ensuite le fils de l'arrière- » petit-fils, et ainsi à perpétuité dans leurs » descendans.

(*a*) An 1139.

ARTICLE II.

» Si le fils aîné du roi meurt pendant la vie » de son père, le second fils, après la mort » du roi son père, sera notre roi, le troisième » succèdera au second, le quatrième au troi- » sième, et ainsi des autres fils du roi.

ARTICLE III.

» Si le roi meurt sans enfans mâles, le frère » du roi, s'il en a un, sera notre roi; mais » pendant sa vie seulement. Car, après sa » mort, le fils de ce dernier roi ne sera pas » notre roi, à moins que les évêques et les états » ne l'élisent, et alors ce sera notre roi, sans » quoi il ne pourra l'être.

ARTICLES IV ET V.

» Si le roi de Portugal n'a point d'enfant » mâle, et qu'il ait une fille, elle sera reine » après la mort du roi, pourvu qu'elle se ma- » rie avec un seigneur portugais; mais il ne » portera le nom de roi que quand il aura un

» enfant mâle de la reine qui l'aura épousé.
» Quand il sera dans la compagnie de la reine,
» il marchera à sa main gauche, et ne mettra
» point la couronne royale sur sa tête.

ARTICLE VI.

» Que cette loi soit toujours observée, et
» que la fille aînée du roi n'ait point d'autre
» mari qu'un seigneur portugais, afin que les
» princes étrangers ne deviennent point les
» maîtres du royaume. Si la fille du roi épou-
» sait un prince ou un seigneur d'une nation
» étrangère, elle ne sera pas reconnue pour
» reine, parce que nous ne voulons point que
» nos peuples soient obligés d'obéir à un roi
» qui ne serait pas né portugais, puisque ce
» sont nos sujets et nos compatriotes qui,
» sans le secours d'autrui, mais par leur va-
» leur et aux dépens de leur sang, nous ont
» fait roi. »

C'est par de si sages lois que la couronne s'est conservée pendant plusieurs siècles dans la royale maison d'Alphonse. Ses successeurs en augmentèrent l'éclat et la puissance par les

conquêtes importantes qu'ils firent en Afrique, dans les Indes, et depuis dans l'Amérique ; on ne peut donner de trop justes louanges aux Portugais, qui, dans ces entreprises si éloignées et si surprenantes, n'ont pas fait paraître moins de courage que de conduite ; mais parmi les avantages que leur ont-donnés des conquêtes si étendues, ils ont celui de porter la religion chrétienne et la connaissance du vrai Dieu dans les royaumes idolâtres, et chez des barbares où des missionnaires portugais n'ont pas fait des conquêtes spirituelles moins considérables. Tel était le royaume de Portugal vers l'an 1557, quand le roi dom Sébastien monta sur le trône ; il était né posthume et fils du prince dom Juan, qui était mort avant le roi dom Juan III, son père, fils du grand roi Emmanuel.

Dom Sébastien n'avait guère plus de trois ans quand il succéda au roi son aïeul (*a*) ; on confia, pendant sa minorité, la régence de l'état à Catherine d'Autriche son aïeule, fille de Philippe I[er], roi de Castille, et sœur de l'empereur Charles-Quint. Dom Alexis de Menèzes, seigneur qui faisait profession d'une

(*a*) An 1557.

piété singulière, fut nommé pour gouverneur du prince; et le père dom Louis de Camara, de la compagnie de Jésus, fut chargé du soin de ses études.

De si sages gouverneurs n'oublièrent rien pour former de bonne heure ce prince à la piété, et pour lui inspirer en même temps des sentimens pleins de gloire et dignes d'un souverain; mais on porta trop loin des vues si nobles et si chrétiennes. Menèzes n'entretenait dom Sébastien que des conquêtes que les rois ses prédécesseurs avaient faites dans les Indes et sur les côtes d'Afrique. Le jésuite, de son côté, lui représentait à tous momens que les rois, qui ne tenaient leur couronne que de Dieu seul, ne devaient avoir pour objet du gouvernement que de le faire régner lui-même dans leurs états, et sur-tout dans tant de pays éloignés où son nom même n'était pas connu. Ces idées pieuses et guerrières, mêlées ensemble, firent trop d'impression sur l'esprit d'un jeune prince naturellement impétueux et plein de feu; il ne parlait plus que d'entreprises et de projets de conquêtes, et à peine eut-il pris le gouvernement de ses états, qu'il songea à porter lui-même ses armes

en Afrique. Il en conférait incessamment tantôt avec des officiers, et souvent avec des missionnaires et des religieux, comme s'il eût voulu joindre le titre d'apôtre à la gloire de conquérant.

La guerre civile qui s'était allumée dans le royaume de Maroc lui parut une occasion favorable pour signaler son zèle et son courage. Mulei Mahamet avait succédé à Abdala son père, dernier roi de Maroc; mais Mulei Moluc, son oncle paternel, prétendit qu'il n'avait pas dû monter sur le trône à son préjudice, et contre la disposition de la loi des chérifs, qui appelait successivement à la couronne les frères du roi préférablement à ses propres enfans. Ce fut le sujet d'une guerre sanglante entre l'oncle et le neveu; Mulei Moluc, prince plein de valeur, et aussi grand politique que grand capitaine, forma un puissant parti dans le royaume, et gagna trois batailles contre Mahamet, qu'il chassa de ses états et de l'Afrique.

Le prince dépouillé passa la mer, et vint chercher un asile dans la cour de Portugal. Il représenta à dom Sébastien que, malgré sa disgrâce, il avait encore conservé dans son

royaume un grand nombre de partisans secrets qui n'attendaient que son retour pour se déclarer; qu'il apprenait d'ailleurs que Moluc était attaqué d'une maladie mortelle qui le consumait insensiblement; que le prince Hamet, frère de Moluc, était peu estimé dans sa nation; que dans cette conjoncture il n'avait besoin qne de quelques troupes pour paraître sur les frontières; que sa présence ferait déclarer en sa faveur ses anciens sujets; et que si, par son secours, il pouvait recouvrer sa couronne, il la tiendrait à foi et à hommage de celle de Portugal, et même qu'il la verrait avec plus de plaisir sur sa tête que sur celle d'un usurpateur.

Dom Sébastien, qui n'avait l'esprit rempli que de vastes projets de conquêtes, s'engagea avec plus d'ardeur que de prudence à marcher lui-même à cette expédition. Il fit des caresses extraordinaires au roi maure, et lui promit de le rétablir sur le trône à la tête de toutes les forces du Portugal. Il se flattait d'arborer bientôt la croix sur les mosquées de Maroc: en vain les plus sages de son conseil tâchèrent dele détourner d'une entreprise si précipitée; son zèle, son courage, la présomption, défaut

ordinaire de la jeunesse, et souvent celui des rois ; les flatteurs même, inséparables de la cour des princes, tout ne lui représentait que des victoires faciles et glorieuses. Ce prince, entêté de ses propres lumières, ferma l'oreille à tout ce que ses ministres purent lui représenter; et comme si la souveraine puissance donnait une souveraineté de raison, il passa la mer malgré les avis de son conseil, et il entreprit avec une armée à peine composée de treize mille hommes, de détrôner un puissant roi, et le plus grand capitaine de l'Afrique.

Moluc, averti des desseins et du débarquement du roi de Portugal, l'attendait à la tête de toutes les forces de son royaume. Il avait un corps de quarante mille hommes de cavalerie, la plupart vieux soldats et aguerris, mais qui étaient encore plus redoutables par l'expérience et la capacité du prince qui les commandait que par leur propre valeur. A l'égard de son infanterie, à peine avait-il dix mille hommes de troupes réglées, et il ne faisait pas grand fonds sur ce nombre infini d'Alarbes et de milices qui étaient accourus à son secours, mais plus propres à piller qu'à com-

battre, et toujours prêts à fuir ou à se déclarer en faveur du victorieux.

Moluc ne laissa pas de s'en servir pour harceler l'armée chrétienne. Ces infidèles, répandus dans la campagne, venaient à tous momens escarmoucher à la vue du camp, et ils avaient des ordres secrets de lâcher pied devant les Portugais, pour les tirer des bords de la mer où ils étaient retranchés, et pour entretenir par une peur simulée la confiance téméraire de dom Sébastien. Ce prince, plus brave que prudent, et qui voyait tous les jours que les Maures n'osaient tenir devant ses troupes, les tira de ses retranchemens, et marcha contre Moluc comme à une victoire certaine; le roi barbare s'éloigna d'abord, comme s'il eût voulu éviter d'en venir à une action décisive: il ne laissait paraître que peu de troupes; il fit même faire différentes propositions à dom Sébastien, comme s'il se fût défié de ses forces et du succès de cette guerre. Le roi de Portugal, qui croyait qu'il lui serait plus difficile de joindre les ennemis que de les vaincre, s'attacha à leur poursuite; mais Moluc ne le vit pas plutôt éloigné de la mer et de sa flotte qu'il fit ferme dans la plaine, et il étendit ensuite ce

grand corps de cavalerie en forme de croissant pour enfermer toute l'armée chrétienne. Il avait mis le prince Hamet, son frère, à la tête de ce corps; mais comme il n'était pas prévenu en faveur de son courage, il lui dit que c'était uniquement à sa naissance qu'il devait ce commandement, mais que s'il était assez lâche pour fuir, il l'étranglerait de ses propres mains, et qu'il fallait vaincre ou mourir.

Il se voyait mourir lui-même, et sa faiblesse était si grande qu'il ne douta point qu'il ne fût arrivé à son dernier jour; il n'oublia rien dans cette extrémité pour le rendre le plus beau de sa vie. Il rangea lui-même son armée en bataille, et donna tous les ordres avec autant de netteté d'esprit et d'application que s'il eût été en parfaite santé. Il étendit même sa prévoyance jusqu'aux événemens qui pouvaient arriver par sa mort, et il ordonna aux officiers dont il était environné, que, s'il expirait pendant la chaleur du combat, on en cachât avec soin la nouvelle, et que, pour entretenir la confiance des soldats, on feignît de venir prendre ses ordres, et que ses aides-de-camp s'approchassent à l'ordinaire de sa litière, comme s'il eût été encore en vie; en

quoi on ne peut assez admirer le courage et la magnanimité de ce roi barbare, qui compassa tellement ses ordres et ses desseins avec les derniers momens de sa vie, qu'il empêcha que la mort même ne lui ravît la victoire. Il se fit ensuite porter dans tous les rangs de l'armée; et, autant par signes et par sa présence que par ses discours, il exhorta les Maures à combattre généreusement pour la défense de leur religion et de leur patrie.

La bataille commença de part et d'autre par des décharges d'artillerie. Les deux armées s'ébranlèrent ensuite et se chargèrent avec beaucoup de fureur; tout se mêla bientôt. L'infanterie chrétienne, soutenue des yeux de son roi, fit plier sans peine celle des Maures, la plupart composée de ces Alarbes et de ces vagabonds dont nous venons de parler. Le duc d'Aveïro poussa même un corps de cavalerie qui lui était opposé jusqu'au centre et à l'endroit qu'occupait le roi de Maroc. Ce prince, voyant arriver ses soldats en désordre et fuyant honteusement devant un ennemi victorieux, se jeta à bas de sa litière, et plein de colère et de fureur, il voulait, quoique mourant, les ramener lui-même à la charge. Ses officiers

s'opposaient en vain à son passage; il se fit faire jour à coups d'épée; mais ses efforts achevant de consommer ses forces, il tomba évanoui dans les bras de ses écuyers : on le remit dans sa litière, et il n'y fut pas plutôt qu'ayant mis son doigt sur sa bouche, comme pour leur recommander le secret, il expira dans le moment, et avant même qu'on eût pu le conduire jusqu'à sa tente.

Sa mort demeura inconnue aux deux partis; les chrétiens paraissaient jusque-là avoir de l'avantage; mais la cavalerie des Maures, qui avait formé un grand cercle, se resserrant à mesure que les extrémités s'approchaient, acheva d'envelopper la petite armée de dom Sébastien. Les Maures chargèrent ensuite de tous côtés la cavalerie portugaise. Ces troupes, accablées par le nombre, tombèrent en se retirant sur leur infanterie, et elles y portèrent avec la crainte le désordre et la confusion.

Les infidèles se jetèrent aussitôt le cimeterre à la main dans ces bataillons ouverts et renversés, et ils vainquirent sans peine des gens étonnés et déjà vaincus par une frayeur générale. Ce fut moins dans la suite un combat qu'un carnage; les uns se mettaient à genoux

pour demander la vie, d'autres cherchaient leur salut dans la fuite; mais comme ils étaient enveloppés de tous côtés, ils rencontraient partout l'ennemi et la mort. L'imprudent dom Sébastien périt dans cette occasion, soit qu'il n'eût pas été reconnu dans le désordre d'une fuite, ou qu'il eût voulu se faire tuer lui-même pour ne pas survivre à la perte de tant de gens de qualité que les Maures avaient massacrés, et que lui-même avait, pour ainsi dire, entraînés à la boucherie. Mulei Mahamet, auteur de cette guerre, chercha son salut dans la fuite, mais il se noya en passant la rivière de Mucazen (*a*). Ainsi périrent dans cette journée trois grands princes, et tous trois d'une manière différente; Moluc par la maladie, Mahamet dans l'eau, et dom Sébastien par les armes (*b*).

Le cardinal dom Henri, son grand oncle, lui succéda; il était frère de Jean III, son aïeul, et fils du roi Emmanuel : mais comme ce prince était prêtre, et d'ailleurs infirme, et âgé de plus de soixante et sept ans, ceux qui prétendaient à la couronne ne la regardaient

(*a*) Le 4 août 1578.

(*b*) Conneltagio, liv. II.

sur sa tête que comme un dépôt, et chacun en particulier tâcha de le faire déclarer en sa faveur.

Les prétendans étaient en grand nombre, et la plupart sortis du roi Emmanuel, quoiqu'en différens degrés. Philippe II, roi d'Espagne, Catherine de Portugal, femme de dom Jacques, duc de Bragance, le duc de Savoie, celui de Parme, Antoine, chevalier de Malte et grand prieur de Crato, n'oubliaient rien pour faire valoir leurs droits. On publia différens écrits au nom de ces princes, et dans lesquels les jurisconsultes tâchaient de régler l'ordre de la succession suivant les intérêts de ceux qui les faisaient travailler. Philippe était fils de l'infante Isabelle, fille aînée du roi Emmanuel.

La duchesse de Bragance sortait du prince dom Edouard, fils du même roi Emmanuel. Le duc de Savoie était fils de la princesse Béatrix, sœur cadette de l'impératrice, et le duc de Parme avait pour mère Marie de Portugal, fille cadette du prince Edouard, et sœur aînée de la duchesse de Bragance. Le grand prieur était fils naturel de dom Louis de Béja, second fils du roi Emmanuel et de Violence de Go-

Emmanuel, 14e duc de Portugal.

Béatrix, duchesse de Savoie, morte.	Elisabeth, impératrice, morte.	Juan III, 15e roi de Portugal, mort.	Louis, duc de Béja, mort.	Henri, cardin. 17e roi, dont la succession est disputée.	Edouard, duc de Guimarains. mort.
Emmanuel Philibert, duc de Savoie, prétendant.	Philippe II, roi de Castille, prétendant.	Dom Juan, prince de Portugal, mort.	Antoine, prieur de Crato, prétendant.	Marie, duchesse de Parme, morte.	Catherine, duchesse de Bragance, prétendante.
		Sébastien, 16e roi de Portugal, mort.		Raynuce, duc de Parme, prétendant.	

mez, dite la Pélicane, l'une des plus belles personnes de son temps, et qu'Antoine son fils prétendait que le prince avait épousée secrètement. Catherine de Médicis se mit aussi sur les rangs, et demandait cette couronne comme issue d'Alphonse III, roi de Portugal, et de Mathilde, comtesse de Boulogne. Le pape même voulut tirer quelque avantage de ce que le roi était cardinal, comme si la couronne eût été un bénéfice dévolu à la cour de Rome. On eut peu d'égard à ces prétentions étrangères, la plupart destituées de forces pour les faire valoir.

On vit bien que cette grande succession regardait principalement le roi d'Espagne et la duchesse de Bragance. Cette duchesse était aimée; son mari sortait, quoiqu'en ligne indirecte, des rois de Portugal, et elle prétendait la couronne de son chef parce qu'elle était Portugaise, et que, par les lois fondamentales du royaume, les princes étrangers en étaient exclus, comme nous le venons de dire au commencement de cet ouvrage. Philippe convenait d'un principe qui donnait l'exclusion aux ducs de Savoie et de Parme; mais il ne prétendait pas qu'un roi des Espagnes pût être

censé étranger en Portugal, d'autant plus que ce petit royaume avait été plus d'une fois sous la domination des rois de Castille : ils avaient l'un et l'autre leurs partisans. Le cardinal roi était obsédé par leurs sollicitations : il n'osa toucher à cette grande affaire, et peut-être qu'il se fâcha d'entendre parler si souvent de son successeur; il voulait vivre et régner, et il renvoya à une junte la discussion des droits des prétendans, dont on ne devait décider qu'après sa mort.

Ce prince ne régna que dix-sept mois : sa mort (*a*) remplit le Portugal de troubles et de divisions; chacun prenait parti entre les prétendans suivant son inclination. Les plus indifférens attendaient le jugement de la junte que le feu roi avait établie par son testament; mais Philippe, qui n'ignorait pas que de si grands intérêts ne se terminaient pas par l'avis des jurisconsultes, fit entrer en Portugal une puissante armée, et commandée par le fameux duc d'Albe, qui décida l'affaire en sa faveur.

Il ne paraît point que le duc de Bragance se mit en état de soutenir ses droits par la voie

(*a*) An 1580.

des armes; il n'y eut que le grand prieur qui fit tous ses efforts pour s'opposer aux Castillans : la populace l'avait proclamé roi, et il en portait le titre comme s'il l'eût reçu des états du royaume. Ses amis levèrent quelques troupes en sa faveur, mais le duc d'Albe les tailla en pièces ; tout plia devant un aussi grand capitaine que le général espagnol. Les Portugais, peu unis entre eux, sans généraux, sans troupes réglées, et sans autres forces que leur animosité naturelle contre les Castillans, furent défaits en différentes occasions; la plupart des villes, dans la crainte d'être exposées au pillage, firent leur traité particulier. Philippe fut reconnu pour le souverain légitime (*a*) : ce prince prit possession de ce royaume (*b*) comme petit neveu et héritier du roi défunt, quoique le droit de conquête lui parût le plus sûr : ce fut au moins celui qui régla sa conduite et celle de ses successeurs. Philippe III et Philippe IV, son fils et son petit-fils, traitèrent dans la suite les Portugais moins comme des sujets naturels que comme des peuples soumis par les armes et

(*a*) Etats de Tomar.
(*b*) An 1581.

par le droit de la guerre; et ce royaume devenait insensiblement province d'Espagne, comme il l'avait été autrefois, sans qu'il parût que les Portugais fussent en état de songer à se soustraire de la domination castillane. Les grands du royaume n'osaient paraître dans un éclat conforme à leur dignité, ni exiger tous les droits dus à leur rang, de peur d'exciter les soupçons des ministres espagnols dans un temps où il suffisait d'être riche, ou considéré par sa naissance et par son mérite, pour être suspect et persécuté. La noblesse était comme reléguée dans ses maisons de campagne, et le peuple était accablé d'impôts.

Le comte duc d'Olivarès (*a*), premier ministre de Philippe IV, roi d'Espagne, croyait qu'on ne pouvait trop affaiblir de nouvelles conquêtes : il savait qu'une antipathie ancienne et comme naturelle rendrait toujours, quoi qu'il pût faire, la domination espagnole odieuse aux Portugais; qu'ils ne verraient jamais qu'avec indignation les charges et les gouvernemens remplis par des étrangers ou par des gens souvent tirés de la poussière, mais qui avaient le mérite d'être entièrement

(*a*) An 1640.

dévoués à la cour. Ainsi il prétendait avoir assuré l'autorité de son maître en laissant les grands sans emploi, en tenant la noblesse éloignée des affaires, et rendant peu-à-peu le peuple si pauvre qu'il n'eût pas la force de tenter aucun changement. Outre cela il tirait de ce royaume tout ce qu'il y avait de jeunes gens et d'hommes propres à porter les armes, et les faisait servir dans les guerres étrangères, de peur que ces esprits inquiets ne troublassent la tranquillité du gouvernement.

Mais cette politique qui aurait pu réussir, portée jusqu'à un certain point, eut un effet tout contraire, ayant été poussée trop loin, tant par la nécessité des affaires où se trouva alors la cour d'Espagne que par le caractère du premier ministre, qui était naturellement dur et inflexible. On ne gardait plus de mesures en Portugal; on ne daignait pas même employer les prétextes ordinaires pour exiger de l'argent du peuple : il semblait que ce fussent des contributions que l'on fît payer dans un pays ennemi plutôt qu'un légitime tribut qu'on levât sur des sujets. Les Portugais n'ayant plus rien à perdre, et ne pouvant espérer de fin ni d'adoucissement à leurs mi-

sères que dans le changement de l'état, songèrent à s'affranchir d'une domination qui leur avait toujours paru injuste, et qui devenait tyrannique et insupportable (*a*).

Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, gouvernait alors le Portugal (*b*) en qualité de vice-reine; mais ce n'était qu'un titre éclatant auquel la cour n'attribuait qu'un pouvoir fort borné. Le secret des affaires et presque toute l'autorité étaient entre les mains de Michel Vasconcellos, Portugais, qui faisait la fonction de secrétaire d'état auprès de la vice-reine, mais en effet ministre absolu et indépendant. Il recevait directement les ordres du comte duc, dont il était créature, et auquel il était devenu agréable et nécessaire par l'habileté qu'il avait de tirer incessamment des sommes considérables de Portugal; et, par un esprit d'intrigue qui faisait réussir ses plus secrètes intentions, il faisait naître des haines et des inimitiés entre les grands du royaume, qu'il fomentait habilement par des graces et des distinctions affectées qui faisaient d'autant plus de plaisir à ceux qui les

(*a*) Lusitania liberata, lib. III, cap. 1.

(*b*) An 1640.

recevaient qu'elles excitaient le dépit et la jalousie des autres. Ces divisions qui s'entretenaient entre les premières maisons, faisaient la sûreté et le repos du ministre, persuadé que tant que les chefs de ces maisons seraient occupés à satisfaire leurs haines et leurs vengeances particulières, ils ne songeraient jamais à rien entreprendre contre le gouvernement présent.

Il n'y avait dans tout le Portugal que le duc de Bragance qui pût donner quelque inquiétude aux Espagnols. Ce prince était né d'une humeur douce, agréable, mais un peu paresseuse : son esprit était plus droit que vif; dans les affaires il allait toujours au point principal; il pénétrait aisément les choses auxquelles il s'appliquait, mais il n'aimait pas à s'appliquer. Le duc Théodose son père, qui était d'un tempérament impétueux et plein de feu, avait tâché de lui laisser comme par succession toute sa haine contre les Espagnols, et les lui avait toujours fait regarder comme des usurpateurs d'une couronne qui lui appartenait. Il avait fait son possible pour lui inspirer toute l'ambition que doit avoir un prince qui pouvait espérer de remettre cette

couronne sur sa tête, et toute l'ardeur et le courage nécessaires pour tenter une si haute et si périlleuse entreprise (*a*).

Dom Juan avait pris à la vérité tous les sentimens du duc son père, mais il ne les avait pris que dans le degré que lui permettait son naturel tranquille et modéré. Il haïssait les Espagnols, mais non pas jusqu'à se donner beaucoup de peine pour se venger de leur injustice. Il avait de l'ambition, et il ne désespérait pas de monter sur le trône de ses ancêtres; mais aussi il n'avait pas sur cela une si grande impatience que le duc Théodose en avait fait paraître. Il se contentait de ne pas perdre de vue ce dessein, sans hasarder mal-à-propos, pour une couronne fort incertaine, une vie agréable et une fortune toute faite, qui était des plus éclatantes qu'un particulier pût souhaiter.

Ce qui est de constant, c'est que s'il eût été précisément tel que l'avait souhaité le duc Théodose, il n'aurait point du tout été propre à parvenir où il le destinait. Le comte duc le faisait observer de si près que, si sa vie oisive et voluptueuse n'eût été qu'un effet de son habileté, on l'aurait bientôt pénétré; et

(*a*) Caëtan Passar, de Bello lusitano, lib. I.

si on l'eût pénétré, c'était fait de son repos et de sa fortune. La cour d'Espagne ne l'aurait jamais souffert si puissant, et ne lui aurait jamais permis de passer sa vie au milieu de son pays.

La plus fine politique n'eût pu lui faire tenir une conduite plus sage envers les Espagnols que celle qu'il tenait par un penchant tout naturel. Sa naissance, ses grands biens, les droits qu'il avait à la couronne, n'étaient pas des crimes, mais, selon les lois de la politique, il était assez criminel puisqu'il était redoutable. Il le voyait bien, il savait qu'il n'avait qu'un parti à prendre, et il le prit autant par inclination que par raison. Il fallait pour diminuer son crime, c'est-à-dire, pour se faire moins redouter et pour être moins suspect aux Espagnols, qu'il ne se mêlât d'aucune affaire, et qu'il ne fût et ne parût occupé que de divertissemens et de plaisirs. Il faisait parfaitement bien ce personnage : on ne voyait à Villaviciosa, séjour ordinaire des ducs de Bragance, que partie de chasse, que fêtes, que gens propres à goûter et à faire goûter tous les plaisirs d'une campagne délicieuse. Enfin il semblait que la nature et la

fortune avaient conspiré, l'une à lui donner des qualités proportionnées aux conjonctures des affaires de ce temps-là, l'autre à disposer les affaires d'une manière qui pût faire valoir ses qualités naturelles. En effet elles n'étaient pas assez brillantes pour faire craindre aux Espagnols qu'il voulût un jour entreprendre de se faire roi, mais elles étaient assez solides pour donner aux Portugais l'espérance d'un gouvernement doux, sage, et plein de modération, s'ils voulaient eux-mêmes entreprendre de le faire leur souverain.

Sa conduite ne pouvait causer aucun soupçon : mais une affaire qui arriva quelque temps auparavant, et dans laquelle il n'avait aucune part, avait commencé de le rendre un peu suspect au premier ministre. Le peuple d'Evora, réduit au désespoir par quelques nouvelles impositions, s'était soulevé, et, dans la chaleur de la sédition, il était échappé aux plus échauffés, parmi des plaintes contre la tyrannie des Espagnols, des vœux publics pour la maison de Bragance (*a*). On reconnut alors, mais un peu tard, combien Philippe II avait manqué contre ses véritables intérêts,

(*a*) Caëtan Passar, lib. I.

en laissant dans un royaume nouvellement conquis une maison aussi riche, et dont les droits à la couronne étaient si évidens.

Cette considération détermina le conseil d'Espagne à s'assurer du duc de Bragance, ou du moins à l'éloigner du Portugal (*a*). On lui offrit d'abord le gouvernement du Milanez, qu'il refusa en représentant qu'il n'avait pas assez de santé, ni assez de connaissance des affaires d'Italie pour se bien acquitter d'un emploi si important et si difficile.

Le ministre fit semblant d'entrer dans ses raisons, mais il chercha un nouveau moyen pour l'attirer à la cour. (*b*) Le voyage que le roi devait faire sur les frontières d'Arragon, pour punir la révolte des Catalans, lui servit de prétexte pour l'engager à faire ce voyage. Il lui écrivit pour l'exhorter de venir à la tête de la noblesse de son pays se joindre aux troupes de Castille dans une expédition qui ne pouvait être que glorieuse, et où le roi commanderait en personne. Le ministre d'Espagne, pour affaiblir la noblesse portugaise, avait fait publier un édit du roi Philippe IV

(*a*) An 1639.
(*b*) An 1640, mai.

qui ordonnait à tous les fidalques de se rendre incessamment dans l'armée destinée contre les Catalans, sous peine de perdre leurs fiefs relevans de la couronne, et il se flattait que le duc de Bragance, comme connétable né du Portugal, ne pourrait pas se dispenser de marcher en cette occasion. Mais comme le duc était en garde contre tout ce qui venait de la cour, il démêla aisément l'artifice, et il pria le ministre de faire agréer au roi ses excuses, sous prétexte de la grande dépense que sa naissance et son rang l'eussent obligé de faire, et qu'il n'était pas, disait-il, en état de soutenir.

Ces refus redoublés commencèrent à alarmer le ministre. Quelque idée qu'il se fût faite de l'humeur tranquille et pacifique du duc de Bragance, il craignit qu'on ne lui eût fait apercevoir des droits qu'il avait à la couronne, et que la tentation de régner dans son pays ne l'emportât sur tout le penchant qu'il avait pour la tranquillité.

Ainsi concevant de quelle importance il était au roi de se rendre maître de la personne de ce prince, il n'oublia rien pour y réussir. Mais comme il était dangereux alors d'em-

ployer la force ouverte, à cause de l'affection extraordinaire que les Portugais avaient toujours eue pour la maison de Bragance, il résolut de l'éblouir à force de caresses, et de l'attirer par tous les dehors d'une amitié sincère et d'une confiance parfaite.

La France et l'Espagne étaient en guerre : la flotte française avait paru sur les côtes de Portugal; cela fournit au ministre un prétexte favorable à ses desseins. Il fallait dans ce royaume un général pour commander les troupes qui étaient destinées pour la défense des côtes où les Français pouvaient faire quelques descentes. Il lui en envoya la commission, mais accompagnée de tant d'agrémens, et revêtue d'une autorité si absolue, soit pour fortifier les villes qui en avaient besoin, augmenter ou changer les garnisons, et disposer des vaisseaux qui se trouvaient dans les ports, qu'il semblait, par une confiance aveugle, lui livrer le royaume entier en sa puissance. Mais le piége n'en était que mieux caché. (*a*) Il avait envoyé en même temps un ordre secret à dom Lopez Ozorio, qui commandait la flotte d'Espagne, d'entrer dans les ports où il appren-

(*a*) De Bello lusitano, lib. I.

drait que serait le duc, comme si la tempête l'eût obligé d'y relâcher en croisant dans ces mers, et cet Espagnol devait l'attirer sur ses vaisseaux en lui donnant quelque fête, et l'enlever aussitôt en Espagne. Mais la fortune en ordonna autrement : une violente tempête surprit l'amiral espagnol, fit périr plusieurs de ses vaisseaux, et dissipa le reste sans qu'il pût aborder en Portugal.

Le comte duc ne se rebuta pas pour ce mauvais succès : il lui semblait que le hasard seul et la fortune avaient sauvé le duc de Bragance, qui ne pouvait manquer d'être arrêté si dom Lopez eût pu arriver dans les ports du royaume, comme il l'avait projeté. Il tourna l'artifice d'un autre côté; il écrivit à ce prince en des termes pleins de la confiance la plus intime, et comme s'il eût partagé avec lui le ministère et le gouvernement de l'état. Il se plaignait par sa lettre du malheur de la flotte dans un temps où les ennemis étaient redoutables; qu'ayant perdu ce secours qui couvrait les côtes de Portugal, le roi souhaitait qu'il visitât exactement toutes les places et les ports de ce royaume où les Français pouvaient faire quelque insulte, et lui envoyait en même

temps une ordonnance de quarante mille ducats pour lever quelques nouvelles troupes s'il en était besoin, et fournir aux frais de son voyage. Cependant les gouverneurs des citadelles, qui étaient la plupart Espagnols, avaient un ordre secret de s'assurer de sa personne s'ils en trouvaient l'occasion favorable, et de le faire passer aussitôt en Espagne (*a*).

Le duc de Bragance trouvant toutes ces marques de confiance trop empressées et trop peu conformes à la conduite ordinaire du ministre pour être sincères, s'en défia, et le fit tomber dans le piége même qu'il lui tendait. Ce prince lui écrivit pour l'assurer qu'il acceptait avec bien de la joie l'emploi de général que le roi lui donnait, et qu'il espérait par son application et son zèle pour son service justifier son choix et mériter la grace dont il l'avait honoré. Cependant, comme il commençait à envisager de plus près qu'il n'était pas impossible de remonter sur le trône de ses pères, il se servit du pouvoir de sa charge pour placer ses amis dans les emplois et dans les postes où ils lui pouvaient être un jour plus utiles. Il employa l'argent d'Espagne à se

(*a*) Caëtan Passar, p. 1.

faire de nouvelles créatures, et, lorsqu'il visita les places, il se fit toujours si bien accompagner qu'il fit perdre l'espérance qu'on avait de se rendre maître de sa personne.

L'autorité dont on l'avait revêtu faisait murmurer hautement toute la cour d'Espagne (*a*). Comme on ne pénétrait point les raisons du ministre, qui n'étaient connues que du roi, on voulait rendre sa conduite suspecte au prince, parce qu'il était allié de la maison de Bragance. On disait qu'il y avait de l'imprudence à confier toute l'autorité de général des troupes de Portugal à un homme qui pouvait avoir de trop hautes prétentions sur ce royaume; que c'était armer ses droits, et l'exposer à la tentation de tourner ses armes contre son souverain. Mais le roi fut d'autant plus affermi dans sa résolution qu'il s'aperçut qu'on était bien éloigné de pénétrer son secret. Ainsi le duc de Bragance, à la faveur de son nouvel emploi, parcourut librement tout le Portugal; et ce fut dans ce voyage qu'il jeta les premiers fondemens de son élévation. Il avait un équipage magnifique, qui lui attirait les yeux des peuples dans tous les lieux où il

(*a*) Caëtan Passar, p. 1.

passait; il écoutait tout le monde avec beaucoup de douceur et de bonté; il réprimait l'insolence du soldat, et en même temps comblait de louanges les officiers; il les gagnait par toutes les récompenses dont il était maître; son honnêteté charmait la noblesse; il la recevait avec des distinctions obligeantes, et selon le mérite et la qualité de chacun : enfin il répandait des biens partout où il passait, il s'acquérait encore plus d'amis par les graces qu'on espérait de lui que par celles qu'il faisait; de sorte que ceux qui le voyaient croyaient ne souhaiter que leur bonheur en faisant des vœux pour son élévation.

Les partisans de ce prince, de leur côté, n'oubliaient rien pour établir sa réputation. Pinto Ribeiro, intendant de sa maison, était celui de tous qui travaillait le plus efficacement à donner le branle aux affaires, et à réduire dans un plan exact les vues qu'il avait pour la grandeur de son maître. C'était un homme actif, vigilant, consommé dans les affaires, et qui avait une passion violente pour l'élévation du duc, sans doute parce qu'il se flattait d'avoir un jour beaucoup de part au ministère s'il pouvait venir à bout de le faire

régner. Ce prince lui avait avoué plusieurs fois qu'il profiterait avec plaisir d'une occasion qui pût le mettre sur le trône (*a*), mais qu'il n'était point résolu de tenter cette entreprise comme un simple aventurier qui n'aurait rien à perdre; que cependant il pouvait toujours ménager les esprits et lui acquérir de nouvelles créatures, pourvu qu'il ne l'engageât à rien, et qu'il parût qu'il n'avait aucune part à ce qu'il pourrait traiter (*b*).

Pinto travaillait depuis long-temps dans Lisbonne avec beaucoup d'application à remarquer les mécontens et à en faire de nouveaux (*c*). Il répandait secrètement des plaintes contre le gouvernement présent, tantôt avec chaleur, tantôt avec des manières plus retenues, selon le caractère et la qualité des personnes avec qui il se trouvait. Mais la haine que les Portugais portaient aux Espagnols était si générale qu'il n'avait pas même besoin de cette précaution, et il n'y avait point de Portugais qui ne fût capable d'un secret qui avait pour objet la perte d'un Espagnol. Pinto

(*a*) Lusitana liberata, lib. III, cap. 2.
(*b*) De Bello lusitano, lib. I, p. 9.
(*c*) Idem, ibidem.

faisait souvenir les gens de qualité des emplois honorables qui avaient été autrefois dans leurs maisons quand le Portugal était gouverné par ses princes naturels. Mais rien ne touchait davantage le corps de la noblesse que l'arrière-ban que le roi avait convoqué pour passer en Catalogne. Pinto leur faisait envisager cette expédition comme un exil dont ils ne reviendraient qu'avec bien de la peine; qu'outre la grande dépense, ils auraient à souffrir les hauteurs ordinaires des Espagnols, et que la politique d'Espagne ayant un intérêt secret à perdre les plus braves, on les exposerait toujours aux occasions où il y aurait plus de péril à essuyer sans leur laisser aucune part à la gloire.

S'il se trouvait avec des bourgeois et des marchands, il criait contre l'injustice des Espagnols, qui avaient ruiné Lisbonne et tout le Portugal en transférant le commerce des Indes à Cadix. Il ne les entretenait jamais que de la misère extrême où ils étaient réduits sous une domination si tyrannique, et de la félicité des peuples (*a*) qui s'en étaient si généreusement délivrés.

(*a*) Hollandais, Catalans.

Enfin il faisait souvenir le clergé en combien de rencontres on avait violé ses priviléges et les immunités de l'église; que les bénéfices et les dignités les plus considérables du royaume étaient la proie des étrangers, au lieu de servir de juste récompense au mérite et à la capacité des Portugais naturels.

Avec ceux qu'il savait être mécontens, il tournait habilement le discours sur les qualités de son maître pour sonder les inclinations. Il se plaignait de la vie oisive où ce prince paraissait enseveli; qu'il était fâcheux que celui qui pouvait seul remédier efficacement à tant de désordres eût si peu d'affection pour son pays, et même tant d'indifférence pour sa propre grandeur : et remarquant que ces discours faisaient impression, il allait jusqu'à flatter les uns du glorieux titre de libérateurs de la patrie, excitant l'indignation de ceux qui avaient été maltraités par les Espagnols, laissant entrevoir de grandes espérances à d'autres dans le changement de l'état.

Il sut ménager si heureusement les esprits qu'après s'être assuré de plusieurs en particulier, il assembla enfin un nombre considérable de noblesse, et à la tête se trouva l'archevêque de Lisbonne.

Ce prélat était d'une des meilleures maisons du royaume (*a*), savant, habile dans les affaires, aimé du peuple, mais haï des Espagnols, qu'il haïssait réciproquement parce qu'ils lui préféraient l'archevêque de Brague (*b*), créature de la vice-reine, qu'ils avaient fait président de la chambre d'Opaço, et à qui ils donnaient quelque part dans les affaires du gouvernement.

Parmi les gens de qualité qui formèrent cette assemblée, dom Michel d'Almeïda s'y fit distinguer. C'était un vénérable vieillard qui avait acquis une considération extraordinaire par son mérite; il faisait gloire d'aimer sa patrie plus que sa fortune; il était indigné de la voir comme réduite en servitude par des usurpateurs. Il s'était soutenu toute sa vie dans ces sentimens avec beaucoup de courage et de fermeté, sans que les prières de sa famille et les conseils de ses amis l'eussent pu obliger d'aller au palais et de faire sa cour aux ministres d'Espagne. C'était par cette fermeté qu'il leur était devenu fort suspect. Ce fut aussi le premier sur qui Pinto jeta les yeux pour se

(*a*) D'Acugna.

(*b*) Dom Sébastien de Mattos de Norognia.

déclarer un peu plus ouvertement, sachant bien qu'il ne courait aucun risque avec un homme de ce caractère, qui d'ailleurs était d'un grand poids pour attirer la noblesse dans son parti.

Dom Antoine d'Almada, intime ami de l'archevêque, s'y trouva aussi avec dom Louis, son fils, dom Louis d'Acugna, neveu de ce prélat, et qui avait épousé la fille de dom Antoine d'Almada ; le grand veneur Mello, dom George, son frère, Pierre Mendoze, dom Rodrigo de Saa, grand-chambellan, et plusieurs officiers de la maison royale, dont les charges étaient devenues des titres inutiles depuis que le Portugal avait perdu ses rois naturels (*a*).

Dans cette assemblée, l'archevêque, naturellement éloquent, donna une idée affreuse de l'état du royaume depuis que les Espagnols en étaient les maîtres. Il représenta que Philippe II, pour assurer sa conquête, avait fait périr un nombre infini de noblesse, qu'il n'avait pas épargné les ecclésiastiques, témoin ce fameux bref d'absolution (*b*) qu'il avait obtenu du pape pour deux mille prêtres et religieux

(*a*) Lusitania liberata, lib. III.

(*b*) Conestagio.

qu'il avait fait mourir pour assurer son usurpation; que depuis ces malheureux temps, les Espagnols n'avaient point changé de politique; qu'ils avaient, sous différens prétextes, fait périr plusieurs personnes de mérite qui ne pouvaient être accusées que d'aimer trop leur pays; qu'il n'y avait personne dans l'assemblée dont la vie et les biens fussent en sûreté; que la noblesse était méprisée, les grands reculés du gouvernement, sans emplois et sans considération; que l'église n'avait eu que d'indignes ministres depuis que Vasconcellos faisait des bénéfices la récompense de ses créatures; que le peuple était accablé d'impôts, les campagnes sans laboureurs, et les villes désertes par les soldats qu'on prenait par force pour les envoyer en Catalogne; que les ordres qu'on avait reçus d'y faire passer la noblesse, sous prétexte de l'arrière-ban, était le dernier coup de politique du ministre, qui se voulait défaire des gentilshommes, seul obstacle dans le royaume à ses pernicieux desseins; que le moindre mal qui leur en pouvait arriver était un exil très-long; qu'ils vieilliraient comme de malheureux étrangers dans le fond de la Castille, pendant que de nouvelles colonies s'em-

pareraient de leurs biens comme dans un pays de conquête; que l'idée funeste de tant de malheurs lui ferait souhaiter la mort plutôt que de voir la ruine entière et la destruction de son pays, s'il n'espérait qu'un si grand nombre de gens de mérite ne se seraient pas assemblés inutilement.

Ce discours renouvela dans l'assemblée le fâcheux souvenir de tous les maux que l'on souffrait depuis long-temps. Chacun s'empressait de donner des exemples de la cruauté de Vasconcellos. Les uns avaient perdu leurs biens par ses injustices : il avait enlevé à d'autres des charges et des gouvernemens héréditaires pour y placer ses créatures : plusieurs avaient gémi long-temps dans les prisons pour satisfaire aux soupçons des Espagnols : quelques-uns regrettaient encore leurs pères, leurs frères ou leurs amis retenus à Madrid ou envoyés en Catalogne comme de malheureux otages de la fidélité de leurs compatriotes. Enfin il n'y en avait aucun qui, dans l'intérêt général, ne trouvât une injure particulière à venger. Le voyage de Catalogne excitait sur-tout leur colère et leur indignation. Ils voyaient que ce n'était pas tant le besoin

qu'on pouvait avoir de leur secours que le dessein de les ruiner, qui engageait la cour d'Espagne à leur faire faire un si long voyage. Ces considérations, jointes à l'espérance de se venger de tant d'outrages qu'ils avaient reçus, achevèrent de les déterminer à prendre des mesures pour secouer sûrement un joug qui leur paraissait si pesant ; et, n'envisageant point d'adoucissement dans leurs maux, ils se reprochèrent leur patience comme une bassesse et une lâcheté, et convinrent enfin de la nécessité pressante de chasser les Espagnols, mais ils se partagèrent sur l'espèce du gouvernement qu'ils devaient choisir.

Une partie de l'assemblée penchait à un gouvernement républicain à-peu-près semblable à celui de Hollande (*a*) : l'autre partie souhaitait un roi (*b*); et entre ceux-ci quelques-uns proposèrent le duc de Bragance, d'autres le marquis de Villaréal, et d'autres enfin le duc d'Aveïro, tous trois princes du sang royal de Portugal; et chacun prenait son parti selon son inclination et ses intérêts particuliers. Mais l'archevêque, qui était dévoué à la mai-

(*a*) Lusitania liberata, p. 225.

(*b*) Caëtan Passar, de Bello lusitano.

son de Bragance, se servant habilement de toute l'autorité de son caractère, leur remontra avec beaucoup de force que le choix du gouvernement n'était point arbitraire ; qu'ils ne pouvaient en conscience rompre le serment de fidélité qu'ils avaient fait au roi d'Espagne, si ce n'était pour rendre justice à l'héritier légitime de la couronne ; que tout le monde savait qu'elle appartenait au duc de Bragance, et ainsi qu'il fallait se déterminer ou à le reconnaître pour leur roi, ou à rester pour jamais sous la domination d'Espagne.

Ensuite il leur fit envisager la puissance, les grands biens, et le nombre considérable des vassaux de ce prince, dont presque le tiers du royaume relevait; que, dans le dessein de chasser les Espagnols, ils ne pouvaient raisonnablement espérer d'y réussir s'ils ne l'avaient à leur tête, et que, pour l'y engager, ils devraient lui offrir la couronne, quand d'ailleurs il n'y aurait pas des droits incontestables comme premier prince du sang. De là il passa à ses bonnes qualités; il fit valoir sa prudence, sa sagesse, et sur tout la douceur et la bonté qui paraissaient dans sa conduite : enfin il sut tourner si heureusement les esprits

qu'il les ramena tous au point de le souhaiter pour leur roi, et ils convinrent avant que de se séparer qu'on n'oublierait rien pour l'engager dans ce dessein. L'assemblée se sépara, et on demeura d'accord des jours et de l'heure que l'on se rassemblerait pour délibérer sur les moyens qui pouvaient faciliter un prompt et heureux succès.

Pinto voyant les esprits disposés en faveur de son maître, lui écrivit secrètement de s'approcher de Lisbonne afin d'encourager les conjurés par sa présence, et de prendre avec eux des mesures précises pour l'exécution de leur dessein. Cet homme habile remuait tous les ressorts de cette affaire sans paraître y avoir plus de part qu'un simple particulier qui aurait été animé seulement par le zèle du bien public. Il faisait semblant de douter que son maître y voulût entrer, à cause de la répugnance naturelle qu'il avait pour les entreprises hasardeuses et qui demandent beaucoup de suite et d'application. Il faisait naître sur cela certaines difficultés qui ne servaient qu'à éloigner le soupçon qu'on eût pu prendre qu'il s'entendait avec son maître, et telles néanmoins que, n'étant pas assez grandes pour les

découragér , elles n'étaient propres au contraire qu'à exciter leur ardeur et à les engager davantage.

Sur l'avis de Pinto , le duc partit quelques jours après de Villaviciosa , et arriva à Almada , qui est un château proche de Lisbonne, et dont il est seulement séparé par le Tage, comme s'il y fût arrivé naturellement dans le cours des visites qu'il faisait de toutes les places fortes du royaume. Il avait un équipage si magnifique, et il était accompagné d'une escorte si nombreuse de gens de qualité et d'officiers de guerre, qu'il ressemblait plutôt à un roi qui prend possession de son royaume qu'à un simple gouverneur de province qui visite les places de son gouvernement. Il se trouva si près de Lisbonne qu'il ne put se dispenser d'aller rendre ses devoirs à la vice-reine. Lorsqu'il entra, la grande cour du palais et toutes les avenues se trouvèrent remplies d'un nombre infini de peuple qui s'empressait pour le voir passer : toute la noblesse se rendit auprès de lui pour l'accompagner chez la vice-reine. Ce fut une fête publique dans toute la ville, et il se répandit dans tous les esprits tant de joie de le voir qu'il semblait qu'il ne man-

quât ce jour là qu'un hérault au peuple pour le proclamer roi, ou à lui-même assez de résolution pour oser mettre la couronne sur sa tête.

Mais ce prince était trop sage et trop habile pour commettre un si grand dessein aux saillies d'un peuple léger et inconstant : il savait combien il y a loin de ces vains applaudissemens, où le peuple s'abandonne aisément, à ces mouvemens constans qui sont nécessaires pour soutenir une entreprise de cette nature. Ainsi, après avoir pris congé de la vice-reine, il se retira à Almada sans vouloir même descendre à l'hôtel de Bragance, ni passer par la ville, de peur de faire de la peine aux Espagnols, que les empressemens du peuple n'avaient déjà que trop alarmés.

Pinto ne manqua pas de faire observer à ses amis la timide précaution de son maître : il leur représenta qu'il fallait profiter de son séjour à Almada pour s'expliquer avec lui, et lui faire même une espèce de violence pour l'engager à recevoir la couronne et assurer par-là le salut de l'état. Les conjurés ayant approuvé cet avis, on le chargea d'obtenir de son maître une heure favorable pour lui en faire la propo-

sition. Il n'eut pas de peine à en accepter la commission. Le duc de Bragance consentit à cette entrevue, à condition néanmoins qu'il n'y aurait au plus que trois conjurés qui conféreraient avec lui, n'ayant pas trouvé à propos de s'expliquer devant plus de monde.

Ainsi Michel d'Almeïda, Antoine d'Almada, et Mendoze, se rendirent chez lui la nuit, et, ayant été introduits secrètement dans le cabinet du prince, d'Almada, qui portait la parole pour les autres, lui représenta vivement le malheureux état du royaume, où toutes les conditions avaient également à souffrir de l'injustice et de la cruauté des Castillans; que lui-même, tout grand prince qu'il était, n'était pas à couvert de leurs attentats; qu'il était trop éclairé pour ne pas s'apercevoir avec quelle application le ministre cherchait à le perdre; qu'il n'avait d'asile, pour échapper à ses mauvais desseins, que le trône, et que, pour l'y porter, il était chargé de lui offrir les services d'un nombre considérable de gens de qualité qui sacrifieraient leurs biens avec plaisir, et qui étaient tous prêts à exposer leurs vies pour ses intérêts, et pour venger la nation de la tyrannie des Castillans.

Il lui dit ensuite que l'on n'était plus au temps de Charles-Quint et de Philippe II, où les Espagnols donnaient des lois et se faisaient craindre presque dans toute l'Europe ; que cette monarchie, qui embrassait autrefois de si vastes desseins, avait bien de la peine à présent à conserver son ancien domaine, attaquée et souvent battue par les Français et les Hollandais qui lui faisaient la guerre ; que la Catalogne seule occupait toutes ses forces ; qu'elle était sans troupes considérables, sans argent, et gouvernée par un prince faible, qui était gouverné lui-même par un ministre odieux à tout le royaume.

Il lui fit envisager l'alliance et la protection qu'il pouvait espérer des princes de l'Europe, ennemis naturels de la maison d'Autriche ; que la Hollande et la Catalogne lui apprenaient ce qu'il devait attendre d'un grand ministre (*a*), dont le génie sublime et élevé semblait n'être appliqué qu'à la ruine de la maison d'Autriche ; que la mer lui ouvrait un chemin assuré pour en recevoir les secours nécessaires ; enfin que le royaume se trouvant délivré de la plupart des garnisons castillanes que

(*a*) Le cardinal de Richelieu.

le roi d'Espagne avait été obligé de retirer de Portugal pour grossir son armée de Catalogne, il ne pouvait jamais trouver de conjonctures plus favorables pour faire valoir ses droits légitimes, pour mettre ses grands biens, sa maison et sa vie, en sûreté, et pour délivrer son pays d'un esclavage et d'une tyrannie insupportables.

Ce discours était, comme l'on peut juger, fort au goût du duc de Bragance; mais, se renfermant dans le caractère froid et modéré qui lui était naturel, il ménagea tellement les termes de sa réponse aux députés, qu'il semblait ni leur ôter rien de leur espérance, ni aussi l'augmenter (*a*).

Il leur dit qu'il convenait avec eux de l'état déplorable où les Espagnols avaient réduit le royaume, et que lui-même n'était pas sans danger; qu'on ne pouvait trop louer le zèle qu'ils faisaient paraître pour le bien de leur patrie, et qu'il leur était en particulier bien obligé des vues favorables qu'ils avaient pour ses intérêts; mais après tout qu'il doutait qu'il fût encore temps de songer à des remèdes aussi violens que ceux qu'on lui proposait, et

(*a*) Caëtau Passar, lib. I, p. 13.

qui avaient toujours des suites terribles quand ils ne réussissaient pas entièrement.

A cette réponse, qu'il ne voulut pas faire plus positive, il ajouta des manières si caressantes et des remercîmens si honnêtes à chacun d'eux en particulier, qu'ils jugèrent bien que leur députation avait été agréablement reçue; mais qu'après tout ils ne devaient guère attendre que le prince fît d'autres pas dans cette entreprise que d'y donner son consentement, quand ils l'auraient mise en état, et que le succès n'en fût plus douteux.

Après avoir pris de nouvelles mesures avec Pinto, il s'en retourna aussitôt à Villaviciosa avec des inquiétudes qu'il n'avait point encore éprouvées, et qui ne lui permirent pas de sentir les plaisirs qu'il avait goutés jusque-là dans une vie privée.

Il ne fut pas plutôt arrivé qu'il communiqua à la duchesse sa femme les propositions qu'on lui avait faites. Cette princesse était Espagnole de naissance, sœur du duc de Medina Sidonia, grand d'Espagne, et gouverneur d'Andalousie. Elle était née avec une forte inclination pour tout ce qui paraissait grand, et cette inclination était peu-à-peu de-

venue une passion démesurée pour la gloire et pour l'élévation. Le duc son père, qui s'était aperçu qu'on ne devait pas moins attendre de son esprit que de son courage, avait pris soin de cultiver un si beau naturel avec une application singulière. Il avait mis auprès d'elle des personnes habiles, qui lui avaient inspiré des sentimens pleins de cette ambition que l'on regarde dans le monde comme quelque chose de noble, et comme la première vertu des princes (*a*). Elle s'était appliquée de bonne heure à démêler les différens caractères des hommes, et à deviner par les dehors les plus fins et les plus délicats les sentimens les plus cachés de ceux qu'elle voyait; et par cette attention elle était devenue si habile et si pénétrante, qu'il n'y eut rien de caché pour elle dans le cœur des courtisans les plus dissimulés. En un mot il ne lui manquait ni courage pour entreprendre les choses les plus

(*a*) Ad hæc politicas artes, bonos et malos regiminis dolos, dominationis arcana, humani latibula ingenii non modò intelligere mulier, sed et pertractare quoque ac provehere, tam naturâ quàm disciplinâ mirificè instructa fuit. *Caëtan Passar, de Bello lusitano.*

difficiles, pourvu qu'elles lui parussent grandes et glorieuses, ni lumières pour trouver les moyens d'y parvenir. Ses manières étaient nobles, grandes, aisées, et pleines d'une certaine douceur majestueuse qui inspirait de l'amour et du respect à tous ceux qui l'approchaient.

Elle prit toutes les manières de Portugal avec tant de facilité, qu'elle semblait être née à Lisbonne. Elle s'appliqua d'abord à gagner l'estime de son mari, et elle y réussit parfaitement par l'austérité de sa conduite, par une dévotion solide, et par une complaisance parfaite pour la plupart de ses goûts. Elle négligeait tous les plaisirs qui font l'amusement des personnes de sa qualité et de son âge, et ne paraissait occupée, même dans ses heures de loisir, que des choses qui pouvaient embellir son esprit et rendre son jugement plus juste.

Le duc de Bragance était charmé de posséder une personne si accomplie. Il avait pour elle une estime infinie et une confiance parfaite : il n'entreprenait jamais rien sans la consulter; ainsi il n'avait garde de s'engager plus avant dans une affaire aussi importante qu'il

n'eût pris son avis et consulté toutes choses avec elle.

Il lui découvrit donc le plan de la conjuration, le nom des conjurés, l'ardeur qu'ils faisaient paraître pour la faire réussir, et ce qui s'était passé tant à Lisbonne que dans la conférence d'Almada. Il ajouta que, sur la nouvelle du voyage de Catalogne, il avait pressenti que la noblesse était résolue d'éclater plutôt que de sortir du royaume, et qu'il était à craindre qu'à son refus ils ne portassent leurs vues d'un autre côté et sur un autre chef. Que cependant il ne pouvait s'empêcher de lui avouer que la grandeur du péril l'épouvantait; que quand il n'avait envisagé que de loin le dessein de s'élever sur le trône, cette idée flatteuse de grandeur s'était agréablement emparée de son esprit, mais qu'à présent qu'il fallait essayer la fortune et courir tous les risques d'une entreprise aussi dangereuse, il ne pouvait envisager sans quelque frayeur le péril où il s'allait jeter lui et toute sa maison; qu'il y avait peu de fonds à faire sur l'humeur du peuple inconstant, que la moindre difficulté rebute et dissipe facilement; que ce n'était pas assez d'avoir la noblesse de son côté

si elle n'était appuyée des grands du royaume; mais que bien loin de se flatter qu'ils entrassent dans ses intérêts, il les trouverait toujours à son chemin comme ses plus cruels ennemis, la jalousie naturelle aux hommes ne leur permettant pas de faire leur maître de celui qui était leur égal.

Ces considérations jointes à beaucoup d'autres prises du côté de la puissance du roi d'Espagne, et du peu de sûreté qu'il y avait à se confier au secours des étrangers, balançaient dans l'ame de ce prince la passion qu'il avait de régner. Mais la duchesse, dont l'ame était plus ferme, et l'ambition plus vive, entra parfaitement dans le dessein de la conjuration : la vue d'une si grande entreprise ne fit qu'exciter son courage, et réveiller ses désirs d'élévation. Elle demanda au duc, en cas qu'à son refus le Portugal se tournât en république, quel parti il prendrait entre ce nouveau gouvernement et le roi d'Espagne (*a*). Le duc lui dit qu'il serait toute sa vie inviolablement attaché aux intérêts de sa patrie. Votre résolution, lui dit la duchesse, me fournit la ré-

(*a*) Il y a des auteurs qui attribuent ce trait à Paës, secrétaire du duc de Bragance.

ponse que je dois vous faire, et que vous deviez faire même aux députés de la noblesse; et puisque vous voulez bien vous exposer aux plus grands dangers en qualité de sujet de la république, il est plus avantageux, et il vous sera bien plus glorieux de tenter la fortune pour défendre une couronne qui vous appartient, et que le peuple et la noblesse vous veulent mettre sur la tête. Elle lui représenta ensuite avec beaucoup de force les droits incontestables qu'il avait à la couronne; que dans le malheureux état où les Castillans avaient réduit le Portugal, il n'était pas permis à un homme de sa qualité et de son rang de demeurer dans l'indifférence; que ses enfans et toute sa postérité reprocheraient à sa mémoire comme une lâcheté indigne de son sang de n'avoir pas profité d'une occasion si favorable. Ensuite elle exagéra à ce prince la douceur de régner dans un lieu où il n'obéissait même qu'avec crainte; les charmes d'une couronne, la facilité de s'en emparer; que quand même il n'aurait pas le secours étranger qu'on lui offrait, il était assez puissant par lui-même en Portugal pour en chasser les Espagnols, sur-tout dans la conjoncture de la

révolte de la Catalogne. Enfin elle sut lui montrer la couronne par des côtés si brillans, qu'elle le détermina entièrement. Mais elle entra dans la vue qu'il avait de laisser grossir le nombre des conjurés, avant que de se déclarer plus positivement, et de ne paraître ouvertement dans cette affaire qu'au moment de l'exécution.

Cependant la cour n'était pas sans inquiétude. Ces marques extraordinaires de joie que le peuple de Lisbonne avait fait paraître à la vue du duc de Bragance avaient fait impression sur le ministre.

Il commençait à soupçonner qu'il se faisait à Lisbonne des assemblées secrètes ; et certains bruits, qui pour l'ordinaire marchent sourdement à la tête des grands événemens, augmentaient fort son inquiétude.

Le roi tint sur cela plusieurs conseils, et on résolut, pour ôter aux Portugais l'espoir de réussir dans la révolte qu'ils pouvaient méditer, de faire venir incessamment à Madrid le duc de Bragance, le seul chef qui était à craindre dans ce royaume. Le comte duc lui envoya un courrier (*a*), et lui mandait que le

(*a*) Le 20 octobre 1640.

roi voulait être instruit par sa bouche et conférer avec lui de l'état où étaient les troupes et les places de Portugal ; qu'il était fort souhaité à la cour par ses amis, et qu'il ne devait pas douter qu'il n'y fût reçu avec toute la distinction qui était due à sa naissance et à son mérite.

Un coup de foudre ne l'aurait pas surpris davantage qu'il le fut par cette nouvelle. Les empressemens et les différens prétextes que l'on employait pour le tirer de Portugal, le confirmèrent dans la pensée que l'on en voulait à sa personne, et que sa perte était résolue. Ce n'est plus par des emplois ou de feintes caresses qu'on l'attaque, ce sont des ordres précis, et qui seront suivis de la force et de la violence s'il désobéit. La crainte d'être trahi s'empara de son esprit ; et comme ceux qui roulent de grands desseins dans leur tête croient que le monde appliqué à leurs démarches devine toujours leur secret, ce prince habile, mais un peu timide et défiant, se crut précipité dans les plus grands malheurs.

Cependant, pour gagner temps, et pour avoir le loisir d'avertir les conjurés du péril où il se trouvait, il dépêcha à Madrid, par l'avis

de la duchesse sa femme, un gentilhomme de sa maison, homme d'esprit et fidèle, pour assurer le ministre qu'il se rendrait incessamment auprès du roi (*a*). Mais il lui avait ordonné en secret de prendre de temps en temps différens prétextes pour excuser son retardement, et prétendait ainsi prévenir l'orage en avançant la conspiration. Ce gentilhomme ne fut pas plutôt à Madrid qu'il assura le roi et le premier ministre que son maître le suivait. Il prit un grand hôtel qu'il fit meubler magnifiquement; il arrêta en même temps un nombre considérable de domestiques, à qui il donna par avance des livrées. Il faisait tous les jours des dépenses considérables; enfin il n'oublia rien pour faire croire que ce prince arriverait incessamment, et qu'il voulait paraître à la cour dans tout l'éclat de sa naissance.

Il feignit quelques jours après d'avoir reçu avis qu'il était malade considérablement. Ensuite ayant usé ce prétexte, qui ne pouvait durer long-temps, il présenta un mémoire au premier ministre, où il demandait au nom du duc son maître que le roi réglât le rang qu'il devait avoir à la cour. Il croyait faire durer

(*a*) Caëtan Passar, lib. I, p. 18.

long-temps cette affaire par l'opposition des grands qui pourraient intervenir pour soutenir leurs droits. Mais le ministre, à qui tous ces retardemens devenaient suspects, aplanit toutes les difficultés, et fit décider la chose par le roi en sa faveur, et d'une manière qui lui devait être fort honorable, tant il avait de passion de le faire sortir de son pays et de le voir à Madrid.

Les conjurés n'eurent pas plutôt appris les ordres que le duc avait reçus de la cour, que, craignant qu'il n'y déférât trop promptement, ils firent partir incessamment Mendoze pour le rassurer, et pour le déterminer en même temps à prendre généreusement son parti. Ils firent choix de ce seigneur parce qu'étant gouverneur d'une place proche Villaviciosa (*a*), le prétexte d'aller à son gouvernement cachait aux Espagnols l'intention secrète de son voyage. Il prit son temps pour rencontrer ce prince à la chasse. Ils s'enfoncèrent aussitôt dans le bois (*b*), et, s'étant arrêtés dans un endroit écarté, Mendoze lui remontra le péril où il s'allait jeter en allant à la cour; qu'il rui-

(*a*) Mouraon.

(*b*) La forêt de Tapadé.

nait absolument l'espérance de la noblesse et du peuple en se remettant avec trop de confiance entre les mains de ses ennemis; qu'il y avait un très-grand nombre de gentilshommes qualifiés, résolus de sacrifier leurs biens et leurs vies pour son service, qui n'attendaient que son aveu pour éclater ; que le moment était venu où il fallait choisir ou la mort ou la couronne; qu'il était dangereux de différer davantage, et qu'il ne devait pas douter qu'une affaire de cette importance, répandue parmi tant de gens, ne vînt enfin à la connaissance des Espagnols. Le duc lui répondit qu'il entrait dans ses sentimens, et qu'il pouvait assurer ses amis qu'il était entièrement résolu de se mettre à leur tête.

Mendoze s'en retourna d'abord chez lui pour faire perdre à ceux qui eussent pu l'observer les soupçons que pouvait causer son voyage ; il se contenta de mander aux conjurés qu'il s'était trouvé à une partie de chasse, et que le gibier s'était fait battre long-temps, mais qu'à la fin la chasse avait été heureuse. Il s'en retourna peu de jours après à Lisbonne; il apprit à ses amis le succès de son voyage, et que le prince demandait Pinto. Ils le firent par-

tir en même temps (*a*) avec toutes les instructions nécessaires pour l'informer du plan et des moyens de l'exécution (*b*). Pinto lui apprit en arrivant que la cour de Lisbonne était sérieusement brouillée ; que la vice-reine se plaignait hautement de l'insolence et de la fierté de Vasconcellos ; qu'elle ne pouvait plus souffrir que toutes les dépêches de la cour d'Espagne lui fussent adressées, pendant que, revêtue d'un titre imaginaire, elle demeurait sans fonction et sans autorité. Ses plaintes étaient d'autant mieux fondées que c'était une princesse d'un grand mérite, et qui se sentait capable de remplir dignement toute l'étendue de son emploi ; mais elle ne s'apercevait pas que c'était son mérite même et la grandeur de son esprit qui étaient la principale raison pour laquelle on lui donnait si peu de part dans le gouvernement. Pinto fit remarquer à son maître combien cette mésintelligence était favorable à ses desseins ; qu'il ne pouvait prendre une conjoncture plus heureuse que les divisions du palais, qui laissaient moins d'atten-

(*a*) 1er novembre 1640.

(*b*) De Bello lusitano, lib. I, p. 22.

tion au ministre d'Espagne pour observer ses démarches.

Le duc de Bragance, depuis le départ de Mendoze, était retombé dans ses irrésolutions ordinaires ; plus l'affaire s'engageait, et plus ses incertitudes augmentaient. Pinto fit tous ses efforts pour l'empêcher de balancer davantage ; et mêlant des menaces à ses raisons et à ses prières, il lui déclara qu'il serait proclamé roi malgré qu'il en eût, sans qu'il pût tirer d'autre fruit de son irrésolution que de courir un plus grand péril et faire de plus grandes pertes. La duchesse sa femme se joignit à ce fidèle domestique, et lui reprocha sa lâcheté de préférer la sûreté d'une vie caduque à la dignité royale. Le duc, honteux de faire paraître moins de courage qu'une femme, se rendit à ses reproches et à ses raisons : il se trouvait encore pressé par ce gentilhomme qu'il avait envoyé à Madrid. Il lui écrivait tous les jours qu'il ne pouvait plus soutenir son absence et ses retardemens auprès du ministre, qui commençait à ne vouloir plus écouter ses excuses. Ainsi, voyant bien qu'il n'avait pas de temps à perdre, il résolut d'éclater sans

différer davantage. Il manda cependant à ce gentilhomme, pour gagner temps, de représenter au comte duc d'Olivarès qu'il serait déjà arrivé à Madrid, s'il avait eu assez d'argent pour en faire le voyage, et pour y paraître selon sa naissance et le rang qu'il tenait dans le royaume, et que, sitôt qu'il aurait pu recouvrer les fonds nécessaires, il partirait pour se rendre à la cour.

Il examina ensuite avec la duchesse et avec Pinto plusieurs moyens différens pour l'exécution de son dessein. Et enfin le duc s'arrêta à celui-ci, que l'on s'assurerait d'abord de Lisbonne, qui étant la capitale, donnerait le branle à tout le royaume; que le même jour qu'ils feraient déclarer cette grande ville en sa faveur, il se ferait proclamer roi de Portugal dans toutes les villes de ses dépendances; que ceux de ses amis qui étaient gouverneurs de place en fissent autant dans les lieux où ils commandaient; que jusques aux bourgs et aux villages, dont les conjurés étaient seigneurs, on y fît soulever le peuple, afin que cette grande nouvelle, comme un embrasement général, se répandant dans tout le

royaume, entraînât tous les peuples, sans que le peu d'Espagnols qui étaient restés dans le Portugal sussent où porter leurs armes. Qu'il ferait entrer son régiment dans la ville d'Elvas, dont le gouverneur était tout à lui. Que, pour la manière dont ils se rendraient maîtres de Lisbonne, il ne pouvait leur prescrire rien de particulier, cela dépendant des occasions du jour où ils l'entreprendraient. Que cependant il était d'avis qu'ils tournassent leurs premiers efforts du côté du palais, afin de s'assurer de la personne de la vice-reine, et de tous les Espagnols qui pourraient servir d'ôtages pour faire rendre la citadelle, qui sans cela pourrait incommoder la ville quand on en serait maître.

Il lui donna deux lettres de créance pour d'Almeïda et Mendoze, où il leur marquait que le porteur étant chargé de ses intentions, il ne leur écrivait que pour leur dire seulement qu'il souhaitait qu'ils ne manquassent ni de fidélité à leurs promesses, ni de courage et de vigueur dans l'exécution. Cela fait, le duc renvoya promptement Pinto à Lisbonne, après lui avoir donné toutes les marques de confiance qui pouvaient l'assurer de tenir tou-

jours la même place auprès de lui, quelque heureux que fût le changement qu'il espérait dans sa fortune.

Il ne fut pas plutôt à Lisbonne, qu'il rendit les lettres à d'Almeïda et à Mendoze. Ils envoyèrent querir aussitôt Lemos et Corée, que Pinto avait mis dans les intérêts de son maître depuis long-temps (*a*). C'étaient deux riches bourgeois, qui avaient beaucoup de crédit parmi le peuple, ayant passé par toutes les charges de la ville, et disposant d'un nombre considérable d'artisans qui étaient à leurs gages. Ils avaient pris soin l'un et l'autre de fomenter de longue main, et d'entretenir l'aversion des bourgeois contre les Espagnols, par les bruits qu'ils répandaient sourdement de nouveaux impôts qu'on devait exiger au commencement de l'année. Ils avaient même congédié exprès plusieurs de leurs ouvriers, principalement les plus mutins, sous prétexte que le commerce étant ruiné, ils ne pouvaient plus les entretenir; mais en effet afin que la misère et la faim les portât plus aisément à se soulever: et cependant ils les assistaient de temps en temps, afin de les avoir toujours à leur dévotion. Ils avaient outre cela

(*a*) Lusitana liberata, lib. III, cap. 2.

des intelligences secrètes avec les principaux de chaque quartier, en sorte qu'ils assurèrent les conjurés, que pourvu qu'ils fussent avertis la veille de l'exécution, ils s'engageaient à faire soulever la plus grande partie du peuple à telle heure qu'on voudrait.

Pinto, assuré des artisans, tourna ses soins du côté des autres conjurés : il les exhorta tous en particulier de se tenir prêts pour l'exécution, au premier avis qu'ils en recevraient; qu'ils s'assurassent de leurs amis sous prétexte de quelque querelle particulière, sans leur confier l'occasion où on les voulait employer : bien des gens pouvant foùrnir de courage et de résolution l'épée à la main, qui ne sont pas capables de soutenir de sang-froid tout le poids d'un secret important.

Les ayant trouvés tous fermes, intrépides, pleins d'ardeur et d'impatience de se venger des Espagnols, il en conféra avec d'Almeïda, Mendoze, d'Almada et Mello, qui, trouvant toutes choses dans l'état qu'on le pouvait souhaiter, fixèrent le jour de l'exécution à un samedi, premier décembre (*a*). On en donna avis aussitôt au duc de Bragance, afin que de

(*a*) An 1640.

son côté il se fît proclamer roi le même jour dans toute la province d'Alentejo, qui relevait presque tout entière de lui; et ils convinrent devant que de se séparer, de se trouver encore une fois ensemble, afin de prendre les dernières mesures pour l'exécution.

Le 25 novembre ils se rendirent la nuit à l'hôtel de Bragance, comme ils en étaient convenus. Ils trouvèrent qu'ils pouvaient compter à-peu-près sur cent cinquante gentilshommes, la plupart chefs de maison, avec tous leurs domestiques, et environ deux cents bourgeois et artisans, tous gens de main, dont on était assuré, et qui par leur crédit dans la ville entraîneraient aisément le reste du peuple.

La mort de Vasconcellos fut résolue, comme d'une victime qui était due au ressentiment de tout le Portugal Il y en eut qui proposèrent de traiter de même l'archevêque de Brague : ils représentèrent que c'était un homme redoutable par la grandeur de son génie; qu'on ne devait pas croire qu'il regardât d'un œil indifférent le mouvement qu'ils allaient faire; qu'il pourrait remplacer le secrétaire en se mettant à la tête des Espagnols et de

leurs créatures qui étaient dans la ville ; que pendant qu'on serait attaché à se rendre maître du palais, il pourrait se jeter dans la citadelle, ou venir au secours de la vice-reine, à laquelle on savait bien qu'il était tout dévoué ; que dans une affaire aussi importante, il ne fallait point laisser d'ennemis derrière eux, qui pussent les faire repentir d'une fausse pitié et d'une compassion qu'ils auraient eue à contre-temps.

Ces raisons firent consentir la plus grande partie de l'assemblée à sa mort; et ce prélat courait le même risque que Vasconcellos, si dom Michel d'Almeïda (*a*) n'eût pris son parti. Il remontra aux conjurés, que la mort d'un homme de ce caractère, et revêtu d'une aussi grande dignité, les rendrait odieux à tout le monde; que c'était attirer sur le duc de Bragance la haine de tout le clergé et de l'inquisition, gens redoutables aux plus grands princes, et qui joindraient aux noms de rebelle et d'usurpateur celui d'excommunié ; que le prince lui-même serait au désespoir que l'on marquât son avènement à la couronne par une action si cruelle; qu'il s'offrait de veiller

(*a*) Sousa de Macedo dit que ce fut d'Almada, p. 554.

sur sa conduite de si près le jour de l'exécution, qu'il ne pourrait rien entreprendre au préjudice de l'intérêt public. Enfin il parla si fortement en sa faveur qu'il obtint de ses amis la vie de ce prélat, qui ne la purent refuser à un homme de ce mérite.

Il ne restait plus qu'à régler la marche et l'ordre de l'attaque. Ils arrêtèrent qu'ils se partageraient en quatre bandes pour se jeter dans le palais en même temps par quatre endroits différens, afin d'occuper toutes les avenues sans que les Espagnols pussent communiquer ensemble ou se secourir mutuellement; que dom Michel d'Almeïda attaquerait la garde allemande qui était à l'entrée du palais ; que le grand-veneur Mello, son frère, et dom Estevan d'Acugna, à la tête des bourgeois, surprendraient une compagnie d'Espagnols qui montent tous les jours la garde devant un endroit du château qu'on appelait le Fort ; que Teillo de Menezès, le grand chambellan Emmanuel Saa, et Pinto, se rendraient maîtres de l'appartement de Vasconcellos, dont ils se déferaient sur-le-champ, et que dom Antoine d'Almada, Mendoze, dom Carlos Norogna, et Antoine de Salsaigne s'assureraient de la

personne de la vice-reine et de tous les Espagnols qui étaient dans le palais pour servir comme d'ôtages s'il en était besoin ; que pendant qu'ils seraient occupés à se rendre maîtres chacun de leurs postes, on détacherait quelques cavaliers avec des principaux bourgeois pour proclamer dans la ville dom Juan, duc de Bragance, roi de Portugal; qu'ayant assemblé le peuple dans les rues, ils s'en serviraient pour se jeter du côté où il paraîtrait encore quelque résistance. On se sépara dans la résolution de se trouver le samedi, premier décembre, les uns chez dom Michel d'Almeïda, et les autres chez d'Almada et Mendoze, où les conjurés devaient s'armer.

Pendant que les amis du duc de Bragance travaillaient à Lisbonne avec tant de chaleur pour ses intérêts, et que lui-même n'oubliait rien pour s'assurer de toute sa province, le premier ministre, alarmé de ses retardemens, lui dépêcha un courrier qui lui portait un ordre exprès de partir incessamment pour se rendre à la cour; et, afin que ce prince ne pût prétexter le défaut d'argent pour faire son voyage, le courrier lui remit entre les mains, de la part du comte-duc, une ordon-

nance de dix mille ducats à prendre sur le trésor royal (*a*).

C'était s'expliquer en termes clairs et intelligibles. Le duc ne pouvait différer davantage sans se rendre suspect avec justice. Il n'avait plus aucune raison pour se dispenser d'obéir aux ordres du roi ; il devait craindre qu'un plus long retardement n'attirât enfin de Madrid des ordres fâcheux qui auraient pu déconcerter tous ses desseins et ruiner absolument l'entreprise. Ce ne fut pas aussi la manière dont il se servit pour parer à des ordres si pressans : il fit partir aussitôt la plus grande partie de sa maison, à laquelle il fit prendre le chemin de Madrid.

Il donna tous les ordres dans son gouvernement, à la vue du courrier, comme une personne qui est prête à faire un grand voyage. Il dépêcha dans le même moment un gentilhomme à la vice-reine pour lui donner avis de son départ. Il écrivit au premier ministre qu'il serait au plus tard dans huit jours à la cour ; et, afin d'avoir un témoin qui déposât en sa faveur, il intéressa le courrier par une somme d'argent qu'il lui fit donner, sous pré-

(*a*) Caëtan Passar, p. 28.

texte de payer sa course et de reconnaître la peine qu'il avait prise de lui apporter les ordres du roi. Il avertit en même temps les conjurés des nouveaux ordres qu'il avait reçus de la cour, leur faisant voir la nécessité qu'il y avait d'exécuter leurs desseins le jour dont on était convenu, de peur d'être prévenus par les Espagnols. Mais ils étaient eux-mêmes dans un embarras qui ne leur permettait guère de pouvoir rien entreprendre si promptement (*a*).

Il y avait à Lisbonne un homme de qualité qui faisait paraître dans toutes les occasions une haine violente contre le gouvernement des Espagnols; il ne les appelait jamais que des tyrans et des usurpateurs. Il déclamait publiquement contre leurs injustices, mais surtout il paraissait déchaîné contre le voyage de Catalogne, sur lequel il faisait mille pronostics fâcheux. D'Almada, l'ayant entretenu plusieurs fois, crut qu'il n'y avait pas dans tout Lisbonne un meilleur Portugais, et qu'il serait ravi d'apprendre que l'on travaillait efficacement à la liberté de son pays. Mais quel fut son étonnement quand, l'ayant conduit

(*a*) Caëtan Passar, lib. I, p. 25.

dans un lieu écarté pour lui découvrir la conjuration, cet homme, en effet aussi timide et aussi lâche qu'il était audacieux dans ses paroles, se défendit d'y avoir part et de vouloir prendre aucun engagement avec les conjurés, sous prétexte du peu de solidité qu'il voyait dans cette affaire! Fier et intrépide tant qu'il crut la chose fort éloignée, mais timide et retenu à la vue du péril qu'il fallait partager: « Où sont, dit-il à d'Almada, les forces nécessaires pour soutenir un aussi grand dessein? Quelle armée avez-vous à opposer aux troupes espagnoles qui se répandront dans tout le pays au premier mouvement que vous ferez paraître? Quels sont les grands qui sont à la tête de cette affaire? et ont-ils eux-mêmes les fonds nécessaires pour subvenir aux frais d'une guerre civile? Je crains bien, ajouta-t-il, qu'au lieu de travailler à nous venger des Espagnols, et à la liberté du royaume, vous ne contribuiez à sa ruine en leur donnant le prétexte qu'ils cherchent depuis si long-temps d'achever de ruiner le Portugal. »

D'Almada, qui ne s'attendait à rien moins qu'à ces sentimens, au désespoir d'avoir si

mal placé son secret, ne lui répondit qu'en mettant l'épée à la main; et le pressant vivement, les yeux pleins de colère: « Il faut, » lui dit-il, que tu m'arraches la vie avec mon » secret, ou que je te punisse de l'avoir sur» pris par tes discours pleins d'imposture. » Mais l'autre, dont la prudence allait toujours à éloigner le péril le plus présent, consentit à la vue d'une épée nue à tout ce que d'Almada voulut. Il offrit d'entrer dans la conjuration; il trouva même des raisons pour détruire les premières qu'il avait avancées. Il fit plusieurs sermens de garder inviolablement le secret: enfin il n'oublia rien pour persuader à d'Almada que ce n'était ni faute de courage ni manque de ressentiment contre les Espagnols s'il n'avait pas goûté d'abord les propositions qu'il lui avait faites.

Ses promesses et ses sermens ne rassurèrent pas si fort d'Almada qu'il ne lui restât beaucoup d'inquiétude de cette aventure. Sans perdre son homme de vue, il avertit les principaux conjurés de l'accident qui lui était arrivé. L'alarme se répandit aussitôt parmi eux: on fit plusieurs réflexions sur la légèreté et l'inconstance de cet homme; on craignit que

la vue du péril qu'il faudrait partager, ou l'espérance d'une grosse récompense, ne le rendît infidèle malgré toutes leurs précautions. Là-dessus ils résolurent de différer l'exécution de leurs desseins, et ils forcèrent Pinto d'écrire à son maître de remettre de son côté à faire éclater l'entreprise qu'il eût reçu de leurs nouvelles (*a*). Mais Pinto, qui connaissait bien de quelle importance il est dans de pareilles affaires de différer d'un seul jour, écrivit secrètement au prince de n'avoir aucun égard à sa lettre; que ce n'était qu'une terreur panique des conjurés, et dont ils seraient revenus devant que le courrier fût arrivé à Villaviciosa (*b*).

En effet, voyant le lendemain que personne ne branlait, ils eurent honte d'avoir pris l'alarme si chaudement; et celui qui leur avait causé cette inquiétude leur ayant donné de nouvelles assurances de la fidélité qu'il leur avait promise, soit qu'il eût pris des sentimens plus généreux, ou par la crainte de s'embarquer mal-à-propos dans l'accusation de tant de gens de qualité, ils remirent l'exécu-

(*a*) Caëtan Passar, lib. I, p. 25.

(*b*) Sousa, lib. III, cap. 2.

tion au jour déterminé. Mais à peine étaient-ils sortis de cet embarras qu'ils retombèrent dans un autre qui ne leur causa pas moins d'inquiétude.

Pinto avait pris la précaution de tenir toujours plusieurs des conjurés répandus dans le palais pour découvrir ce qui se passait. Ils affectaient de se promener indifféremment, comme des courtisans oisifs, lorsque, la veille de l'exécution qui devait commencer par la mort de Vasconcellos, ils aperçurent ce ministre qui s'embarquait sur le Tage. D'autres que des conjurés n'y auraient seulement pas fait attention, parce qu'il était aisé de voir qu'il pouvait passer de l'autre côté du fleuve pour plusieurs raisons où ils n'avaient point de part. Cependant l'alarme se répandit aussitôt parmi eux; ils se persuadèrent que cet homme fin et habile, qui avait des espions de tous côtés, avait découvert quelque chose de la conjuration. On ne douta point qu'il ne fût passé de l'autre côté du fleuve pour faire entrer dans la ville quelques troupes qui étaient répandues dans les villages voisins. Aussitôt l'image des supplices avec toutes les hor-

reurs de la mort se présenta à l'esprit de plusieurs ; la peur leur faisait voir leurs maisons environnées d'officiers de justice pour les arrêter : déjà quelques-uns songeaient à se sauver en Afrique ou en Angleterre pour se dérober à la cruauté des Espagnols. Enfin ils passèrent une partie de la nuit dans ces agitations, et pour ainsi dire entre la vie et la mort, lorsque ceux des conjurés, qui étaient restés sur le port pour observer ce qui se passerait, vinrent leur apprendre que le secrétaire était rentré au bruit des hautbois, n'étant sorti que pour une fête où il était convié (*a*). La joie succéda parmi les conjurés à leurs inquiétudes, et ils se retirèrent après être assurés que rien ne branlait dans le palais, que tout le monde dormait dans une profonde tranquillité, et qu'on n'y songeait à rien moins qu'à ce qui s'y devait passer le lendemain.

Il était fort tard quand ils se séparèrent, et de là au moment de l'exécution, il ne restait que quelques heures de la nuit, et dans ce peu de temps il arriva encore un accident aux con-

(*a*) Sousa, lib. III, cap. 2, p. 557.

jurés avant que la conjuration eût pu éclater ; tant il est vrai que de pareilles entreprises sont toujours très-incertaines et souvent fort périlleuses, sur-tout quand la crainte des supplices ou l'espérance des récompenses peut faire des traîtres et des infidèles (*a*). George Mello, frère du grand-veneur, logeait ordinairement chez un de ses parens qui demeurait dans un faubourg éloigné de la ville. Ce seigneur crut que, comme il touchait au moment que la conjuration allait éclater, son parent, et qui était son ami depuis quelque temps, aurait lieu de se plaindre qu'il lui eût caché une affaire de cette importance, et où le bien commun de la patrie l'intéressait comme lui ; qu'il l'engagerait aisément dans la conspiration, et qu'il le menerait avec lui au rendez-vous des conjurés. Dans cette vue, il monta à sa chambre au retour de l'assemblée, et, le tirant dans son cabinet, il lui fit part de toute l'entreprise, l'exhortant à se joindre à tant d'honnêtes gens, et de s'y porter comme un homme de sa qualité devait faire, et en véritable Portugais. L'autre, surpris d'une si étrange nouvelle, ne laissa pas d'affecter quel-

(*a*) Caëtan Passar, lib. I, p. 26.

que démonstration de joie de voir son pays prêt à recouvrer sa liberté. Il remercia Mello de la confiance dont il l'honorait, et l'assura qu'il se tiendrait heureux d'exposer sa vie et de partager le péril avec tant de gens de bien pour un dessein si juste et si glorieux.

Sur cela ils se séparèrent pour se reposer quelques heures avant que de partir pour le rendez-vous. A peine Mello fut-il dans sa chambre qu'il se repentit de l'excès de sa confiance; il se reprocha d'avoir mis inconsidérément la destinée de tant de gens de mérite entre les mains d'un homme dont il n'était pas assez assuré : il lui sembla même qu'il avait démêlé dans ses yeux et dans toute sa contenance une inquiétude secrète et des marques de surprise et de frayeur à la vue d'une entreprise si périlleuse. Enfin il craignit que la peur des supplices ou l'espérance d'une récompense assurée ne le déterminât à révéler son secret.

Plein de ces réflexions qui agitaient son esprit, il se promenait à grands pas dans sa chambre, lorsqu'un bruit confus de gens qui parlaient assez bas, et comme en secret, ayant attiré son attention, il ouvrit la fenêtre pour mieux entendre ce qui se disait. A la faveur

d'une lumière assez sombre, il aperçut son parent à la porte de la maison, prêt à monter à cheval. Aussitôt, la colère et la fureur s'emparant de son ame, il descendit brusquement de sa chambre, et, courant à lui l'épée à la main, il lui demanda fièrement quelle affaire extraordinaire le faisait sortir de sa maison au milieu de la nuit, quel dessein il avait, et où il voulait aller. L'autre, extrêmement surpris, cherchait de mauvaises raisons pour justifier sa sortie; mais Mello, le menaçant de le tuer, le contraignit de remonter dans sa chambre, et, s'étant fait apporter les clefs de sa maison, il le garda à vue jusqu'à ce que l'heure de l'exécution étant arrivée, il le détermina à venir avec lui se joindre aux autres conjurés.

Enfin le jour parut (*a*) où le succès allait décider si le duc de Bragance méritait le titre de roi et de libérateur de la patrie, ou le nom de rebelle et d'ennemi de l'état.

Les conjurés se rendirent de grand matin chez dom Michel d'Almeïda et chez les autres seigneurs où ils devaient s'armer. Ils y parurent tous avec tant de résolution et de confiance qu'ils semblaient aller à une victoire

(*a*) Samedi 1er décembre 1640.

certaine. Ce qui est de remarquable, c'est que dans un si grand nombre, composé de prêtres, de bourgeois, et de gentilshommes, qui étaient la plupart animés par des intérêts différens, il n'y en eut pas un qui manquât à sa parole et à la fidélité qu'il avait promise. Chacun pressait le moment de l'exécution comme s'il avait été le chef et l'auteur de l'entreprise, et que la couronne dût être la récompense des périls où il s'exposait. Plusieurs femmes même voulurent avoir part à la gloire de cette journée. L'histoire (*a*) conserve la mémoire de dona Philippe de Villènes, qui arma de ses propres mains ses deux fils; et après leur avoir donné leurs cuirasses: « Allez, mes enfans, leur dit-» elle, éteindre la tyrannie, et nous venger de » nos ennemis; et soyez sûrs que, si le succès » ne répond pas à nos espérances, votre mère » ne survivra pas un moment au malheur de » tant de gens de bien. »

Tout le monde étant armé, ils se rendirent au palais par différens chemins, et la plupart en litières, afin de mieux cacher leur nombre et les armes qu'ils portaient. Ils se partagèrent en quatre bandes, comme on en était convenu,

(*a*) Caëtan Passar, lib. I, p. 27.

attendant avec bien de l'impatience que huit heures sonnassent, qui était le moment marqué pour l'exécution. Jamais le temps ne leur avait paru si long. La crainte qu'on ne s'aperçut de leur grand nombre, et que l'heure extraordinaire où ils paraissaient au palais ne fît soupçonner au secrétaire quelque chose de leur dessein, leur causait de cruelles inquiétudes. Enfin huit heures sonnèrent, et Pinto ayant aussitôt tiré un coup de pistolet pour signal, comme on en était convenu, ils se virent en liberté d'agir.

Ils se poussèrent en même temps brusquement, chacun du côté qui lui était assigné. Dom Michel d'Almeïda tomba avec sa bande sur la garde allemande, qui prise au dépourvu, la plupart sans armes, fut bientôt défaite sans avoir presque rendu de combat.

Le grand-veneur, Mello son frère, et dom Estevan d'Acugna, chargèrent la compagnie espagnole, qui était en garde devant un endroit du palais qu'on appelait le Fort. Ils étaient suivis de la plupart des bourgeois qui avaient part à l'entreprise. Ils se jetèrent avec beaucoup de courage l'épée à la main dans le corps-de-garde où les Espagnols s'étaient re-

tranchés. Mais personne ne s'y distingua davantage qu'un prêtre du bourg d'Ajembuza ; il marchait à la tête des conjurés, tenant un crucifix d'une main et une épée de l'autre : il animait le peuple avec une voix terrible à mettre en pièces leurs ennemis ; au milieu de ses plus vives exhortations, il chargeait lui-même les Espagnols ; tout fuyait devant lui : car paraissant armé d'un objet que la religion nous apprend à révérer, personne n'osait l'attaquer ni se défendre ; en sorte qu'après quelque résistance, l'officier espagnol avec ses soldats fut obligé de se rendre, et, pour sauver sa vie, de crier comme les autres, Vive le duc de Bragance, roi de Portugal !

Pinto s'étant ouvert le chemin du palais, se mit à la tête de ceux qui devaient attaquer l'appartement de Vasconcellos. Il marchait avec tant de confiance et de résolution que, rencontrant un de ses amis qui lui demanda en tremblant où il allait avec ce grand nombre de gens armés, et ce qu'il voulait faire : « Rien » autre chose, lui dit-il en souriant, que de » changer de maître, et vous défaire d'un tyran » pour vous donner un roi légitime. »

En entrant dans l'appartement du secrétaire

ils trouvèrent au bas de l'escalier Francisco Soarez d'Albergaria, lieutenant-civil (*a*), qui ne faisait que de sortir de chez lui. Ce magistrat, croyant d'abord que ce tumulte ne fût qu'une querelle particulière, voulut interposer son autorité pour les faire retirer; mais entendant crier de tous côtés, Vive le duc de Bragance! il crut que son honneur et le devoir de sa charge l'obligeaient de crier Vive le roi d'Espagne et de Portugal! ce qui lui coûta la vie; un des conjurés lui tira un coup de pistolet, et se fit un mérite de le punir d'une fidélité qui commençait à devenir criminelle.

Antoine Correa, premier commis du secrétaire, accourut au bruit. Comme il était le ministre ordinaire de ses cruautés, et que, semblable à son maître, il traitait la noblesse avec beaucoup de mépris, dom Antoine de Menezès lui enfonça le poignard dans le sein. Mais ce coup ne suffit pas pour faire sentir à ce malheureux que son autorité était finie; car ne pouvant comprendre qu'on osât s'attaquer à lui, et croyant qu'on l'avait pris pour un autre, il se tourna fièrement vers Menezès, et le regardant avec des yeux pleins de vengeance

(*a*) Corrégidor de civil.

et de ressentiment, « Quoi ! tu oses me frap» per ? » lui dit-il. A quoi l'autre ne répondit que par trois ou quatre coups redoublés, qui le jetèrent sur le carreau. Cependant ses blessures ne s'étant pas trouvées mortelles, il en réchappa pour perdre la vie quelque temps après, d'une manière plus honteuse, par la main du bourreau (*a*).

Les conjurés s'étant ainsi défaits de ce commis qui les avait arrêtés sur l'escalier, se pressèrent d'entrer dans la chambre du secrétaire. Il était alors avec Diego Garcez Palleia, capitaine d'infanterie, qui, voyant tant de monde armé et plein de fureur, se douta bien qu'on en voulait à la vie de Vasconcellos. Quoiqu'il n'eût aucune obligation à ce ministre, la seule générosité le fit jeter l'épée à la main hors de la porte pour en défendre l'entrée aux conjurés, et lui donner le temps de se sauver; mais ayant été blessé au bras, et ne pouvant plus tenir son épée, accablé de la multitude, il se jeta par une fenêtre, et fut assez heureux pour ne se pas tuer.

Aussitôt les conjurés entrèrent en foule dans la chambre du secrétaire : on le cherche par-

(*a*) Souza, lib. III, cap. 3.

tout, on renverse lits, tables, on enfonce les coffres pour le trouver, chacun voulait avoir l'honneur de lui donner le premier coup.

Cependant il ne paraissait point, et les conjurés étaient au désespoir qu'il échappât à leur vengeance, lorsqu'une vieille servante, menacée de la mort, fit signe qu'il était caché dans une armoire ménagée dans l'épaisseur de la muraille, où il fut trouvé couvert de papiers.

La frayeur où le jeta la vue d'une mort qu'il voyait présente de tous côtés, l'empêcha de dire un seul mot (*a*). Dom Rodrigo de Saa, grand-chambellan, lui donna le premier un coup de pistolet; ensuite percé de plusieurs coups d'épée, les conjurés le jetèrent par la fenêtre en criant : « Le tyran est mort; vive la » liberté, et dom Juan roi de Portugal! »

Le peuple, qui était accouru au palais, poussa mille cris de joie en le voyant précipiter, et répondit par de grandes acclamations aux conjurés. Ensuite il se jeta avec fureur sur le corps de ce malheureux; chacun, en le frappant, crut venger l'injure publique, et donner les derniers coups à la tyrannie.

(*a*) Sousa, lib. III, cap. 3, p. 565.

Telle fut la fin de Michel Vasconcellos, Portugais de naissance, mais ennemi juré de son pays, et tout Espagnol d'inclination. Il était né avec un génie admirable pour les affaires, habile, appliqué à son emploi, d'un travail inconcevable, et fécond à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du peuple, et par conséquent impitoyable, inflexible, et dur jusqu'à la cruauté, sans parens, sans amis, sans égards; personne n'avait de pouvoir sur son esprit; insensible même aux plaisirs, et incapable d'être touché par les remords de sa conscience: il avait amassé des biens immenses dans l'exercice de sa charge, dont une partie fut pillée dans la chaleur de la sédition. Le peuple se fit justice lui-même, et se paya par ses mains des torts qu'il prétendit avoir reçus durant son ministère.

Pinto, sans perdre de temps, marcha pour se joindre aux autres conjurés qui devaient se rendre maîtres du palais et de la personne de la vice-reine. Il trouva que c'en était déjà fait, et qu'ils avaient eu un pareil succès partout. En effet, ceux qui étaient destinés pour attaquer l'appartement de cette princesse s'étant présentés à la porte, et le peuple furieux me-

naçant d'y mettre le feu si elle ne faisait ouvrir promptement, la vice-reine, accompagnée de ses filles d'honneur et de l'archevêque de Brague, se présenta à l'entrée de sa chambre, se flattant que sa présence apaiserait la noblesse, et ferait retenir le peuple. « J'avoue, » messieurs, leur dit-elle en s'avançant vers » les principaux des conjurés, que le secrétaire » s'est attiré justement la haine du peuple et » votre indignation par la dureté et l'insolence » de sa conduite : sa mort vient de vous déli- » vrer d'un ministre odieux. Votre ressenti- » ment ne doit-il pas être satisfait ? Songez que » ces mouvemens peuvent encore se donner à » la haine publique contre le secrétaire : mais » si vous persévérez plus long-temps dans ce » tumulte, vous ne pourrez vous disculper du » crime de rébellion, et vous me mettrez moi- » même hors d'état de pouvoir vous excuser » auprès du roi. »

Dom Antoine de Menezès lui répondit que tant de gens de qualité n'avaient pas pris les armes seulement pour ôter la vie à un misérable qui la devait perdre par la main du bourreau ; qu'ils étaient assemblés pour rendre au duc de Bragance une

couronne qui lui appartenait légitimement, qu'on avait usurpée sur sa maison, et qu'ils sacrifieraient tous leurs vies avec plaisir pour le remettre sur le trône. Elle voulait lui répondre, et interposer l'autorité du roi; mais d'Almeïda craignant qu'un plus long discours ne ralentît l'ardeur des conjurés, l'interrompit brusquement, lui disant : Que le Portugal ne reconnaissait plus d'autre roi que le duc de Bragance; et en même temps tous les conjurés crièrent à l'envi, Vive dom Juan roi de Portugal!

La vice-reine, voyant qu'ils ne gardaient plus de mesure, crut trouver plus d'obéissance dans la ville, et que sa présence imposerait davantage au peuple et aux bourgeois, quand ils ne seraient plus soutenus des conjurés. Mais comme elle voulait descendre, dom Carlos Norogna la supplia de se retirer dans son appartement, l'assurant qu'elle y serait servie avec autant de respect que si elle commandait encore dans le royaume, et qu'il n'était pas à propos d'exposer une grande princesse aux insultes du peuple encore en mouvement, et plein de chaleur pour sa liberté. Elle comprit ai-

sément par ces paroles qu'elle était prisonnière. Outrée de dépit elle lui demanda avec hauteur : « Eh ! que me peut faire le peuple? A quoi Norogna lui répondit avec beaucoup d'emportement : « Rien autre chose, madame, « que de jeter votre altesse par les fenêtres (*a*) ».

L'archevêque de Brague ne put entendre Norogna sans frémir de colère ; il arracha l'épée à un soldat qui se trouva auprès de lui (*b*), et plein de fureur, voulant se jeter au travers des conjurés pour venger la vice-reine, il allait se faire tuer, lorsque dom Michel d'Almeïda l'embrassant, le conjura de songer au péril où il s'exposait ; et le tirant par force à l'écart, il lui dit que sa vie ne tenait à rien et qu'il avait eu bien de la peine à l'obtenir des conjurés, à qui sa personne était assez odieuse, sans qu'il les aigrît davantage par une bravoure inutile et peu convenable à un homme de son caractère. Il fut donc obligé de se retirer, et même de dissimuler toute sa colère, dans l'espérance que le temps lui fournirait une occasion favorable pour faire éclater sa ven-

(*a*) Sousa, lib. III, cap. 3, p. 567.
(*b*) De Bello lusitano, lib. I, p. 1.

geance contre Norogna, et son attachement pour les intérêts de l'Espagne.

Le reste des conjurés s'assura des Espagnols qui étaient dans le palais ou dans la ville. Ils arrêtèrent le marquis de Puëbla, major-dome de la vice-reine, et frère aîné du marquis de Leganez; dom Didace Cardenas, mestre-de-camp général; dom Fernand de Castro, intendant de marine, le marquis de Baynetto, Italien, grand-écuyer de la vice-reine, et quelques officiers de marine qui étaient dans le port. Cela se passa avec autant de tranquillité que s'ils avaient été arrêtés par un ordre du roi d'Espagne. Personne ne branla pour les secourir, et eux-mêmes n'étaient guère en état de se défendre, ayant été arrêtés la plupart dans le lit.

Ensuite Antoine de Saldaigne, à la tête de ses amis et d'une foule de peuple dont il était suivi, monta à la chambre souveraine de *Relaçion*. Il exposa à la compagnie le bonheur du Portugal qui avait recouvré son roi légitime; que la tyrannie venait d'être détruite, et que les lois, si long-temps méprisées, allaient reprendre leur ancienne

vigueur sous un prince si sage et si juste. Son discours fut reçu avec un applaudissement général ; on n'y répondait que par de vives acclamations en faveur du nouveau prince. Et Gonzalez de Souza de Macedo, premier président de cette cour souveraine, et père de l'historien que nous avons consulté, prononça aussitôt ses arrêts au nom de dom Juan, roi de Portugal.

Pendant qu'Antoine de Saldaigne disposait la chambre de *Relaçion* à reconnaître le duc de Bragance pour roi, dom Gaston Coutingno tirait des prisons tous ceux que la dureté des ministres d'Espagne y tenait enfermés. Ces pauvres gens, passant tout d'un coup d'un affreux cachot, et de la crainte continuelle d'une mort prochaine, au plaisir de trouver leur liberté dans celle de leur pays, touchés de sentimens de reconnaissance, et agités de la peur qu'ils avaient de retomber dans leurs chaînes, composèrent comme une nouvelle compagnie de conjurés, qui n'eut pas moins d'ardeur pour affermir le trône du duc de Bragance, que le corps de noblesse qui en avait formé le premier dessein.

Au milieu de la joie que causait aux conjurés le succès favorable de l'entreprise, Pinto avec les principaux n'était pas sans inquiétude.

Les Espagnols étaient encore dans la citadelle, d'où ils pouvaient foudroyer la ville, et faire repentir le peuple d'une joie inconsidérée. C'était d'ailleurs une porte assurée au roi d'Espagne pour rentrer dans la ville, et y rétablir son autorité. Ainsi croyant n'avoir rien fait tant qu'ils ne seraient pas maîtres de cette place, ils allèrent trouver la vice-reine, à laquelle ils demandèrent un ordre pour le gouverneur, afin qu'il la remît entre leurs mains.

Elle rejeta bien loin cette proposition, et leur reprochant leur rébellion, elle leur demanda avec indignation s'ils voulaient aussi la rendre complice. D'Almada, irrité de son refus, plein de feu, et la colère dans les yeux, jura que si elle ne signait promptement l'ordre qu'on lui demandait, il allait sur-le-champ poignarder tous les Espagnols qui étaient arrêtés. La princesse, effrayée de l'emportement de cet homme, et craignant pour la vie de tant de gens de qua-

lité, crut que le gouverneur savait trop bien son devoir pour déférer à un ordre qu'il devinerait aisément avoir été extorqué par violence : ainsi elle signa cet ordre ; mais il eut un autre effet qu'elle ne pensait : le gouverneur espagnol dom Louis Delcampo, homme de peu de résolution, voyant à la porte de la citadelle tous les conjurés en armes, suivis d'une foule de peuple, qui menaçait de le mettre en pièces avec toute sa garnison s'il ne se rendait à l'instant, se trouva fort heureux de sortir à si bon marché, et avec un titre apparent qui couvrait sa lâcheté. Il rendit la citadelle. Les conjurés, assurés de tous côtés, dépéchèrent aussitôt Mendoze et le grand-veneur au duc de Bragance pour lui porter ces heureuses nouvelles, et l'assurer de la part de toute la ville qu'il ne manquait plus au bonheur du peuple que la présence de son roi.

Ce n'est pas que sa présence fût également souhaitée de tout le monde. Les grands du royaume ne voyaient son élévation qu'avec une secrète jalousie ; et ceux de la noblesse qui n'avaient point eu de part à la

conjuration, observaient un silence qui marquait leur incertitude. Il y en avait même qui s'avançaient jusqu'à dire qu'il n'était pas sûr que ce prince voulût avouer une action aussi hardie, et qui aurait infailliblement des suites terribles. Les créatures des Espagnols sur-tout étaient dans une consternation étrange ; ils n'osaient paraître, de peur de s'attirer le peuple encore tout furieux de sa nouvelle liberté : chacun se tenait renfermé chez soi, en attendant que le temps lui apprît ce qu'ils devaient craindre ou espérer des desseins du duc de Bragance.

Mais ses amis, qui étaient bien instruits de ses intentions, marchaient toujours leur chemin. Ils s'assemblèrent au palais pour donner quelques ordres en attendant l'arrivée du roi. Ils déclarèrent unanimement l'archevêque de Lisbonne président du conseil, et lieutenant-général pour le roi. Il s'en défendit d'abord, remontrant que l'état présent de la ville et de tout le royaume demandait plutôt un général qu'un homme de son caractère. Enfin, faisant semblant de se rendre aux prières de ses amis, il

convint de se charger de signer les ordres, pourvu qu'on lui donnât l'archevêque de Brague pour collègue dans l'expédition des affaires et des dépêches qu'il fallait faire avant l'arrivée du roi.

Par là ce prélat, fin et habile, espérait, sous prétexte de partager avec lui l'autorité, le rendre complice, et par conséquent criminel envers les Espagnols s'il acceptait la qualité de gouverneur, de laquelle, après tout, il ne lui aurait jamais laissé que le titre, ou s'il la refusait, le perdre auprès du prince, et le rendre odieux à ses peuples mêmes et à tout le Portugal, comme un ennemi déclaré de tout le royaume.

L'archevêque de Brague sentit bien le piége qu'on lui tendait; mais comme il était tout dévoué au parti des Espagnols par l'attachement qu'il avait pour la vice-reine, il refusa hautement de prendre aucune part au gouvernement. Ainsi l'archevêque de Lisbonne s'en trouva chargé seul, et on lui donna pour conseillers d'état dom Michel d'Almeïda, Pierre Mendoze, et dom Antoine d'Almada.

Un des premiers soins du gouverneur fut

de se rendre maître de trois grands galions espagnols qui étaient dans le port de Lisbonne. On arma quelques barques, où toute la jeunesse de la ville se jeta, dans l'impatience de se signaler ; mais on trouva ces vaisseaux sans résistance, les officiers et la plupart des soldats ayant été arrêtés dans la ville dans le temps que la conjuration éclata.

Il dépêcha le soir du même jour des courriers dans toutes les provinces pour inviter les peuples à rendre graces à Dieu de ce qu'ils avaient recouvré leur liberté, avec ordre à tous les magistrats des villes de faire proclamer le duc de Bragance roi de Portugal, et de s'assurer de tous les Espagnols qu'on pourrait trouver. Ensuite il fit préparer toutes choses dans Lisbonne pour recevoir magnifiquement le nouveau prince qu'on attendait à tous momens. L'archevêque fit entendre à la vice-reine qu'il était à propos qu'elle se retirât du palais pour faire place au roi et à toute sa maison. Il lui fit préparer un appartement dans la maison royale de Xabregas, qui était dans une extrémité de la ville. La princesse sortit du palais aussitôt qu'elle eut appris les intentions de l'archevêque ; mais

d'un air fier et sans dire un seul mot elle traversa toute la ville pour s'y rendre. Ce n'était plus cette foule de courtisans qui l'accompagnaient ordinairement; à peine avait-elle quelques domestiques, et le seul archevêque de Brague, toujours constant dans son attachement, lui en donna des marques publiques dans un temps qu'elles n'étaient pas sans danger pour sa vie.

Cependant le duc de Bragance souffrait de cruelles agitations dans l'incertitude de sa destinée : tout ce que l'espérance la plus flatteuse a d'agréable, et tout ce que la crainte la plus cruelle a de terrible, lui passaient tour-à-tour dans l'esprit : l'éloignement de Villa-viciosa, qui est à trente lieues de Lisbonne, l'empêchait d'en apprendre des nouvelles aussitôt qu'il l'eût bien souhaité. Tout ce qu'il savait, c'est que dans ce moment on y décidait de sa vie et de sa fortune. Il avait résolu d'abord, comme nous avons dit, de faire soulever le même jour toutes les villes de ses dépendances : mais il trouva plus à propos d'attendre des nouvelles de Lisbonne, afin de prendre son parti conformément à ce qui se serait passé dans cette ville. Il lui restait le

royaume des Algarves, et la ville et la citadelle d'Elvas, où il pouvait se retirer si le succès n'était pas favorable dans la capitale; et il crut même pouvoir encore se défendre d'avoir eu part à la conjuration, dans un temps sur-tout où les Espagnols consentiraient aisément qu'il voulût bien être innocent.

Il avait envoyé plusieurs courriers sur la route de Lisbonne; et quoiqu'il attendît des nouvelles à toutes les heures, il avait déjà passé toute la journée et une partie de la nuit dans ces agitations; lorsqu'enfin Mendoze et Mello, ayant fait une extrême diligence, arrivèrent à Villaviciosa. Ils se jetèrent d'abord aux pieds du prince, et par cette action respectueuse et la joie qui brillait sur leur visage, ils lui apprirent encore mieux que par leurs paroles qu'il était roi de Portugal.

Ils voulaient lui donner un compte exact du succès de l'entreprise. Mais le prince, sans leur donner le temps d'entrer dans le détail de cette affaire, les conduisit lui-même avec empressement dans l'appartement de la duchesse. Ces deux seigneurs la saluèrent avec le même respect que si elle eût été déjà sur le trône; ils l'assurèrent de tous les vœux de

ses sujets, et pour lui marquer qu'ils la reconnaissaient pour leur souveraine, ils la traitèrent toujours de majesté : ce qui lui devait être d'autant plus agréable, que l'on ne se servait auparavant que du mot d'altesse pour les rois de Portugal.

On peut juger de la joie du prince et de cette princesse par les cruelles inquiétudes dont ils sortaient, et par la grandeur de la fortune où ils se trouvaient heureusement élevés. Tout le château retentit alors de cris de joie : la nouvelle se répandit en un moment aux environs. Le même jour il fut proclamé roi de Portugal dans toutes les villes de ses dépendances. Alphonse de Mello en fit faire autant dans la ville d'Elvas. Chacun accourut en foule rendre ses devoirs au nouveau roi : et peut-être que ces premiers hommages, quoique rendus confusément, ne touchèrent pas moins l'ame de ce prince que ceux qu'il reçut quelque temps après dans un jour de cérémonie.

L'archevêque régent dépêchait courriers sur courriers au duc de Bragance pour lui représenter de quelle importance était sa présence à Lisbonne. Son dernier courrier

le trouva le lundi à moitié chemin dans la plaine de Montemor, où, pour couvrir sa marche, ce prince timide feignait de chasser à l'oiseau; mais il n'eut pas plutôt ouvert le paquet du régent qu'il prit la poste pour se rendre à Aldegalègue, dont il était éloigné de dix lieues; et y ayant trouvé une barque avec deux pêcheurs, il se jeta dedans, et se fit conduire à Lisbonne en traversant le Tage, qui en cet endroit a trois lieues de largeur. D'Ablancourt, envoyé du feu roi en Portugal, rapporte dans ses Mémoires que ce prince aborda à la place du palais, qui est un quarré long, fort spacieux, fermé de trois cours du palais de l'Alfardègue et de quelques maisons particulières, et de l'autre du Tage, qui n'en est séparé que par un mur d'appui fait en forme de terrasse; que cette grande place était remplie d'une infinité de personnes de toutes conditions, qui attendaient depuis deux jours leur prince les yeux toujours tournés vers Aldegalègue; mais que pas un, dit cet écrivain, conjecturait en voyant aborder une barque de pêcheur qu'elle portait le roi; qu'il ne fut point connu d'abord de tout ce peuple qui occupait la place;

qu'il passa au travers de la foule comme un particulier, et que ce ne fut qu'après être monté sur une espèce d'échafaud où on avait placé son trône, qu'il fut sacré et proclamé roi avec une joie infinie de tous les Portugais.

Le soir il y eut des feux d'artifice disposés dans toutes les places publiques. Les bourgeois en particulier en avaient fait chacun devant leurs maisons ; toutes les fenêtres brillèrent pendant toute la nuit d'un nombre infini de flambeaux et de bougies ; il semblait que toute la ville fût en feu : ce qui fit dire à un Espagnol que ce prince était bien heureux qu'un si beau royaume ne lui coutât qu'un feu de joie.

En effet un soulèvement général de tout le royaume suivit incontinent celui de Lisbonne. Il semblait qu'à l'exemple de cette capitale chaque ville eût une conspiration toute prête à faire éclater, tant cette révolution fut prompte et générale. Il arrivait tous les jours des courriers au roi pour lui apprendre que les villes et les provinces entières avaient chassé les Espagnols pour se mettre sous son obéissance. Les gouverneurs

de places ne furent pas plus fermes que celui de la citadelle de Lisbonne ; et soit qu'ils n'eussent pas assez de troupes pour contenir le peuple, ou qu'ils manquassent de courage ou de munitions, ils sortirent honteusement, la plupart sans se faire tirer un coup de mousquet : chacun d'eux craignait pour soi le même traitement que celui de Vasconcellos ; rien ne leur paraissait si terrible que le peuple en fureur. Ainsi on peut dire qu'ils s'enfuirent de Portugal avec la même précipitation que des criminels qui échappent de leurs prisons, sans qu'il restât dans tout le royaume un seul Espagnol qui ne fût arrêté ; et tout cela en moins de quinze jours.

Il n'y eut que dom Fernand de la Cuéva, gouverneur de la citadelle de Saint-Joam, à l'embouchure du Tage, qui parut vouloir tenir contre la révolution générale, et conserver la place au roi son maître. Sa garnison n'était composée que d'Espagnols, commandés par de braves officiers, qui firent une vigoureuse résistance aux premières approches des Portugais. Il fallut se résoudre à l'assiéger dans les formes ; on fit venir du canon de Lisbonne ; la tranchée fut ouverte,

et poussée jusqu'à la contrescarpe, nonobstant le feu continuel et les sorties fréquentes que faisaient les assiégés. Mais comme la voie de la négociation est toujours la plus sûre, et souvent la plus courte, le roi fit faire des propositions si avantageuses au gouverneur, qu'il n'eut pas la force d'y résister. Il fut ébloui des sommes considérables qu'on lui offrit, jointes à une commanderie de l'ordre de Christ dont ce prince l'assura. Il fit son traité, et rendit la citadelle, sous prétexte qu'il n'avait pas de troupes suffisantes pour la défendre, malgré cependant les principaux officiers de sa garnison, qui refusèrent de signer la capitulation.

Le roi jugea à propos de ne pas différer davantage à se faire couronner, afin de consacrer sa royauté, et rendre sa personne plus auguste à ses peuples. La cérémonie s'en fit le 15 décembre avec toute la magnificence possible : le duc d'Aveïro, le marquis de Villaréal, le duc de Camine son fils, le comte de Monsano, et tous les autres grands du royaume s'y trouvèrent. L'archevêque de Lisbonne, à la tête de son clergé, et accompagné de plusieurs évêques, le reçut à la porte

de la cathédrale, et il fut reconnu solennellement pour roi de Portugal par tous les états du royaume, qui lui prêtèrent le serment de fidélité.

Peu de jours après, la reine arriva à Lisbonne avec une suite nombreuse. Toute la cour sortit bien loin au-devant d'elle : les officiers, qui étaient nommés pour composer sa maison, s'étaient déjà rendus auprès d'elle : le roi même sortit de Lisbonne pour la recevoir. Ce prince n'oublia rien de toutes les magnificences qui étaient convenables à sa nouvelle dignité, et qui pouvaient lui faire croire qu'il était persuadé qu'elle n'avait pas peu contribué à lui mettre la couronne sur la tête. On remarqua que dans ce changement de fortune le personnage de reine ne lui coûta rien, et qu'elle soutint sa nouvelle dignité avec tant de grace et de majesté, qu'elle semblait être née sur le trône.

Tel fut le succès de cette entreprise, qu'on peut dire qui fut un miracle du secret, soit que l'on considère le grand nombre, ou les diverses qualités des personnes à qui il fut confié. Mais ce fut une suite naturelle des sentimens d'aversion que chacun d'eux avait

conçus depuis long-temps contre le gouvernement espagnol; sentimens que les guerres fréquentes que ces peuples, comme voisins, ont toujours eues entre eux, firent naître dès le commencement de cette monarchie, que la concurrence dans la découverte des Indes, et de fréquens démêlés dans le commerce, avaient fort augmentés, et qui étaient dégénérés en une haine violente depuis que les Portugais avaient été soumis à la domination de la Castille.

Cette nouvelle fut bientôt portée à la cour d'Espagne. Le ministre en fut sensiblement touché; il fut au désespoir de s'être laissé prévenir. Le roi son maître n'avait pas besoin de nouvelles affaires, il était assez embarrassé à se défendre contre les armes de la France et de la Hollande; et sur-tout la révolte de la Catalogne était d'un dangereux exemple, et lui causait de violentes inquiétudes.

Toute la cour savait la nouvelle, le roi était le seul qui l'ignorait: personne n'osait se hasarder de lui en parler, par la crainte du ministre, qui n'aurait pas pardonné aisément à ceux qui se seraient chargés de ce soin. Enfin cette affaire faisant trop de bruit pour

être cachée davantage, et le comte-duc craignant que quelqu'un de ses ennemis ne s'ingérât d'en faire le récit d'une manière qui lui fût plus désavantageuse que s'il le faisait lui-même, il se détermina à l'annoncer lui-même au roi. Mais comme il connaissait l'esprit de ce prince, il sut tourner la chose d'une manière si fine, que le roi ne connut pas toute la perte qu'il venait de faire. « Sire (*a*), lui dit-il en l'abordant avec un visage ouvert et plein de confiance, « je vous apporte une » heureuse nouvelle, votre majesté vient de » gagner un grand duché et plusieurs belles » terres. Et comment, comte ? lui dit le roi » tout surpris. C'est, répondit ce ministre, » que la tête a tourné au duc de Bragance, il » s'est laissé séduire par une populace qui l'a » proclamé roi de Portugal : voilà tous ses » biens confisqués ; il n'y a qu'à les réunir à » votre domaine, et par l'extinction de cette » maison votre majesté règnera désormais » sans inquiétude dans ce royaume. »

Quelque faible que fût ce prince, il ne fut pas tellement ébloui de ces espérances magnifiques qu'il ne comprit bien que cela ne serait

(*a*) De Bello lusitano, lib. I, p. 49.

pas si aisé. Mais comme il n'osait plus voir que par les yeux de son ministre, il se contenta de lui dire qu'il fallait travailler à éteindre une rébellion qui pouvait avoir des suites dangereuses.

En effet le roi de Portugal ne négligeait rien de ce qui pouvait l'affermir dans sa nouvelle grandeur. En arrivant à Lisbonne il avait nommé aussitôt, pour toutes les places frontières, des gouverneurs, gens fidèles et pleins de valeur et d'expérience, qui partirent incessamment, et allèrent se jeter chacun dans son gouvernement avec ce qu'ils purent ramasser de gens de guerre, et travaillèrent avec toute la diligence possible à mettre leurs places en état de défense. Il délivra en même temps quantités de commissions pour lever des troupes; et immédiatement après son couronnement il convoqua les états du royaume (*a*). Il y fit examiner ses droits à la couronne, pour ne laisser aucun scrupule dans l'esprit des Portugais; et par un acte solennel il fut reconnu pour véritable et légitime roi de Portugal, comme descendant, par la princesse sa mère, de

(*a*) Le 28 janvier 1641.

l'infant Edouard, fils du roi Emmanuel, à l'exclusion du roi d'Espagne, qui ne sortait de ce roi que par une fille, qui par les lois fondamentales du royaume était exclue de la couronne, ayant épousé un prince étranger (*a*).

Il déclara dans l'assemblée générale des états, qu'il se contentait de ses biens de patrimoine pour l'entretien de sa maison, et qu'il réservait tout le domaine royal pour les nécessités du royaume ; et afin de faire goûter aux peuples la douceur de son gouvernement, il abolit tous les impôts dont les Espagnols les avaient accablés.

Il remplit les charges de l'état et les emplois les plus considérables de ceux des conjurés qui en étaient le plus capables, et qui avaient marqué plus d'ardeur pour son élévation. Pinto n'eut point de part à cette promotion ; le prince ne crut pas son autorité encore assez établie pour faire passer un de ses domestiques d'une naissance médiocre dans une grande charge : il n'en eut cependant pas moins d'autorité sur l'esprit du roi et dans tout le royaume ; et l'on peut dire

(*a*) Sousa, p. 582.

que sans être ministre ni secrétaire d'état en titre, il en faisait toutes les fonctions, par la confiance étroite que son maître avait en lui.

Ayant mis tout l'ordre qu'on pouvait desirer dans le dedans du royaume, il donna tous ses soins à s'unir étroitement avec les ennemis du roi d'Espagne, et même à lui en susciter de nouveaux; et il tâcha d'insinuer au duc de Medina-Sidonia, son beau-frère, et gouverneur de l'Andalousie, le dessein de se rendre indépendant dans son gouvernement, et de s'en faire, à son exemple, le souverain. Le marquis d'Aïamonté, seigneur espagnol, parent de la reine de Portugal, se chargea de cette négociation, dont nous verrons le succès dans la suite de ce discours.

Le nouveau roi de Portugal dépêcha ensuite des ambassadeurs dans toutes les cours de l'Europe pour s'y faire reconnaître. Il fit une ligue offensive et défensive avec les Hollandais et les Catalans: il se trouvait assuré de la protection de la France. Le roi d'Espagne même montra sa faiblesse; car il n'entreprit rien de considérable sur les frontières de Portugal pendant toute la campagne, apparemment

parce que la révolte de la Catalogne occupait toutes ses forces. Ce qu'il entreprit même ne lui réussit pas (*a*), ses troupes eurent toujours du désavantage. Quelque temps après on apprit que Goa et tout ce qui reconnaît la domination portugaise, soit dans les Indes, ou dans l'Afrique et le Pérou, avaient suivi la révolution générale du royaume. De sorte que tout semblait promettre au roi de Portugal une suite d'heureux succès, et un règne toujours tranquille au-dedans, et victorieux au-dehors; lorsqu'il était sur le point de perdre le sceptre et la vie, par une détestable conspiration qui s'était formée sourdement dans Lisbonne, et au milieu même de la cour de ce prince (*b*).

L'archevêque de Brague était, comme nous avons dit, tout dévoué à la cour d'Espagne, dont il était un des ministres dans le Portugal (*c*). Il voyait bien qu'il n'y avait point de rétablissement à espérer pour lui que dans le rétablissement du gouvernement espagnol : il

(*a*) Sousa, lib. III, cap. 3.

(*b*) Idem, Lusitania liberata, lib. III, cap. 7, p. 627.

(*c*) Caëtan Passar, lib. II.

craignait même que le roi, qui semblait avoir eu quelques égards pour son caractère, en ne le faisant pas arrêter, comme les autres ministres des Espagnols, ne s'y déterminât enfin quand son autorité serait entièrement établie. Mais ce qui était plus capable que tout cela de lui faire entreprendre quelque chose de considérable, c'était son attachement pour la vice-reine : il ne voyait cette princesse en prison, et dans des lieux sur-tout où il lui semblait qu'elle devait régner, qu'avec un véritable désespoir ; et ce qui avait particulièrement aigri son ressentiment, c'est qu'on lui avait défendu de la voir et à toutes les personnes de qualité qui avaient permission d'aller chez elle, depuis qu'on s'était aperçu qu'elle se servait de la liberté que le roi lui avait laissée, pour inspirer des sentimens de révolte à tous les Portugais qui l'approchaient. Cette conduite lui parut tyrannique et insupportable : il lui semblait à tous momens que cette princesse lui demandait sa liberté pour prix de toutes les graces qu'elle lui avait faites. Le souvenir de ses bontés allumait sa colère, et le fit résoudre à tout employer pour satisfaire à sa reconnaissance, et pour la venger de ses

ennemis. Mais comme il était bien difficile de surprendre ou de corrompre les gardes que le roi lui avait donnés, il résolut d'aller droit à la source, et par la mort du roi même rendre à cette princesse et sa liberté et sa première autorité.

S'étant affermi dans ce dessein, il s'appliqua à trouver tous les moyens qui pouvaient faire réussir le plus promptement son projet, se doutant bien qu'on ne lui laisserait pas long-temps la charge de président du palais, et qu'il serait contraint de se retirer à Brague. Il jugea bien d'abord qu'il fallait prendre une autre route que celle que le roi venait de tenir; qu'il n'aurait jamais le peuple de son parti, à cause de la haine qu'il portait aux Espagnols; que d'un autre côté, l'élévation du roi étant l'ouvrage de la noblesse, elle n'entrerait pas dans cette conspiration, dans laquelle elle ne pouvait trouver aucun avantage. Il vit bien qu'elle ne pouvait réussir que du côté des grands, dont la plupart, bien loin d'avoir contribué à la révolution présente, souffraient impatiemment l'élévation de la maison de Bragance. Ainsi, après s'être assuré de la protection du ministre d'Espagne,

il jeta les yeux sur le marquis de Villaréal.

Il fit comprendre à ce prince que le nouveau roi étant un esprit timide et défiant, chercherait toujours les moyens d'abaisser sa maison, de peur de laisser à son successeur des ennemis redoutables dans des sujets trop puissans ; que lui et le duc d'Aveïro, tous deux du sang royal de Portugal, étaient éloignés des emplois, pendant que toutes les charges de l'état et les dignités du royaume devenaient la récompense d'une troupe de séditieux ; que tous les gens de bien voyaient avec douleur le mépris qu'on faisait de sa personne ; qu'il allait languir dans une indigne oisiveté au fond de sa province ; qu'il songeât qu'il était trop grand par sa naissance et ses grands biens pour être sujet d'un si petit roi ; et qu'il venait de perdre un maître dans la personne du roi d'Espagne, qui pouvait seul lui donner des emplois conformes à sa naissance, par le nombre considérable de royaumes et de gouvernemens où il avait à pourvoir.

Voyant que ces discours faisaient impression sur l'esprit de ce prince, il lui dit qu'il avait ordre de la cour d'Espagne de lui promettre la vice-royauté de Portugal pour ré-

compense de sa fidélité. Ce n'était pourtant pas l'intention de l'archevêque ; il voulait uniquement la liberté et le rétablissement de la princesse de Mantoue. Mais il fallait intéresser le marquis de Villaréal par les motifs les plus puissans. Ces considérations, que l'archevêque sut lui remettre plusieurs fois et en plusieurs manières devant les yeux, le firent consentir à se mettre à la tête de cette affaire avec le duc de Camine, son fils.

L'archevêque, s'étant bien assuré de ces deux princes, engagea aussi le grand-inquisiteur, son ami particulier. Cet homme était d'autant plus important au dessein de l'archevêque, qu'il était sûr, en l'engageant, d'y faire entrer tous les officiers de l'inquisition, nation souvent plus formidable aux gens de bien qu'aux scélérats, et qui peut beaucoup parmi les Portugais. Il le prit par des motifs de conscience, le faisant souvenir du serment de fidélité qu'ils avaient fait au roi d'Espagne, et qu'ils ne devaient pas violer en faveur d'un rebelle ; peut-être aussi par des vues fort intéressantes, en lui faisant envisager qu'ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre espérer de conserver long-temps leurs charges, sous un prince

qui aimait à remplir tous les emplois de gens qui lui fussent dévoués.

Il passa plusieurs mois à faire beaucoup d'autres conjurés. Les principaux furent le commissaire de la cruzade, le comte d'Armamar, neveu de l'archevêque, le comte de Ballerais, dom Augustin Emmanuel, Antoine Correa, ce commis de Vasconcellos, à qui Menezes donna quelques coups de poignard quand la conjuration éclata, Laurent Pidez Carvable, garde du trésor royal, tous créatures des Espagnols, à qui ils devaient leurs charges et leur fortune, et qui n'en espéraient la conservation ou le rétablissement que par le retour de la domination des Castillans.

Les Juifs même, qu'on sait être en grand nombre à Lisbonne, et qui y vivent en s'accommodant au-dehors de la religion chrétienne, eurent part à ce dessein. Le roi venait de refuser des sommes considérables, qu'ils lui avaient offertes pour faire cesser les poursuites de l'inquisition, et pour obtenir la permission de professer publiquement leur religion. L'archevêque se servit habilement du ressentiment où ils étaient de ce refus, pour les engager dans son entreprise. Il s'aboucha

avec les principaux, qui étaient au désespoir de s'être déclarés mal-à-propos, et qui se voyaient par-là exposés à toute la cruauté de l'inquisition.

Ce prélat habile fit servir leur frayeur à ses desseins ; il les assura de sa protection auprès du grand-inquisiteur, qu'on savait bien qui n'agissait que par ses mouvemens : ensuite il leur fit craindre d'être chassés de tout le Portugal par un prince qui affectait une grande catholicité ; et en même temps il leur promit, au nom du roi d'Espagne, la liberté de conscience, et celle d'une synagogue dans le royaume, s'ils pouvaient contribuer à y rétablir son autorité.

La passion de cet archevêque était si violente, qu'il n'eut point honte d'emprunter le secours des ennemis de Jésus-Christ pour chasser du trône son roi légitime : ce fut peut-être la première fois que l'on vit l'inquisition agir de concert avec la synagogue.

Les conjurés, après plusieurs projets différens, s'arrêtèrent enfin à celui-ci, qui était le sentiment de l'archevêque, et qu'il avait concerté avec le premier ministre d'Espagne : que les Juifs mettraient le feu, la nuit du 5 août,

aux quatre coins du palais, et en même temps à plusieurs maisons de la ville, afin d'occuper le peuple chacun dans son quartier ; que les conjurés se jetteraient dans le palais, sous prétexte d'apporter du secours contre l'incendie, et qu'au milieu du trouble et de la confusion que causent nécessairement ces sortes d'accidens, ils s'approcheraient du roi, et le poignarderaient ; que le duc de Camine s'assurerait de la reine et des princes ses enfans, pour s'en servir, comme on avait fait de la princesse de Mantoue, pour faire rendre la citadelle ; qu'il y aurait en même temps des gens tout prêts avec beaucoup de feux d'artifice, pour mettre le feu à la flotte ; que l'archevêque et le grand-inquisiteur avec tous ses officiers, marcheraient par la ville pour apaiser le peuple et l'empêcher de remuer, par la crainte qu'il a de l'inquisition ; et que le marquis de Villaréal prendrait le gouvernement de l'état, en attendant les ordres d'Espagne.

Comme ils n'étaient pas sûrs que le peuple voulût se déclarer en leur faveur, ils avaient besoin de troupes pour soutenir leur entreprise. Ils convinrent qu'il fallait obliger le comte-duc à envoyer une flotte

considérable sur les côtes, prête à entrer dans le port au moment que la conjuration éclaterait; et que sur l'avis du succès, il fît avancer aussitôt vers Lisbonne des troupes qui seraient sur la frontière, pour achever de soumettre ce qui ferait encore quelque résistance.

Mais il était difficile aux conjurés d'entretenir pour cela les correspondances nécessaires avec le premier ministre d'Espagne. Depuis que le roi avoit su que la vice-reine avait écrit à Madrid, il avait mis des gardes si exacts sur les frontieres, qu'il ne sortait plus personne du royaume sans sa permission expresse; et il n'était pas sûr d'entreprendre de corrompre les gardes, de peur que par une double trahison ces gens ne les trahissent eux-mêmes, en livrant les lettres, ou en déclarant qu'on les avait voulu corrompre.

Enfin pressés de faire savoir de leurs nouvelles au ministre d'Espagne, sans lequel ils ne pouvaient rien entreprendre, et ne sachant de quelle voie se servir, ils jetèrent les yeux sur un riche marchand de Lisbonne, qui était trésorier de la douane, et qui à

cause de son grand commerce dans toute l'Europe, avait permission particulière du roi d'écrire en Castille. Cet homme appelé Baëse faisait profession publique de la religion chrétienne, mais il était de ceux qu'on appelle en Portugal chrétiens nouveaux, et qu'on soupçonne toujours d'observer en secret les lois de la religion juive. On lui offrit une grosse somme d'argent pour l'engager dans l'entreprise. Cela joint aux exhortations des Juifs qui avaient le secret de la conjuration, il accepta les offres, et se chargea de faire tenir les lettres au comte duc d'Olivarès.

Il adressa son paquet au marquis d'Aïamonté, gouverneur de la première place frontière d'Espagne, croyant ses lettres en sûreté, sitôt qu'elle seraient hors des terres de Portugal.

Cc marquis, proche parent et ami de la reine de Portugal, et qui était actuellement en négociation avec le nouveau roi, surpris de voir des lettres cachetées du grand sceau de l'inquisition de Lisbonne, et adressées au premier ministre d'Espagne, les ouvrit aussitôt dans la crainte que ce ne fût quelque

avis qu'on lui donnât de la liaison qu'il entretenait secrètement avec le roi et la reine de Portugal; lorsqu'il trouva que c'était le projet et le plan d'une conjuration prête à éclater contre lui, et qui allait perdre toute la maison royale. Il renvoya aussitôt le paquet au roi de Portugal. On ne peut dire l'étonnement où il se trouva à l'ouverture de ces lettres, en voyant que des princes ses parens, un archevêque, et plusieurs des grands de sa cour, qui semblaient avoir marqué le plus de joie de son élévation, conspiraient non-seulement contre sa couronne, mais en voulaient encore à sa vie.

Il fit aussitôt assembler son conseil secret; et quelques jours après on exécuta ce qui y fut résolu. Le 5 août était le jour où la conspiration devait éclater, sur les onze heures du soir, suivant le projet qui avait été intercepté; le roi fit entrer ce jour là même dans Lisbonne, à dix heures du matin, toutes les troupes qui étaient en quartier dans les villages voisins, sous prétexte d'une revue générale qu'il devait faire dans la grande cour du palais. Il donna de sa propre main et en secret plusieurs billets

cachetés à ceux de sa cour dont il était le plus assuré, avec un ordre précis à chacun de n'ouvrir son billet qu'à midi, et pour lors d'exécuter ponctuellement ce qu'il portait. Ensuite ayant fait appeler dans son cabinet l'archevêque et le marquis de Villaréal, sous prétexte de quelque affaire qu'il leur voulait communiquer, on les arrêta sans bruit environ à midi; et un capitaine des gardes dans le même temps arrêta le duc de Camine dans la place publique. Ceux qui avaient reçu du roi ces billets cachetés, les ayant ouverts, y trouvèrent un ordre pour chacun d'eux, d'arrêter un des conjurés, de le conduire en telle prison, et de le garder à vue jusqu'à nouvel ordre. Ces mesures étaient prises si justes, et furent exécutées si ponctuellement, qu'en moins d'une heure les quarante-sept conjurés furent arrêtés, sans qu'aucun songeât à échapper.

Le bruit de cette conjuration s'étant répandu dans la ville, tout le peuple accourut en foule au palais, demandant avec de grands cris que l'on lui livrât les traîtres. Quoique le roi aperçût avec plaisir l'af-

fection que le peuple lui portait, ce concours de monde qui s'était assemblé si brusquement ne laissait pas de lui faire de la peine. Il craignit que le peuple ne s'accoutumât à ces sortes de mouvemens, qui ont toujours quelque chose de séditieux. Ainsi après les avoir assurés de la punition des coupables, il se servit du magistrat pour les faire retirer.

Cependant de peur de laisser ralentir la haine du peuple, qui passe aisément de la fureur et de la colère la plus violente contre les criminels aux sentimens de pitié et de compassion, dès qu'il ne les regarde plus que comme des malheureux, ce prince fit publier que les conjurés avaient eu dessein de l'assassiner, et toute la maison royale, et de mettre le feu à la ville; que ce qui serait resté de l'incendie aurait été en proie aux séditieux, et que la politique d'Espagne, pour s'épargner désormais toute crainte de nouvelles conspirations, et pour assouvir pleinement sa vengeance, avait résolu de peupler la ville d'une colonie de Castillans, et d'envoyer tous les bourgeois aux mines de l'Amérique, et là de les ensevelir tout vivans dans ces abîmes où ils font périr tant de monde.

Ensuite il donna des juges aux conjurés, qu'il prit du corps de la chambre souveraine; il y joignit deux grands du royaume à cause de l'archevêque de Brague, du marquis de Villaréal, et du duc de Camine.

Le roi avait ordonné aux commissaires de ne se servir des lettres qu'il leur remit qu'en cas qu'ils ne pussent d'ailleurs convaincre les conjurés de leur crime, de peur qu'on ne démêlât en Espagne ses liaisons avec le marquis d'Aïamonté, et par quelle voie ces lettres étaient tombées entre ses mains. Mais il ne fut pas besoin de les employer pour découvrir la vérité. Baëse se coupa dans son interrogatoire sur tous les chefs sur lesquels il fut interrogé; et ce malheureux ayant été présenté à la question, à peine en eut-il senti les premieres douleurs que, le courage lui manquant, il confessa son crime, et déclara tout le plan de la conspiration. Il avoua qu'ils avaient eu dessein de faire périr le roi, que l'office de l'inquisition était pleine d'armes, et qu'ils n'attendaient que la réponse du comte-duc pour exécuter leurs desseins.

La plupart des autres conjurés furent exposés à la question, et leurs dépositions se

trouvèrent conformes à celles du juif. L'archevêque, le grand inquisiteur, le marquis de Villaréal, et le duc de Camine, confessèrent leur crime pour s'épargner la douleur de la question. Les juges condamnèrent les deux derniers d'avoir la tête tranchée, les autres conjurés à être pendus et mis par quartiers, et réservèrent au roi le jugement des ecclésiastiques.

Le roi assembla aussitôt son conseil, et dit à ses ministres qu'il craignait que le supplice de tant de gens de qualité, quoique criminels, n'eût des suites dangereuses; que les chefs des conjurés étant des premières maisons du royaume, leurs parens seraient autant d'ennemis secrets qu'il aurait, et que la passion de venger leur mort serait une malheureuse source de nouvelles conjurations. Que la mort du comte d'Egmont en Flandre et celle des Guises en France avaient eu l'une et l'autre des suites funestes; que la grace qu'il accorderait à quelques-uns, et un traitement moins rigoureux que la mort pour les autres, lui gagneraient tous les cœurs, et les mettraient eux, leurs parens, et leurs amis, dans l'obligation d'agir dorénavant par des motifs de

reconnaissance; que cependant, quoique son avis penchât à la douceur, il ne les avait assemblés que pour savoir leur sentiment et suivre celui qui serait trouvé le meilleur.

Le marquis de Ferreira opina le premier à les faire exécuter promptement. Il soutint fortement qu'un roi dans ces occasions ne doit écouter que la justice seule; que la douceur pourrait avoir de dangereuses suites; que l'on attribuerait le pardon des criminels à la faiblesse du prince, ou à la crainte que l'on avait de leurs amis, plutôt qu'à sa bonté; que l'impunité attirerait le mépris sur le gouvernement présent, et donnerait la hardiesse à leurs parens de vouloir les délivrer de prison, et peut-être de pousser la chose plus loin; qu'il devait un exemple de sévérité à son avènement à la couronne pour intimider ceux qui seraient capables d'entreprendre quelque chose de semblable. Enfin que les criminels n'étaient pas seulement coupables envers la personne de sa majesté, mais qu'ils étaient coupables envers l'état qu'ils allaient bouleverser, et qu'il devait encore plus considérer la justice qu'elle doit à son peuple, en les punissant comme ils le méritaient, que

de faire attention au penchant qu'il avait à la clémence dans une occasion où la conservation de sa majesté et la sûreté publique étaient des intérêts inséparables.

Tout le conseil ayant été du même avis, le roi s'y rendit, et l'arrêt fut exécuté le lendemain. L'archevêque de Lisbonne voulut sauver un de ses amis; il demanda sa grace à la reine, et la sollicita avec toute la confiance d'un homme qui croyait qu'il n'y avait rien qu'on pût refuser à ses services. Mais la reine, qui avait compris la justice et la nécessité indispensable de la punition, et qui voyait combien une distinction de cette nature aigrirait les parens et les amis des autres conjurés, persuadée qu'il pouvait y avoir des actions de clémence très-injustes, sut faire céder dans ce moment le penchant qu'elle avait à la douceur au devoir de la justice. Elle ne dit qu'un mot à l'archevêque, mais d'un ton qui ne lui permit pas de répartir. « Monsieur l'archevê-» que, lui dit-elle, la plus grande grace que » vous pouvez attendre de moi sur ce que vous » me demandez, c'est d'oublier que vous m'en » avez jamais parlé. »

Le roi, voulant ménager le clergé du

royaume, et sur-tout la cour de Rome, qui, par considération pour la maison d'Autriche, refusait de recevoir ses ambassadeurs, changea la peine de l'archevêque et du grand inquisiteur en prison perpétuelle. On publia peu de temps après que l'archevêque y était mort de maladie, accident assez ordinaire à certains prisonniers d'état que la politique ne permet pas de faire monter sur un échafaud. On fut long-temps à la cour de Madrid sans pouvoir démêler par quel moyen le roi de Portugal avait découvert cette conjuration; et ce ne fut que par une nouvelle conspiration qui se tramait en même temps contre le roi d'Espagne que ce prince connut celui qui avait fait passer à Lisbonne les premiers avis des desseins de l'archevêque de Brague.

Le roi de Portugal entretenait toujours, comme nous avons dit, une étroite relation avec les ennemis de la monarchie espagnole. Ses ports étaient ouverts aux flottes de France et de Hollande : il avait un résident à Barcelone et parmi les révoltés de Catalogne; et il s'appliqua à exciter de nouveaux troubles dans le cœur même de l'Espagne qui laissassent moins d'attention à Philippe IV pour les af-

faires de Portugal. Le nouveau roi avait déjà jeté quelques semences de rébellion dans l'esprit du duc de Medina-Sidonia son beau-frère; le marquis d'Aïamonté, seigneur castillan, et leur confident mutuel, acheva de le séduire : il était proche parent de la reine de Portugal et du duc de Medina; ses terres, situées à l'embouchure de la Guadiane, et proche les frontières de Portugal, favorisaient le commerce secret qu'il entretenait avec cette cour, et il espérait augmenter sa fortune et trouver son élévation dans celle de ces deux maisons. C'était un homme hardi, entreprenant, mécontent du ministre, et prévenu de cette indifférence pour la vie si nécessaire à ceux qui tentent de hautes entreprises.

Il écrivit secrètement au duc de Medina-Sidonia pour le féliciter sur la découverte de la conjuration de l'archevêque qui avait pensé faire périr la reine sa sœur et toute la maison royale, et il lui insinuait en même temps combien il devait souhaiter que le nouveau roi pût conserver une couronne qui devait passer un jour sur la tête de ses neveux; que le Portugal, contigu à la Castille, lui assurait un asile dans des temps fâcheux, et sur-tout

pendant le ministère du comte duc, dont la politique superbe et absolue n'avait pour objet que l'abaissement des grands : il ajouta qu'il n'était pas même sûr que ce ministre, quoique son parent, lui laissât long-temps le gouvernement d'une grande province si voisine du Portugal ; que c'était un sujet digne de ses réflexions, et que, s'il voulait qu'il achevât de lui communiquer celles qu'il avait faites de son côté, il lui envoyât un homme de confiance avec lequel il pût s'ouvrir avec sûreté.

Le duc de Medina-Sidonia, naturellement vain et superbe, et qui n'avait vu qu'avec une jalousie secrète l'élévation de son beau-frère, comprit bien que la lettre du marquis cachait de plus hauts desseins ; il fit partir aussitôt un certain Louis de Castille, son confident, pour conférer avec lui. Le marquis, ayant vu sa lettre de créance, s'ouvrit sans peine ; et, après lui avoir fait voir avec quelle facilité le duc de Bragance s'était emparé de la couronne de Portugal, il lui dit que le duc de Medina ne trouverait jamais une conjoncture plus favorable pour assurer la fortune de sa maison,

et la rendre indépendante de la couronne d'Espagne.

Il lui représenta que le roi était épuisé par la guerre qu'il soutenait depuis si long-temps contre la France et la Hollande ; que la Catalogne seule occupait ses principales forces ; qu'il fallait faire soulever l'Andalousie et porter la guerre jusque dans le centre du royaume ; que le peuple, toujours avide de la nouveauté, et d'ailleurs accablé d'impôts, changerait avec plaisir de souverain ; que le duc de Medina n'était pas moins aimé dans son gouvernement que celui de Bragance dans le Portugal ; qu'il devait seulement s'appliquer à gagner les gouverneurs particuliers qui étaient sous ses ordres, sans cependant leur confier le secret de ses desseins ; qu'il mît ses créatures dans les postes les plus importans ; qu'il lui serait aisé ensuite de s'assurer des galions qu'on attendait incessamment des Indes ; que l'argent dont ils étaient chargés servirait à soutenir la guerre, et que, pour faciliter l'exécution de ce projet, le roi de Portugal ferait entrer dans Cadix, de concert avec lui, une flotte considérable, composée de ses vaisseaux

et de ceux de ses alliés, et chargée de troupes de débarquement qui achèveraient de soumettre ceux qui s'opiniâtreraient mal-à-propos à vouloir conserver une fidélité inutile au roi d'Espagne.

Le confident du duc de Medina lui ayant rendu compte de son voyage, ce seigneur se laissa éblouir par l'éclat d'une couronne. Il était maître des forces de terre et de mer comme capitaine général de l'océan, et gouverneur de toute la province; il y possédait en propre des villes considérables et de grandes terres : tout cela lui donnait une autorité presque absolue, et il crut, dans les premiers mouvemens de son ambition, qu'il ne lui manquait que la volonté d'être roi pour mettre une couronne sur sa tête, et pour ne reconnaître aucune autorité supérieure dans l'Andalousie.

Il renvoya aussitôt Louis de Castille au marquis d'Aïamonté pour l'assurer qu'il entrait dans ses vues, et pour prendre avec lui des mesures plus précises, par rapport sur-tout à la cour de Portugal. Il s'appliqua en même temps à s'assurer de ses créatures et à s'en faire de nouvelles; il laissait échapper des plaintes

contre le gouvernement; il plaignait les soldats qui n'étaient point payés, et le peuple qui était accablé d'impôts.

Le marquis d'Aïamonté, instruit de sa disposition, ne songea plus qu'à réduire leurs projets dans un plan fixe et déterminé; il était question d'en conférer avec le roi de Portugal; le marquis, trop connu sur les frontières, n'osa passer dans ce royaume; il jeta les yeux, pour une négociation si délicate, sur un moine intrigant, attaché de tout temps à sa fortune, et dont l'habit, si révéré dans ce pays d'inquisition, laissait moins d'attention à ses démarches (*a*). Ce religieux, de l'ordre de Saint François, et appelé le P. Nicolas de Velasco, passa à Castro-Marino, première ville de Portugal, sous prétexte d'y venir traiter de la rançon d'un Castillan qui y était prisonnier. Le roi de Portugal, de concert avec le marquis d'Aïamonté, le fit arrêter comme un espion, et on le fit venir à Lisbonne chargé de chaînes, et comme un criminel que les ministres voulaient interroger eux-mêmes; on le jeta dans une prison où il

(*a*) Caëtan Passar, de Bello lusitano, lib. II, p. 99.

était gardé avec une sévérité apparente : on le relâcha peu après sous prétexte qu'il n'était entré dans le royaume que pour traiter de la liberté de l'officier espagnol, et on lui permit même de venir au palais la solliciter, afin qu'il pût conférer avec les ministres sans se rendre suspect aux espions secrets de la cour de Madrid.

Le roi le vit plusieurs fois, et l'assura, pour récompense de ses soins, de le faire évêque. Le cordelier, ébloui de cette espérance, ne partait plus du palais ; il faisait sa cour à la reine et obsédait les ministres ; il entrait même dans les intrigues des courtisans ; il voulait qu'on s'aperçût de son crédit et de sa faveur ; et, sans révéler expressément le fond de sa négociation, il en trahissait le secret par des manières fastueuses et indiscrètes. Le courtisan, attentif et toujours jaloux de la faveur naissante, démêla bientôt que sa prison n'avait été qu'un prétexte pour l'introduire à la cour ; on publiait différentes conjectures sur le sujet de son voyage, et un Castillan qui était prisonnier à Lisbonne en pénétra tout le secret.

Ce Castillan, appelé Sanche, était créature

du duc de Medina-Sidonia; il faisait la fonction de trésorier de l'armée avant la dernière révolution. Le nouveau roi l'avait fait arrêter comme tous les Castillans qui se trouvèrent alors à Lisbonne, et il gémissait dans une dure captivité; il n'eut pas plutôt appris le nouveau crédit du cordelier, son pays, et sa conduite, qu'il soupçonna qu'il n'était à la cour que pour y ménager quelque intrigue; et il fonda sur ce soupçon le projet de sa liberté; il écrivit à ce religieux pour implorer sa protection, et en des termes respectueux et propres à flatter sa vanité. Il se plaignait par sa lettre de ce que le roi de Portugal retenait si long-temps dans une dure prison un serviteur et une créature du duc de Medina son beau-frère; et, pour répandre quelque vraisemblance sur ce qu'il avançait, il envoya au cordelier un grand nombre de lettres qu'il avait reçues de ce seigneur avant la révolution, et dans lesquelles il lui recommandait différentes affaires avec cette confiance et la supériorité que lui donnait son rang et la protection dont il l'honorait.

Le cordelier répondit en peu de mots à Sanche qu'il n'avait rien en plus grande re-

commandation que les intérêts de ceux qui appartenaient au duc de Medina; qu'il allait travailler à lui procurer sa liberté, et qu'il lui recommandait seulement le secret. L'adroit Castillan, pour se rendre moins suspect, attendit quelque temps l'effet de ses promesses ; il lui écrivit ensuite pour lui représenter qu'il y avait sept mois qu'il gémissait dans la captivité; que le ministre d'Espagne semblait l'avoir oublié dans les fers ; qu'on ne parlait ni de sa rançon, ni de son échange, et qu'il n'attendait plus sa liberté que des soins qu'il en voudrait bien prendre.

Le cordelier, qui se voulait faire un nouveau mérite auprès du duc de Medina de la liberté de Sanche, la demanda au roi et l'obtint. Il fut tirer lui-même le Castillan de prison, et lui offrit de le faire comprendre dans un passeport que le roi avait accordé à quelques domestiques de la duchesse de Mantoue qui s'en retournaient à Madrid. Mais le rusé Castillan lui répondit que la ville de Madrid était devenue pour lui une terre étrangère; qu'il ne pouvait paraître à la cour sans s'exposer à rentrer dans une nouvelle prison ; que le ministre sévère et inexorable ne manquerait pas

de lui demander un compte rigoureux de sa recette, quoique dans la révolution on eût pillé sa caisse, et qu'on ne lui eût pas même laissé ses registres; et il ajouta, pour pressentir le cordelier, qu'il ne respirait qu'à se voir auprès du duc de Medina son patron, et que ce seigneur était assez puissant pour faire sa fortune, sans qu'il fût obligé de sortir de l'Andalousie.

Le religieux ayant besoin d'une voie sûre pour rendre compte au marquis d'Aïamonté de sa négociation, et pour recevoir de nouveaux ordres, jeta les yeux sur le Castillan, qui affectait de paraître inviolablement attaché aux intérêts du duc de Medina; il le garda quelque temps, sous prétexte de lui ménager un passe-port, mais en effet pour l'observer et s'assurer de sa fidélité; le commerce fréquent qu'ils avaient forma insensiblement une liaison étroite entre eux : le Castillan, plus habile, s'en servit pour tirer un secret qui échappa au cordelier par vanité. Ce religieux, pour le persuader de l'étendue de son crédit et de la considération qu'on avait pour lui, ne put s'empêcher de lui dire qu'il le verrait bientôt sous un autre habit; qu'il

était assuré d'un évêché, et qu'il ne désespérait pas même de se voir revêtu de la pourpre romaine. Sanche, pour achever de lui arracher son secret, affectait de n'en rien croire : son incrédulité apparente piqua le cordelier : Et que direz-vous, ajouta-t-il, quand vous verrez une couronne sur la tête du duc de Medina? Sanche, par des doutes affectés, le conduisit peu-à-peu jusqu'à faire une entière confidence de ses desseins. Le cordelier lui avoua enfin qu'il était chargé d'une négociation où des rois entraient; qu'il verrait au premier jour le duc de Medina souverain de l'Andalousie; que le marquis d'Aïamonté conduisait cette grande affaire; que c'était à ce seigneur castillan que le roi de Portugal était redevable de la découverte de la dernière conspiration; que les Espagnes allaient entièrement changer de face; et qu'à son égard il pouvait l'assurer d'une fortune considérable, s'il voulait seulement se charger de rendre au duc et au marquis les lettres qu'il lui confierait. Sanche, charmé de se voir maître d'un secret si important, lui renouvela les assurances qu'il lui avait données plusieurs fois de son attachement aux intérêts

du duc de Medina. Il prit les lettres du cordelier, et il lui assura que, si on le jugeait à propos, il se tiendrait heureux d'en rapporter lui-même la réponse. Il partit pour l'Andalousie; mais il ne fut pas plutôt sur les terres d'Espagne qu'il prit la route de Madrid. Il fut droit en arrivant chez le ministre, auquel il fit dire que Sanche, trésorier de Portugal, échappé des prisons de l'usurpateur, avait une affaire de conséquence à lui communiquer.

Le comte-duc, naturellement superbe et de difficile accès, lui fit dire de revenir aux jours ordinaires d'audience. Sanche, rebuté si durement, s'écria qu'il fallait absolument qu'il lui parlât, qu'il y allait du salut de la monarchie, et prit le ciel à témoin de sa fidélité, et de la diligence qu'il avait apportée pour en avertir le ministre.

Ce discours véhément étant rapporté au comte-duc, il commanda qu'on le laissât entrer. Sanche se jeta à ses pieds, et lui dit que l'état était sauvé puisqu'il était parvenu en sa présence; il lui rendit compte de la manière dont il avait été arrêté dans la dernière révolution : il passa ensuite à la conjuration

du duc de Medina-Sidonia, il lui en développa tous les projets, les liaisons avec le roi de Portugal, le dessein de s'emparer des galions, de livrer Cadix aux ennemis de la couronne, et de tourner contre le roi même les armes qu'il commandait en Andalousie, pour son service; et pour justifier tout ce qu'il avançait il lui remit différentes lettres du cordelier, écrites en chiffres au marquis d'Aïamonté, et au duc de Medina, et qui contenaient le plan de la conjuration.

Le comte-duc parut d'abord consterné d'une nouvelle si surprenante; il resta quelque temps sans dire mot; mais après s'être remis il prit un air plus gracieux qu'il ne l'avait ordinairement; il loua Sanche de sa fidélité envers son roi, et il ajouta qu'il méritait une double récompense pour avoir découvert de si pernicieux desseins, et pour n'avoir pas balancé à les découvrir au plus proche parent du chef même de la conspiration; il le fit conduire ensuite dans un appartement séparé, avec ordre de ne le laisser parler à qui que ce soit, et il passa aussitôt chez le roi, auquel il rendit compte de tout ce

qu'il venait d'apprendre; et il lui présenta en même temps les lettres du cordelier.

Philippe fut frappé d'une si noire trahison : il y avait long-temps que la fierté extraordinaire des Guzman lui était suspecte et odieuse; et songeant en même temps à la perte récente du Portugal, qu'il attribuait à l'ambition de la duchesse de Bragance, il ne put s'empêcher de dire à son ministre, par une espèce de reproche, que tous les malheurs de l'Espagne venaient de sa maison. Ce prince ne manquait ni de pénétration ni de délicatesse dans l'esprit; mais il aimait les plaisirs, et haïssait les affaires, toute attention lui était pénible, et il eût volontiers abandonné une partie de ses états, pourvu qu'on lui eût laissé toute son oisiveté. Ainsi après avoir évaporé sa colère il remit les lettres du cordelier au comte-duc sans les avoir décachetées, et il lui ordonna de les faire examiner par trois conseillers d'état, qui lui en feraient leur rapport.

C'était rendre le ministre maître de cette affaire. Il choisit pour instruire ce procès trois de ses créatures. On déchiffra les lettres

du cordelier ; Sanche fut entendu plusieurs fois. Il était question de le faire parler à la décharge du duc de Medina, que le ministre voulait sauver : il le fit appeler avant qu'il parût devant les commissaires ; et affectant ces manières pleines de confiance dont les grands savent si bien se servir pour éblouir et pour gagner ceux dont ils ont affaire : « (*a*) Comment, mon cher Sanche, lui dit-il, » pourrons-nous justifier le duc de Medina » d'une accusation qui ne roule que sur les » lettres d'un moine inconnu, et qui vrai- » semblablement a été corrompu par nos en- » nemis, pour rendre suspecte la fidélité du » duc, qui sert si utilement le roi dans sa » province d'Andalousie ? »

Sanche, pénétré de la vérité de sa déposition, et qui craignait peut-être qu'en l'affaiblissant il ne se privât lui-même de la récompense qu'il espérait, soutint toujours avec beaucoup de fermeté qu'il y avait une conspiration formée contre l'état, que le duc en était le chef, le marquis d'Aïamonté le principal négociateur, qu'il en avait vu des lettres entre les mains du cordelier, et qu'in-

(*a*) De Bello lusitano, lib. II, p. 104.

failliblement on verrait l'Andalousie soulevée, si on ne prévenait de bonne heure les mauvais desseins du gouverneur de la province.

Le ministre, qui ne voulait pas que cette affaire s'approfondît, prit son temps pour en parler au roi; il dit à ce prince qu'on avait déchiffré les lettres du cordelier, qui avait été apparemment suborné pour perdre le duc de Medina; que Sanche lui-même pouvait avoir été trompé par ce moine intrigant; qu'on ne produisait ni lettres du duc, ni témoins qui déposassent formellement contre lui; et que toute cette accusation roulait sur des lettres qui pouvaient bien être l'ouvrage de la calomnie; que cependant, comme on ne pouvait trop prendre de précaution dans une affaire si importante, qu'il croyait qu'il fallait tirer adroitement le duc de son gouvernement, où il n'aurait pas été aisé de l'arrêter, faire entrer des troupes dans Cadix avec un nouveau commandant, et s'assurer en même temps du marquis d'Aïamonté, et que s'ils se trouvaient criminels, le roi pourrait alors les abandonner à toute la rigueur de sa justice.

Les conseils du ministre étaient des lois encore plus impérieuses à l'égard du prince que pour le reste de ses sujets. Philippe, qui n'aimait pas à répandre du sang, et d'un caractère doux et paresseux, lui dit qu'il le laissait maître de cette affaire. Le comte-duc fit partir aussitôt dom Louis de Haro, son neveu, avec ordre de dire au duc, qu'innocent ou coupable il se rendît incessamment à la cour; qu'il était assuré de sa grace s'il était criminel, mais qu'il était perdu s'il différait un moment de déférer aux ordres du roi. Un autre courrier fit arrêter le marquis d'Aïamonté, et le duc de Ciudadreal se jeta en même temps dans Cadix à la tête de cinq mille hommes.

Le duc de Medina fut accablé par cette nouvelle : il n'avait point d'autre parti à prendre que celui d'obéir ou de se sauver en Portugal; mais l'idée de passer le reste de sa vie comme un proscrit et dans un pays étranger lui paraissait indigne d'un homme de son rang. Il ne voyait point de place pour lui en Portugal; et comme il connaissait le pouvoir absolu que le comte-duc avait sur l'esprit du roi, il résolut de s'abandonner à la foi de ce

ministre : il partit, et fit une si grande diligence, que cette prompte obéissance disposa le roi à le croire innocent, ou à lui pardonner s'il était coupable.

Le duc fut descendre chez le ministre, et après en avoir reçu de nouvelles assurances de sa grace, il lui déclara le plan de la conjuration, dont il rejeta tout le projet sur le marquis d'Aïamonté. Le ministre l'introduisit secrètement dans le cabinet du roi : le duc se jeta à ses pieds, qu'il mouilla de ses larmes, et dans cette posture humiliante il lui avoua son crime, et lui demanda sa grace dans les termes les plus touchans. Le roi, naturellement doux, se laissa attendrir ; il mêla ses larmes à celles du duc, et lui dit qu'il donnait sa grace à son repentir, et aux prières que lui en avait faites le comte-duc d'Olivarez; il le congédia ensuite : mais comme il n'était pas à propos de l'exposer à une nouvelle tentation dans une conjoncture si délicate, il eut ordre de se tenir à la suite de la cour. On confisqua même une partie de ses grands biens, qui n'avaient servi qu'à lui inspirer des pensées d'indépendance, et le roi mit un gouverneur et une garnison dans la ville de Saint-Lucar

de Barameda, résidence ordinaire des ducs de Medina-Sidonia.

Le ministre, pour persuader le roi du repentir sincère de son parent, proposa à ce seigneur de faire appeler en duel le duc de Bragance. Le duc de Medina parut d'abord surpris d'une pareille proposition; il dit au ministre que les lois divines et humaines défendaient le duel : mais comme il vit que le comte-duc s'opiniâtrait dans ce dessein, il ajouta qu'il aurait beaucoup de peine à en venir à ces extrémités avec son beau-frère, à moins que le roi n'obtînt en sa faveur une bulle du pape qui le mît à couvert de l'excommunication majeure dont l'église punit les duellistes.

Le ministre lui repartit qu'il n'était pas temps de s'arrêter à ces scrupules; qu'il devait songer à mériter sa grace par une action d'éclat, et qui fît perdre au public le soupçon qu'on pourrait avoir de son intelligence avec les rebelles; et il ajouta que s'il ne voulait pas absolument se battre, qu'il suffisait qu'il ne désavouât pas le cartel qu'il prendrait soin de faire publier sous son nom. Le duc, qui comprit bien que tout ce qu'on exigeait de

lui n'aboutirait qu'à une comédie dont on voulait amuser le peuple, consentit au cartel; le comte-duc le dressa lui-même. On en répandit un grand nombre de copies dans l'Espagne, en Portugal, et même dans la plupart des cours de l'Europe. Et nous le rapporterons ici comme une pièce singulière, qui convenait mieux à un chevalier errant qu'à un grand d'Espagne et à un seigneur revêtu de si grandes dignités.

« Dom Gaspar Alonço Perez de Guzman,
» duc de Medina-Sidonia, marquis, comte
» et seigneur de Saint-Lucar de Barameda,
» capitaine général de la mer océane, côtes
» d'Andalousie, et des armées de Portugal;
» gentilhomme de la chambre de S. M. ca-
» tholique.

» Dieu le garde.

» Je dis que comme c'est une chose notoire
» à tout le monde que la trahison de Juan de
» Bragance, jadis duc, que l'on sache aussi
» la détestable intention avec laquelle il a
» voulu tacher d'infidélité la très-fidèle mai-

» son des Guzmans, laquelle par tant de siè-
» cles est demeurée et demeurera à l'avenir
» en l'obéissance de son roi et maître, et vé-
» rifiée telle par tant de sang de tous les siens
» répandu pour ce sujet. Ce tyran a introduit
» dans l'esprit des princes étrangers, et dans
» celui des Portugais errans qui suivent son
» parti, pour mettre en crédit sa méchan-
» ceté, les animer en sa faveur, et me mettre
» mal, bien qu'en vain, dans l'esprit de mon
» maître (Dieu le garde), que je sais de son
» opinion; fondant et établissant sa conser-
» vation sur le bruit qu'il en faisait courir,
» et duquel il infectait un chacun, se pro-
» mettant que s'il pouvait gagner ce point
» que de faire douter au roi d'Espagne de
» ma fidélité à son service, il ne trouverait
» pas de ma part une si grande opposition
» qu'il la rencontre en tous ses desseins. Et
» pour y parvenir il s'est servi d'un frère
» religieux qui avait été envoyé par le corps
» de la ville d'Aïamonté à Castro-Marino en
» Portugal, pour délivrer un prisonnier, le-
» quel frère ayant été amené prisonnier à Lis-
» bonne, fut pratiqué pour dire que j'étais
» de son parti, publia même à cette fin quel-

» ques lettres qui le confirmaient, et que je
» donnerais libre entrée et faveur à toutes
» les armées étrangères qui viendraient aux
» côtes de l'Andalousie.

» Tout cela afin de faciliter l'envoi du se-
» cours qu'il demandait auxdits princes étran-
» gers; et plût à Dieu que cela fût, je ferais
» le monde témoin de mon zèle et de la perte
» de leurs vaisseaux, comme ils auraient ex-
» périmenté par les ordres que j'avais laissés,
» s'ils eussent entrepris quelque chose de sem-
» blable.

» Voilà bien quelques-uns de mes motifs;
» mais le principal sujet de mon déplaisir est
» que sa femme soit de mon sang, lequel
» étant corrompu par cette rébellion, je désire
» le répandre, et me sens obligé de montrer
» à mon roi et maître par cette action le res-
» sentiment que j'ai de la satisfaction qu'il té-
» moigne avoir de ma fidélité, et la donner
» pareillement au public, pour le relever du
» doute qu'il a pu concevoir des fausses im-
» pressions qu'on lui a données.

» C'est pourquoi je défie ledit Juan de Bra-
» gance, jadis duc, comme ayant faussé la foi
» à son Dieu et à son roi, et l'appelle à un

» combat singulier, corps à corps, avec par-
» rain, ou sans parrain ; ce que je remets à son
» choix, comme aussi le genre d'armes : la
» place sera près de Valence d'Alcantara, à
» l'endroit qui sert de limites aux deux royau-
» mes de Portugal et de Castille, où je l'atten-
» drai quatre-vingts jours, à commencer dès
» le premier octobre, et à finir le 19 décembre
» de la présente année ; les vingt derniers
» jours je serai en personne dans ladite place
» de Valence ; et le jour qu'il me signifiera je
» l'attendrai sur ces limites, lequel temps bien
» qu'il soit long je donne audit tyran, afin
» qu'il le puisse savoir, et la plupart des
» royaumes de l'Europe, voire tout le monde,
» à la charge qu'il assurera au désir des cava-
» liers que je lui enverrai une lieue avant
» dans le Portugal, comme je l'assurerai aussi
» à ceux qu'il enverra de sa part une lieue
» dans la Castille, et me promets de lui faire
» entendre lors plus à plein l'infamie de l'ac-
» tion qu'il a commise. Que s'il manque à
» l'obligation qu'il a de gentilhomme de se
» trouver à l'appel que je lui fais, pour exter-
» miner ce fantôme par les voies qui seules
» me resteront en ceci, voyant qu'il n'aura

» pas la hardiesse de se trouver en ce com-
» bat, et de m'y faire paraître tel que je suis,
» et tels qu'ont toujours été les miens au ser-
» vice de leurs rois. Comme les siens, au
» contraire, ont été traîtres, j'offre dès à
» présent, sous le bon plaisir de sa majesté
» catholique (Dieu le garde), à celui qui le
» tuera, ma ville de Saint-Lucar de Barameda,
» siége principal des ducs de Medina-Sido-
» nia, et étant prosterné aux pieds de sadite
» majesté, ne me donner point en cette oc-
» casion le commandement de ses armées,
» pour ce qu'il a besoin d'une prudence et
» d'une modération que ma colère ne me
» pourrait dicter en cette occurrence; me
» permettant seulement que je la serve en
» personne avec mille chevaux de mes sujets,
» afin que ne m'appuyant lors que sur mon
» courage, non-seulement je serve à la res-
» tauration du Portugal, et punition de ce
» rebelle, mais que ma personne et celle de
» mes troupes, en cas qu'il refuse mon appel,
» puisse amener mort ou prisonnier cet
» homme aux pieds de sadite majesté; et
» pour ne rien oublier de ce que pourra mon
» zèle, j'offre une des meilleures villes de

» mon état au premier gouverneur ou capi-
» taine portugais qui aura rendu quelque
» place de la couronne de Portugal, trouvée
» tant soit peu importante, au service de sa
» majesté catholique ; demeurant toujours
» trop peu satisfait de ce que je pourrai faire
» pour sadite majesté, puisque tout ce que
» j'ai je le tiens et le dois à elle et à ses glo-
» rieux ancêtres. Fait à Tolède, le 29 de sep-
» tembre 1641. »

Le duc de Medina, en exécution de son cartel, ne manqua pas de se rendre sur le champ de bataille ; il y parut armé de toutes pièces, et escorté par dom Juan de Garray, mestre-de-camp général des troupes espagnoles ; on fit les chamades et les appels ordinaires, sans qu'il parût personne de la part du roi de Portugal. Ce prince était trop sage pour faire un personnage dans cette comédie ; et quand même l'affaire aurait été plus sérieuse, il ne convenait pas à un souverain de se commettre avec un sujet de son ennemi.

Pendant que le ministre d'Espagne amusait le public par ce vain spectacle, il songeait en même temps à faire retomber sur le marquis

d'Aïamonté l'indignation du prince et toute la rigueur des lois. Ce seigneur avait été arrêté ; il était question d'en tirer un aveu de son crime. Il le flatta de l'espérance de sa grace , et il lui fit dire qu'il ne tiendrait qu'à lui d'éprouver, comme le duc de Medina, la clémence du meilleur roi du monde; mais que les souverains, semblables à Dieu, dont ils sont sur la terre la plus vive image, n'accordaient le pardon des fautes qu'au repentir sincère et à une confession ingénue de ceux qui avaient manqué à leur devoir.

Le marquis, séduit par ces promesses, et sur-tout par l'exemple du duc son complice, signa tout ce qu'on voulut; on se servit de sa propre confession pour lui faire son procès: il fut condamné à perdre la tête. Ses juges lui prononcèrent sa sentence le soir : il l'écouta avec une tranquillité surprenante, et sans se plaindre ni du duc ni du ministre (*a*). Il soupa ensuite comme à l'ordinaire; il passa toute la nuit dans un profond sommeil; il fallut que ses juges le fissent éveiller pour aller au supplice : il y marcha sans dire un seul mot, et il mourut avec une fermeté digne d'une

(*a*) De Bello lusitano , lib. II, p. 108.

meilleure occasion. Telle fut la fin d'une conspiration dont le roi d'Espagne n'échappa que par un heureux hasard, ou, pour mieux dire, par un ordre de la Providence, qui ne permet pas que tous les crimes soient heureux.

Le roi de Portugal, voyant ce projet manqué, ne songea plus qu'à se maintenir sur le trône à force ouverte, et par le secours de ses alliés. La France l'assista puissamment; cette couronne se faisait un mérite de protéger la plus ancienne branche de la dernière race de ses rois; et d'ailleurs cette guerre étrangère causait une diversion utile, et occupait une partie des forces de l'Espagne.

Les Portugais remportèrent différens avantages sur les Espagnols, qu'ils éloignèrent toujours de leurs frontières. Le roi de Portugal eût pu même pénétrer dans la Castille, s'il eût eu de plus habiles généraux, et un corps de troupes réglées; mais la plus grande partie de son armée n'était composée que de milices, plus propres à faire des courses qu'à tenir la campagne : ce prince manquait même souvent de fonds pour les payer. Il avait aboli la plupart des impôts à son avènement à la

couronne, pour se rendre plus agréable au peuple; et il eût été dangereux de les rétablir au commencement d'une nouvelle domination. Il ne laissa pas de soutenir la guerre contre les Espagnols pendant près de dix-sept ans. L'Espagne n'avait pas alors de plus habiles généraux que le Portugal. L'une et l'autre nation se conserva plutôt par la faiblesse du parti contraire que par ses propres forces; et l'épuisement d'argent où se trouva Philippe IV à la fin de son règne tint lieu de richesses au nouveau roi de Portugal. Ce prince mourut le 6 de novembre de l'année 1656. Les Portugais, au défaut de vertus plus éclatantes, forment son éloge de sa piété et de sa modération. Les historiens indifférens lui reprochent son peu de courage, et une extrême défiance de lui-même et des autres : qu'il était de difficile accès pour les grands, familier et ouvert seulement avec ses anciens domestiques, et sur-tout avec le compagnon de son confesseur. Ce qui paraît résulter de sa conduite, c'est que ce prince peu guerrier, et tout occupé de ses exercices de dévotion, eut plutôt les bonnes qualités d'un simple particulier que les vertus

d'un grand roi : et il ne dut sa couronne qu'à l'animosité extrême des Portugais contre les Espagnols, et à l'habileté qu'eut la reine sa femme de faire servir cette haine à l'élévation de sa maison. Le roi son mari la nomma par son testament pour régente, persuadé que celle qui par son courage l'avait porté lui-même sur le trône saurait bien s'y maintenir pendant la minorité de ses enfans. Il en avait trois, deux garçons et une fille; l'aîné, appelé dom Alphonse, avait près de treize ans quand il lui succéda; jeune prince d'une humeur sombre, et qui était perclus de la moitié du corps. L'infant dom Pedro, son frère, n'avait que huit ans; et l'infante dona Catharina, plus âgée que tous les deux, était née avant la révolution. Dom Alphonse fut montré au peuple, et déclaré roi dans les formes ordinaires; et la reine prit le même jour la régence de l'état.

Cette princesse eût bien souhaité d'en signaler les commencemens par quelque action d'éclat; mais ses généraux étaient plus soldats que capitaines; il n'y en avait aucun dans le Portugal qui fût capable de fortifier une place, ou de conduire un siége. Le conseil n'é-

tait pas rempli de plus habiles ministres ; les uns s'appliquaient bien plus à faire de grands discours sur les besoins de l'état, qu'à y remédier ; d'autres, sans faire attention au peu de forces qu'il y avait dans le royaume, ne formaient que de vastes projets, et il ne sortait souvent de ces suprêmes conseils que des desseins mal concertés, et suivis de mauvais succès.

De là vinrent les pertes considérables que les Portugais firent devant Olivença et Badajos, dont ils furent obligés de lever le siége (*a*); ils s'étaient d'ailleurs brouillés avec les Hollandais au sujet du commerce des Indes. Et la France, par la paix des Pyrénées, sembla depuis s'être détachée de leurs intérêts. La reine se voyait sans alliance étrangère, sans troupes disciplinées, et sans habiles généraux : mais on peut dire qu'elle trouva toutes ces choses dans la grandeur de son courage : le poids des affaires ne l'épouvanta point, la justesse et l'étendue de son esprit fournissaient à tout : il fallait, pour ainsi dire, une régence aussi agitée pour faire éclater les grandes qualités de cette princesse ; elle rappela toute l'auto-

(*a*) An 1657.

rité des conseils dans sa personne; elle lisait elle-même les dépêches, rien n'échappait à ses soins et à sa prévoyance, et elle porta ses vues dans toutes les cours de l'Europe d'où elle pouvait tirer du secours.

Ce fut par de si nobles soins qu'elle mit d'abord le Portugal en état de résister à toutes les forces de l'Espagne; mais comme elle sentit bien dans la suite qu'elle avait besoin de troupes étrangères pour former les siennes, et sur-tout d'un habile général, elle jeta les yeux sur Frédéric, comte de Schomberg, capitaine déjà célèbre par sa valeur et par sa capacité : cette princesse eût bien voulu lui confier le commandement général de ses armées; mais elle était obligée de ménager la fierté des *gouverneurs des armes*, qui n'auraient pas consenti aisément à recevoir les ordres d'un chef étranger : ainsi le comte de Soure, son ambassadeur en France, convint par son ordre avec le comte de Schomberg, qu'il ne passerait d'abord en Portugal qu'en qualité de mestre-de-camp général de l'armée, mais qu'il la commanderait seul si le *gouverneur des armes* venait à mourir ou à quitter son emploi.

Le comte partit pour Lisbonne avec quatre-vingts officiers, tant capitaines que subalternes, et plus de quatre cents cavaliers, tous vieux soldats, capables d'en former de nouveaux et de les commander. Le comte passa par l'Angleterre, il y vit le roi Charles II nouvellement rétabli dans ses états (*a*). Il avait des ordres secrets de la régente, de pressentir si ce prince protestant n'aurait point d'éloignement d'épouser l'infante de Portugal. Le comte s'acquitta avec adresse et avec succès de sa commission; il fit desirer cette alliance au roi, et à Hyde, chancelier d'Angleterre. La reine, assurée de cette favorable disposition, envoya dans ce royaume le marquis de Sande pour continuer la négociation. Le roi d'Espagne, qui en vit les conséquences, n'oublia rien pour la traverser; il fit offrir à Charles jusqu'à trois millions s'il voulait épouser une princesse protestante; et son ambassadeur lui proposa les princesses de Danemarck, de Saxe, et d'Orange, et il lui dit que le roi son maître marierait comme sa fille la princesse sur laquelle son choix tomberait : mais le chancelier d'Angleterre représenta si vivement au roi

(*a*) An 1661.

quel intérêt il avait à maintenir la maison de Bragance sur le trône, et à ne pas souffrir que toutes les Espagnes fussent sous la domination du même prince, qu'il détermina Charles II à épouser l'infante (*a*) : et on vit un ministre protestant faire épouser à son roi une princesse catholique, pendant qu'un prince de cette communion, et qui affectait par préférence le titre de roi catholique, offrait des trésors pour l'engager à ne se marier qu'avec une princesse protestante ; tant il est vrai que la raison d'état est la première religion des souverains qui ne consultent que leurs intérêts.

Le roi d'Angleterre, en faveur de cette alliance, ménagea un traité pour le commerce entre les états-généraux et le Portugal; il fit passer depuis dans ce royaume un corps considérable de troupes sous les ordres du comte d'Inchequin ; mais l'ayant rappelé, il ordonna aux Anglais d'obéir au comte de Schomberg : en sorte que ce seigneur, peu après son arrivée en Portugal, se vit commander les troupes de trois rois. Ce n'est pas que les Portugais n'eussent leur général, mais ce n'était qu'un vain titre dont on flattait l'ambition de quel-

(*a*) 31 mai 1662.

que grand. Le comte avait la confiance de la reine et toute l'autorité; il s'en servit pour établir une exacte discipline dans l'armée; il apprit aux Portugais l'ordre qu'ils devaient tenir dans leurs marches, et l'art de se camper avec avantage, et il fit faire dans la suite des fortifications régulières à la plupart des places frontières de ce royaume, qui, avant son arrivée, étaient hors de défense.

La régente, ayant trouvé un général si habile, poussa la guerre avec vigueur; ses armes eurent presque partout d'heureux succès : jamais les troupes n'avaient été en si bon état ni si bien disciplinées; le peuple bénissait son gouvernement, et la crainte et le respect tenaient les grands dans une parfaite soumission; un état si heureux fut altéré par des chagrins domestiques et par des intrigues qui changèrent toute la face de la cour.

Pendant que la régente travaillait avec tant de succès à affermir la couronne sur la tête du roi son fils, ce prince s'en rendait indigne par l'irrégularité de sa conduite : il avait l'esprit bas, l'humeur sombre et farouche; l'autorité de la reine sa mère lui était insupportable; il rejetait avec mépris les avis de ses

ministres ; il ne pouvait souffrir la compagnie des seigneurs qu'on avait mis auprès de lui; tout son plaisir était de s'entretenir avec des nègres et des mulâtres, ou avec des jeunes gens de la lie du peuple. Il s'en était formé une petite cour, malgré tous les soins de son gouverneur; il les appelait ses braves : c'était son escorte ordinaire, et il courait la nuit avec eux les rues de Lisbonne, et insultait tous ceux qui étaient assez malheureux de se trouver à son chemin.

Le déréglement de son esprit avait sa source dans une paralysie dont il avait été attaqué à l'âge de quatre ans, et qui lui avait laissé de fâcheuses impressions. On avait dissimulé d'abord ses défauts, pour ne pas ajouter une éducation trop sévère à une enfance infirme, et dans l'espérance que le temps, en fortifiant le corps, adoucirait son esprit; mais cette complaisance ne fit qu'augmenter son indocilité ; sa santé devint, à la vérité, meilleure par le secours du temps et des remèdes ; les exercices les plus violens ne l'incommodaient point, il faisait des armes et était fort bon homme de cheval; mais son humeur fut toujours également féroce ; il avait plus d'empor-

tement que de raison ; et l'âge ayant amené le temps des passions, il faisait venir jusque dans le palais des femmes perdues, et souvent il allait les chercher lui-même dans des lieux de débauche, et il y passait la plupart des nuits dans des plaisirs faciles et honteux.

La régente, pénétrée de douleur, jugea bien que de si grands déréglemens feraient, dans la suite, tomber ce prince du trône, et même qu'il ruinerait par sa seule incapacité l'ouvrage de tant d'années et le fruit de ses soins : elle songea plus d'une fois à le faire enfermer, et à mettre l'infant en sa place. La crainte d'exciter une guerre civile, dont les Espagnols n'auraient pas manqué de profiter, fut la seule raison qui l'empêcha de tenter une action si hardie ; elle se flatta même de pouvoir ramener l'esprit du roi, en lui ôtant un certain Conti, fils d'un marchand, dont il avait fait son favori et le ministre secret de ses plaisirs. Il fut arrêté par son ordre, on l'embarqua aussitôt, et il fut conduit au Brésil, avec défense, sous peine de la vie, de revenir en Portugal. Le roi parut d'abord consterné de l'éloignement de son favori ; il affecta ensuite un air plus tranquille : il parut même plus docile ;

la régente se savait bon gré du parti qu'elle avait pris, et ses ministres et les courtisans la félicitaient d'une entreprise qui avait si heureusement réussi.

Mais la tranquillité apparente du roi cachait de profonds desseins dont la régente ne le croyait pas capable ; et cette princesse, si habile à pénétrer dans le cœur des courtisans les plus cachés, fut la dupe de la dissimulation d'un imbécille.

Le roi avait confié sa douleur au comte de Castel-Melhor, seigneur portugais, d'une naissance illustre, habile courtisan, et plein d'ambition, mais plus capable de conduire une intrigue de cour que les affaires d'état. Le comte se servit de cette ouverture pour prendre la place du favori, sous prétexte de plaindre sa disgrace, et de vouloir contribuer à son retour. Il dit à ce prince qu'il ne devait se prendre qu'à lui-même du malheur de Conti; qu'il était roi, qu'il y avait même longtemps qu'il était majeur, et qu'il n'avait qu'à témoigner qu'il voulait régner, pour voir tomber le pouvoir de la régente, et qu'il ferait revenir ensuite Conti son favori, triomphant de la reine même et de tous ses ennemis,

Le roi, flatté par des conseils si conformes à sa disposition, lui abandonna toute sa confiance; leur liaison était cependant cachée, sa faveur était encore un secret, le comte avait exigé du roi cette précaution pour ne pas se rendre suspect à la reine : cette princesse ne laissa pas de s'apercevoir de son nouveau crédit, et l'ayant rencontré à la suite du roi, elle l'arrêta par le bras, et le regardant avec cet air de majesté qui faisait trembler tout le monde : « Comte, lui dit-elle, je suis bien instruite que le roi prend créance en vous : s'il » fait quelque chose contre ma volonté, vous » m'en répondrez sur votre tête. »

Le comte ne repartit au discours menaçant de la reine que par une profonde révérence, et suivit le roi qui l'appelait. Il ne se vit pas plutôt seul avec ce prince, qu'il lui rendit compte de ce que la reine lui avait dit; il ajouta qu'il était à la veille d'éprouver le même sort que Conti, mais qu'il s'en consolerait, s'il voyait son maître affranchi d'une régente si impérieuse, et qui ne lui laisserait jamais que le vain titre de roi, sans puissance et sans autorité.

Ce discours artificieux jeta le roi dans des

emportemens extraordinaires; il voulait aller sur-le-champ demander lui-même à la régente les sceaux de l'état, qui sont la marque de l'autorité souveraine; mais le comte, qui connaissait sa faiblesse et l'empire que la reine avait pris sur son esprit, lui conseilla de se retirer à Alcantara sans la voir, et de là d'envoyer des courriers aux magistrats de Lisbonne, et aux gouverneurs des provinces, pour faire savoir qu'il avait pris en main le gouvernement de ses états. Ce prince, par son conseil, se travestit le soir, et suivi du comte seul et de ses amis, il arriva la nuit à Alcantara; il écrivit le lendemain aux secrétaires d'état de se rendre auprès de lui; il demanda la garde allemande, et il fit savoir dans tout le royaume que la régence de la reine sa mère était expirée par sa majorité.

La plupart des seigneurs de la cour se rendirent aussitôt à Alcantara; la cour de la reine fut déserte; et elle s'aperçut bientôt qu'une autorité empruntée ne subsiste qu'autant qu'elle est soutenue par la puissance légitime.

Cependant cette princesse ne s'abandonna pas elle-même; et la manière noble et généreuse dont elle se dépouilla de la souveraine

puissance fit voir qu'elle méritait de régner plus long-temps, et qu'elle n'avait même prolongé sa régence que pour le bien de l'état (*a*). Elle écrivit un billet au roi son fils, pour lui mander qu'il ne devait pas s'emparer de son propre trône d'une manière furtive et comme un usurpateur, qu'il se rendît au palais le lendemain, et que dans une assemblée des grands et des principaux magistrats de la ville, elle lui remettrait entre les mains les sceaux et le gouvernement de ses états. Le roi revint à Lisbonne; et la reine, en exécution de sa parole, convoqua les grands du royaume, les titulaires et les chefs d'ordre, et en leur présence, prenant les sceaux renfermés dans une bourse: « Voilà, dit-elle en les présentant au » roi, les sceaux qui m'ont été confiés avec la » régence de vos états, en vertu du testament » du feu roi mon seigneur : je les remets entre » les mains de votre majesté, avec l'autorité » qui les accompagne, et je prie Dieu que tout » réussisse sous votre conduite comme je le » desire. » Le roi les prit et les donna au secrétaire d'état; l'infant et tous les grands furent baiser les mains de ce prince, qu'ils re-

(*a*) Relation des troubles de Portugal, p. 67.

connurent de nouveau pour leur souverain.

La reine avait déclaré que dans six mois elle se retirerait dans un couvent, et avait pris ce terme pour voir quel train prendrait le gouvernement. Le favori, qui redoutait la grandeur de son génie et le pouvoir si naturel d'une mère sur l'esprit de son fils, engagea le roi à lui faire plusieurs incivilités, pour l'obliger à précipiter sa retraite. La reine, naturellement fière et hautaine, ne put souffrir ce manque de respect. Elle se jeta dans un couvent; désabusée alors des vaines grandeurs de la terre, elle ne parut plus occupée que de celle que les hommes ne peuvent ôter. A peine vécut-elle un an dans sa retraite : elle mourut le 18 février de l'année 1660. Princesse d'un génie supérieur, et qui eut les vertus de l'un et de l'autre sexe : elle fit éclater sur le trône toutes les grandes qualités d'une souveraine, et il sembla qu'elle eût oublié dans sa retraite qu'elle eût jamais régné.

Le roi, n'étant plus retenu par l'autorité de cette sage princesse, s'abandonna ouvertement à son humeur féroce. Il attaquait de nuit avec ses braves tout ce qu'il rencontrait dans les rues, et il chargeait même souvent

le guet et ceux qui veillent à la sûreté publique. Il ne sortait jamais la nuit, qu'on ne publiât le lendemain différentes histoires tragiques : on redoutait sa rencontre comme celle d'une bête féroce qui serait échappée de ses liens. Le comte de Castel-Melhor dissimulait des désordres qui faisaient le fondement de son autorité ; aussi bon courtisan que peu habile ministre, fier dans les bons succès, abattu et sans ressource dans la mauvaise fortune. Le Portugal ne se soutenait que par la faiblesse de l'Espagne.

Le roi dom Alphonse, dont le pouvoir ne s'étendait pas plus loin que l'enceinte de son palais, abandonnait à son favori le gouvernement de tout le royaume, et ne retenait de la souveraine puissance que la liberté de faire impunément toutes les extravagances qu'il imaginait.

Les Espagnols se flattèrent de réduire aisément le Portugal, gouverné par un prince furieux et imbécille. Ils mirent une armée considérable sur pied, et à la tête, dom Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV. Le roi de Portugal lui opposa le comte de Schomberg, quoique le comte de Villa-Flor eût le

titre de général. Le roi de Portugal fut uniquement redevable de la conservation de sa couronne au comte de Schomberg. Ce grand capitaine remporta différentes victoires sur les Castillans; et on peut dire qu'il eut encore moins de peine à les vaincre, que l'opiniâtreté du général portugais, qui, jaloux de sa gloire, traversait tous les desseins qui pouvaient l'augmenter; mais le général français avait la confiance de la cour, et sur-tout celle des troupes, qui suivaient avec plaisir un commandant que la victoire n'abandonnait jamais.

Le ministre s'attribuait toute la gloire de ces heureux succès, quoiqu'il n'y eût guère d'autre part que d'être le premier à qui on en adressait les nouvelles. Son crédit augmentait tous les jours, et il jouissait de l'autorité souveraine sous le nom du roi. Il gouvernait ce prince comme une machine dont il faisait agir les ressorts à son gré et suivant ses intérêts; il se servait de son humeur violente, pour perdre sur de faux rapports ceux qui lui étaient suspects; c'est ainsi qu'il se défit de la plupart des ministres de la régente, et il les fit remplacer par des gens qui lui étaient

entièrement dévoués. Le conseil et toute la cour changèrent de face, et on ne s'y maintenait qu'autant qu'on était utile ou agréable au ministre. Il eut même l'adresse de faire exiler de nouveau Conti, ce premier favori de son maître, et que ce prince avait fait revenir depuis peu du Brésil. Conti lui était redoutable par l'inclination que le roi conservait pour lui : il n'eut pas plutôt appris qu'il était débarqué qu'il lui fit faire défense d'approcher de la cour ; et il lui envoya l'ordre par le même courrier que le roi avait dépêché pour lui marquer la joie de son retour. Ce malheureux prince, esclave de son ministre, n'osait le voir qu'en secret ; et le comte, pour rompre entièrement un commerce qui aurait pu ruiner sa fortune, fit accuser Conti d'être complice d'une conspiration contre le prince, dont il n'y avait ni preuve ni témoins, et qui manquait même de vraisemblance, mais qui lui servit de prétexte pour perdre son rival.

Le ministre, défait de Conti, tourna ses vues du côté de l'infant dom Pedro, frère du roi : ce jeune prince devenait grand, ses inclinations paraissaient nobles, et il atti-

rait l'estime et les vœux de tous les Portugais, par la régularité de sa conduite, et par la comparaison qu'on en faisait avec celle du roi.

Le comte mit son frère dans la maison de l'infant dans la vue qu'il pourrait s'emparer de bonne heure de sa confiance, et que par son moyen il gouvernerait les deux frères en même temps. Le jeune prince reçut bien le frère du favori; il le traita même avec distinction; mais il ne lui donna aucune part dans sa faveur; la place était prise : la régente, qui avait toujours regardé l'infant comme l'unique soutien de la maison royale, avait mis de bonne heure auprès de lui les meilleures têtes du royaume. De sages gouverneurs et des amis fidèles firent envisager à ce jeune prince qu'il n'était pas impossible qu'il montât sur le trône si le roi continuait dans ses déréglemens; et on lui laissa entrevoir qu'il n'était pas bien sûr que son frère pût jamais avoir des enfans : mais on lui fit appréhender en même temps le crédit et les artifices du comte, si intéressé par sa propre grandeur à faire durer le règne d'Alphonse. Ces vœux différens formèrent in-

sensiblement deux cabales à la cour ; celle du comte était la plus nombreuse, et il avait pour lui tous ceux qui s'attachent indifféremment à la source des graces ; mais les anciens ministres, qui prévoyaient qu'un gouvernement aussi violent que celui du roi ne pourrait pas durer long-temps, et les plus grands seigneurs du royaume, qui ne pouvaient se résoudre à plier sous l'autorité du favori, faisaient leur cour à l'infant comme à l'héritier présomptif de la couronne.

Le comte, qui s'aperçut que le parti qui lui était opposé ne se soutenait que par les bruits que ses ennemis répandaient de l'infirmité du roi, résolut de les faire tomber par le mariage de ce prince. Ce fut par son conseil qu'il fit demander à la France pour femme Marie-Elisabeth-Françoise de Savoie, fille de Charles-Amédée, duc de Nemours, et d'Elisabeth de Vendôme ; cette princesse lui fut accordée. César d'Estrées, son oncle à la mode de Bretagne, évêque et duc de Laon, et si connu dans toute l'Europe sous le nom illustre de cardinal d'Estrées, la conduisit en Portugal. Ce prélat était accompagné du marquis de Ruvigni, ambassadeur extraordinaire de

France, et d'un grand nombre de gentilshommes et de personnes de qualité, amis et serviteurs de la maison de Savoie, ou attachés par différens engagemens à celles de Vendôme et d'Estrées.

La cérémonie de ce mariage se fit avec la magnificence ordinaire en pareilles fêtes; toute la cour admira la rare beauté de la jeune reine; l'infant en parut vivement touché : le roi seul était insensible à ses charmes; et on ne fut pas long-temps sans soupçonner que la qualité de reine et de femme du roi n'était qu'un vain titre dont on tâchait de couvrir la faiblesse de ce prince.

Le ministre s'était flatté de gouverner cette jeune princesse avec le même empire qu'il faisait le roi son maître. Il eut d'abord pour elle de grands égards; mais il ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que cette princesse avait le courage trop haut pour vouloir dépendre d'un de ses sujets. Le ministre, pour s'en venger, ne perdait aucune occasion de lui faire sentir son pouvoir. On lui cachait avec soin les affaires d'état; celles des particuliers auxquelles il paraissait qu'elle prît part ne manquaient jamais d'échouer; c'était

un titre d'exclusion pour le ministre que la recommandation de la reine. On commença ensuite à ne payer ni ses pensions, ni celles de sa maison, sous prétexte que les charges de l'état et les besoins de la guerre consommaient tous les fonds du trésor royal. Et le roi, que son favori tenait par les cordons, et qu'il lâchait contre ceux qui lui étaient désagréables, fit des brusqueries si violentes à l'infant et à la reine, qu'on la vit plusieurs fois sortir de l'appartement du roi baignée de ses larmes.

Sa beauté, ses malheurs, les plaintes que répandaient les dames du palais, et ses officiers, qu'on ne payait plus, lui attirèrent la compassion de tous ceux qui n'étaient pas esclaves de la faveur : ce fut un troisième parti qui se forma à la cour. On ne parlait que de la stérilité de la reine, quoiqu'il n'y eût pas encore un an qu'elle fût mariée.

On prit soin d'augmenter les soupçons du public au sujet d'une porte que le roi avait fait ouvrir à la ruelle du lit de la reine, et dont lui seul cependant se réserva la clef (*a*). La reine parut alarmée d'une nouveauté qui

(*a*) Mémoires de Fremont d'Ablancourt.

exposait, disait-elle, sa vertu et sa gloire. Ses partisans publiaient que le ministre voulait que le roi eût des enfans à quelque prix que ce fût, et qu'il se flattait, à la faveur de cette porte mystérieuse, de couvrir la honte du prince aux dépens de l'honneur de la reine.

Cette princesse découvrit à son confesseur les scrupules de sa conscience, et en fit confidence par son ordre au confesseur de l'infant. Ces deux religieux leur proposèrent d'agir de concert dans une conjoncture si délicate, et où ils avaient l'un et l'autre de si grands intérêts, quoiqu'en apparence opposés. Leurs créatures convinrent qu'il n'était pas impossible de les concilier : on fit revivre les premiers desseins de la régente. Ces deux cabales se réunirent, et ne formèrent plus dans la suite qu'un même parti ; la reine eut même l'habileté d'y faire entrer le comte de Schomberg, qui était à la tête de l'armée ; et l'infant, qui ne mettait point de bornes à ses desirs ni à ses espérances, s'assura en même temps des premiers magistrats de la ville, et de tous ceux qui avaient du crédit parmi le peuple.

Le roi par lui-même n'était qu'un vain fantôme de la royauté et aisé à détruire ; mais il était soutenu par un ministre adroit, ambitieux, et qui savait faire valoir ce nom si respectable de souverain. Il était question avant toutes choses d'arracher du palais un homme si habile, et qui ne se dessaisirait que le plus tard qu'il pourrait du gouvernement de l'état. On gagna secrètement un de ses amis, qui lui donna avis que l'infant lui attribuait tous les mauvais traitemens qu'il recevait du roi ; que ce prince avait juré sa perte, et qu'il n'était pas en sûreté s'il s'opiniâtrait à rester à la cour. Le ministre, naturellement timide, publia l'avis qu'on lui avait donné ; il s'en fit un prétexte pour redoubler la garde et pour faire prendre les armes à tous les officiers du palais, et il voulait que le roi allât lui-même à leur tête arrêter l'infant chez lui. Mais le roi, furieux de nuit et contre ceux qui ne se défendaient point, rejeta un dessein où il prévoyait de la résistance, et il se contenta d'écrire à l'infant de se rendre auprès de lui. Ce prince s'en défendit sous prétexte des bruits injurieux à sa

gloire qu'il disait que le comte avait publiés contre lui ; et il représenta au roi que le ministre était maître du palais, et qu'il ne pouvait pas y entrer qu'il n'en fût sorti. Le roi et l'infant s'écrivirent plusieurs lettres au même sujet, et qui furent rendues publiques. Le roi offrit enfin d'envoyer le comte se jeter à ses pieds et lui demander pardon; mais l'infant, qui avait de plus grandes vues que de se venger d'un discours dont il était même l'auteur secret, persista à vouloir qu'il sortît du palais. La cour et la ville étaient dans une agitation continuelle, tout se disposait à une guerre civile. Le comte s'aperçut avec douleur que le comte de Schomberg n'était pas dans ses intérêts ; la plupart des grands se déclarèrent hautement pour le prince dom Pedro, et ses amis et ses propres parens lui firent comprendre qu'ils ne voulaient point se perdre avec lui, et qu'ils n'étaient point en état de résister au parti de l'infant, soutenu de celui de la reine. Le comte, se voyant abandonné de ses propres créatures, s'abandonna lui-même ; il sortit du palais de nuit et déguisé ; il se retira d'abord dans un monastère à sept lieues de Lisbonne, d'où il

passa en Italie, et il chercha un asile à la cour de Turin.

L'infant vint ensuite au palais sous prétexte de rendre ses devoirs au roi. Tout ploya sous son autorité; et il écarta ce qui restait de créatures du ministre. Le roi, destitué de conseil, était pour ainsi dire à sa discrétion; ce prince n'osait cependant toucher à la couronne, à moins de s'exposer à passer pour un usurpateur : il fallait que la souveraine puissance lui fût déférée par une autorité légitime, et il n'y en avait point qui pût au moins servir de prétexte à une action si hardie que l'assemblée générale des états du royaume.

Le roi seul pouvait la convoquer : on lui en fit la proposition, sous le prétexte ordinaire des besoins de l'état, et on lui représenta qu'on n'y pouvait remédier que par le concours de ses plus fidèles sujets. Ce prince n'était point si stupide qu'il ne se doutât bien qu'une pareille assemblée était une conspiration contre son autorité : prévenu de cette opinion, il éluda long-temps de répondre à plusieurs requêtes que l'infant lui fit présenter par différens corps de l'état; enfin le conseil

en dressa une délibération qu'on fit signer à ce malheureux prince, et qui, par cette démarche, signa lui-même sa perte et son abdication; l'assemblée, par cet acte, était convoquée pour le 1[er] de janvier de l'année 1668.

L'infant étant venu à bout de cette entreprise, qu'il regardait comme le fondement de son élévation, la reine, de concert avec lui, parut à son tour sur la scène (*a*). Elle se retira d'abord dans un couvent; elle n'y fut pas plutôt qu'elle écrivit au roi que, pressée par sa conscience, elle avait cru être obligée de quitter le palais; que personne ne savait mieux que lui qu'elle n'était point sa femme; qu'elle lui demandait pour toute grace sa dot, et la permission de retourner dans sa patrie, et de chercher un asile dans le sein de sa famille.

Le roi n'eut pas plutôt reçu cette lettre qu'il courut au couvent comme un furieux, pour en arracher la reine; mais l'infant, déjà plus maître que lui dans sa capitale, et qui avait bien prévu cette saillie, se trouva à la porte du couvent avec tous les seigneurs de son parti; il empêcha le roi de s'en faire ouvrir les

(*a*) Mémoires de Fremont d'Ablancourt, p. 340

portes, et ramena ce prince au palais, qui prenait tout haut ses maîtresses à témoin de sa santé, et qui menaçait également l'infant et la reine.

L'infant, peu inquiet de ses menaces destituées de conseil et de forces, résolut de donner le dernier coup à son autorité; il se rendit le lendemain au palais (*a*). Il était accompagné de toute la noblesse, des magistrats, et de la maison de ville, et une foule innombrable de peuple le suivait pour voir le dénouement de cette grande affaire. Il entra dans le palais, où tous les conseillers d'état l'attendaient, et après avoir eu avec eux une courte conférence, il envoya arrêter le roi dans son appartement.

On lui fit ensuite signer son abdication: l'infant n'osa cependant prendre le titre de roi, il se contenta de celui de régent, qui lui fut confirmé par les états-généraux du royaume, qui lui prêtèrent, en cette qualité, le serment de fidélité. Les premières vues de ce prince furent de se procurer la paix avec l'Espagne: le roi d'Angleterre s'en rendit médiateur; et le roi d'Espagne, par un traité solen-

(*a*) 23 novembre 1667.

nel (*a*), reconnut la couronne de Portugal indépendante de celle de Castille.

Il manquait au bonheur du régent de se voir le mari de sa belle-sœur. Cette princesse, en entrant dans le couvent, avait présenté (*b*) une requête au chapitre de l'église cathédrale de Lisbonne, pendant la vacance du siége, pour demander la dissolution d'un mariage qui n'avait pu être consommé pendant près de quinze mois d'habitation. Le chapitre le déclara nul (*c*), « sans autre contestation que » celle du promoteur par négation; et au dé- » faut de partie (ainsi que le porte la senten- » ce), (*d*) l'empêchement étant tenu pour » moralement assuré, et sans qu'il fût besoin » d'autres preuves ni de plus long délai. » Et au moyen de ces formalités, que la plupart des juges savent toujours accommoder au gré de ceux qui gouvernent, le régent se vit en état de pouvoir épouser la reine. On lui conseilla cependant, « pour l'honnêteté publique, »

(*a*) 13 février 1668.

(*b*) 22 novembre 1667.

(*c*) 24 mars 1668.

(*d*) Relation des troubles arrivés dans la cour de Portugal. A Paris, chez Clousier, 1674.

d'obtenir une dispense du Saint-Siége. Heureusement, et par un concours de hasards qui paraissaient un peu prémédités, M. Verjus arriva de France en même temps avec cette dispense. On avait obtenu ce bref du cardinal de Vendôme, légat *à latere*, et qui avait été revêtu de cette dignité passagère pour assister au nom du pape à la cérémonie du baptême de monseigneur le dauphin (*a*). L'évêque de Targa, coadjuteur de l'archevêché de Lisbonne, donna la bénédiction nuptiale au régent et à la reine, en vertu de ce bref, et qui fut depuis confirmé par celui du pape Innocent IX, qu'on crut nécessaire à la sûreté de leurs consciences, et à la tranquillité du royaume.

Le roi dom Alphonse (*b*) fut confiné aux îles Tercères, qui sont de la domination du Portugal. Le peuple, qui s'intéresse toujours pour les malheureux, disait hautement qu'on devait se contenter de lui avoir ôté sa couronne et sa femme, sans le priver encore de respirer l'air de sa patrie; mais un prince détrôné ne trouve guère de protecteurs. Il n'y

(*a*) 2 mars 1668.
(*b*) 10 décembre 1668.

eut aucun grand qui osât parler en sa faveur, et on s'aperçut bien que le régent n'aurait pas pardonné une compassion injurieuse à son gouvernement. Dom Alphonse resta dans cet exil jusqu'en 1675, que le régent l'en retira. Il le fit revenir en Portugal sur le soupçon qu'il eut qu'il s'était formé un parti pour l'enlever des îles Tercères, et le rétablir sur le trône. Il mourut près de Lisbonne, en l'année 1683; et par sa mort, le régent prit enfin le titre de roi, qui lui manquait, et qui était le seul bien dont il n'avait pas dépouillé ce malheureux prince.

FIN DES RÉVOLUTIONS DE PORTUGAL.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

B

C

I

J

L

M

P

R

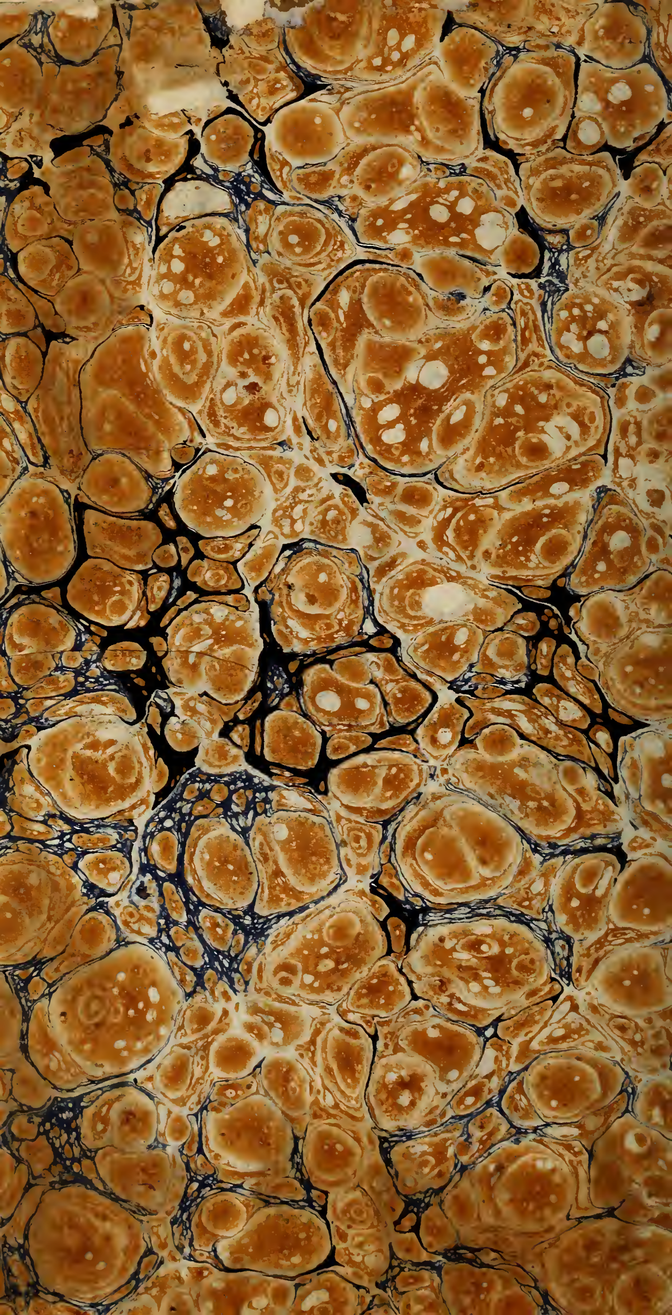
S

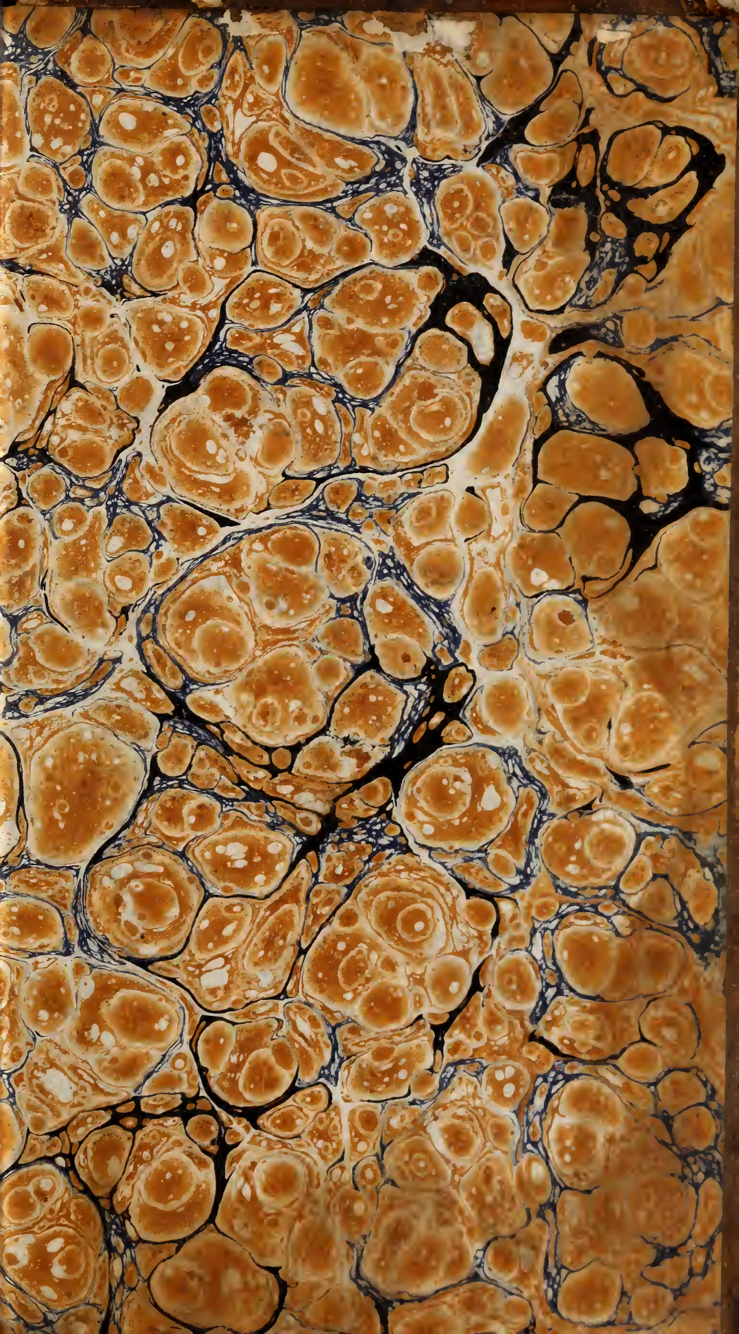
T

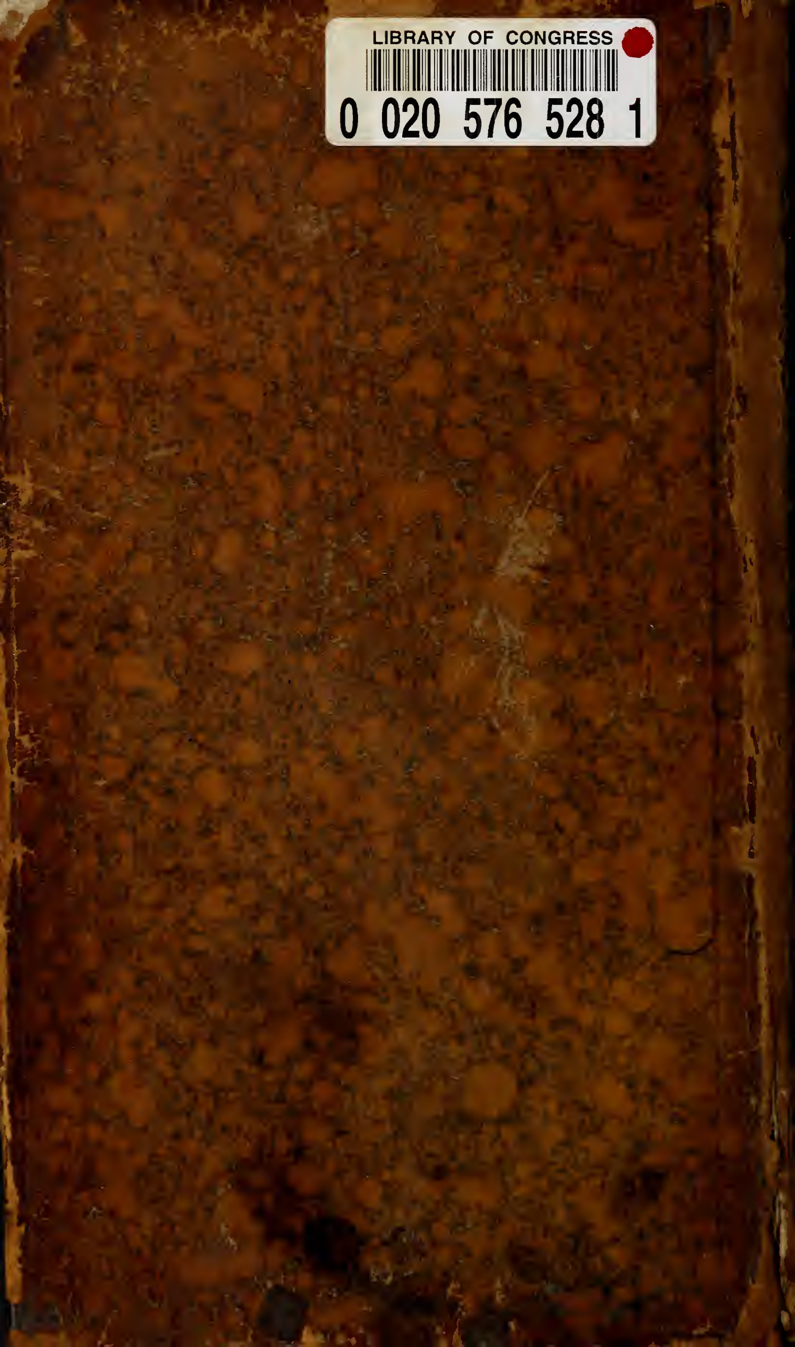
V

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.







LIBRARY OF CONGRESS
0 020 576 528 1